

**Questions de décolonisation et de résilience : bref essai théorique
sur le cas des Métis du Manitoba français**
(essai)

suivi de

Et elle sourit...
(œuvre de création)

by

Dominique Reynolds

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
The University of Manitoba
in partial fulfilment of the requirements of the degree of

MASTER OF ARTS

Department of French, Spanish and Italian
University of Manitoba
Winnipeg

© Dominique Reynolds 2019

Table des matières

Remerciements.....	3
Résumé.....	4
PREMIÈRE PARTIE- RECHERCHE ET INSPIRATION.....	5
Introduction.....	6
1. La littérature autochtone.....	10
a. Un survol	10
b. Postcolonialisme et décolonisation.....	11
c. La littérature autochtone et la décolonisation.....	15
d. La résilience.....	21
2. La recherche-crédation.....	29
a. Quelques défis à relever.....	29
b. Un cadre structurant : les sept enseignements sacrés.....	34
Conclusion.....	37
Bibliographie.....	41
DEUXIÈME PARTIE- RECHERCHE-CRÉATION.....	50
<i>Et elle sourit</i> (recueil de nouvelles).....	51
1- Les nuits de vélo.....	52
2- L'épinette et le peuplier.....	66
3- L'ivrogne et l'ours.....	79
4- La piscine.....	90
5- L'offrande du bison.....	103
6- <i>L'sikra di Jo</i> / Le secret de Jo.....	122 / 123
7- <i>Miskinahka Ministik</i>	148

Remerciements

Premièrement, j'aimerais remercier Lise Gaboury-Diallo, la directrice de ce mémoire. Il y a quelques années déjà, nous avons fait une rencontre fatidique lors d'une célébration pour la journée internationale de la femme. C'est Lise qui m'a gentiment poussée vers la maîtrise et c'est elle qui a su m'encourager tout au long de ce processus. Je lui en suis tellement reconnaissante.

Je veux aussi reconnaître la sagesse des aînées métisses Marjorie Beaucage, Dée-Anne Vermette et Paulette Duguay. Elles ont pris le temps de me lire et de m'offrir des conseils pour améliorer mon travail. Je saisis aussi l'occasion pour remercier Michael O'Hagan qui m'a donné de précieuses informations à propos des camps de guerre au Manitoba.

J'aimerais remercier aussi Lina Le Gal pour sa traduction en mitchif de la nouvelle «*L'sikra di Jo / Le secret de Jo*». J'aimerais aussi exprimer ma reconnaissance à Janique Lavallée qui a accepté d'être ma partenaire de « redevabilité ». Nos conversations au téléphone et nos textos m'ont gardée sur la bonne voie.

La rédaction de ce mémoire a été rendu possible grâce à l'appui financier du *Marcel Richard Graduate Award*, du *CD Howe Fellowship in Creative Writing*, du *Master's Award for Indigenous Students* et du *Raymond F. Currie Graduate Fellowship*.

Finalement, je dois remercier ma famille et mes amis. J'ai été très occupée quand j'écrivais ce mémoire, alors je vous remercie de votre patience et de votre soutien. À Greg, merci d'avoir pris une grande partie des tâches ménagères pour que je puisse créer.

J'aimerais dédier ce mémoire à mes enfants. J'espère que vous grandirez en étant fiers d'être Métis et que vous n'aurez jamais peur de prendre des risques pour trouver votre bonheur.

Résumé

English

Divided in two parts, this thesis includes a theoretical essay followed by a creative work. We begin with a brief overview of the state of First Nations literature, specifically fiction, written in French or English in Canada, and how this literary production and its critical reception have evolved over the years. We then focus our attention on three specific themes: post-colonialism, decolonization and resilience, with a specific interest in how First Nations and Franco-Manitoban Métis relate to these concepts by either adopting them, rejecting them or creating new ones. Inspired by our research on these subjects and our readings of works of various First Nations authors, we propose, in the second part of this dissertation, a collection of seven short stories entitled *Et elle sourit...*

Français

Divisé en deux parties, cette thèse inclut une étude théorique suivie par une oeuvre de création. Nous commençons avec un bref survol de la littérature autochtone, spécifiquement la fiction écrite en français et en anglais au Canada, et comment cette production littéraire et sa réception critique ont évolué au fil des années. Nous nous attardons, par la suite, à entreprendre une analyse critique de l'évolution de trois thèmes : le postcolonialisme, la décolonisation et la résilience, en nous intéressant particulièrement aux rapports qu'entretiennent les Premières Nations et les Métis franco-manitobains avec ces concepts qu'ils vont parfois adopter, rejeter ou réactualiser. En nous inspirant des résultats de cette recherche sur ces sujets et de nos lectures d'œuvres de divers auteurs autochtones, nous proposons, dans la deuxième partie de ce travail, un recueil de sept nouvelles intitulé *Et elle sourit...*

PREMIÈRE PARTIE- RECHERCHE ET INSPIRATION

Introduction

Un mouvement de reconnaissance et de renouvellement de l'identité métisse se vit un peu partout dans nos communautés en ce moment au Manitoba français. Des activités présentées par l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba sont appréciées par un grand nombre de participants, des documentaires comme *Mémère Métisse*¹, le projet 100metis.ca² et les pièces de théâtre *La trahison*³ et *Li Rvinant*⁴, écrites en mitchif révèlent un intérêt marqué, sinon un réel engouement, pour la culture métisse. Il semble que le voile de la honte de se déclarer Métis se lève enfin.

Pour ma part, je détiens, depuis 2001, une carte m'identifiant comme Métisse de la *Manitoba Metis Federation*, mais l'adhésion ne fait qu'authentifier mes origines généalogiques. Ainsi, je peux retracer mes ancêtres jusqu'à Cuthbert Grant, un leader métis du début du XIX^e siècle, et, plus tard, André Beauchemin, un politicien qui était membre du gouvernement provisoire que forme Louis Riel en 1870 dans la province nouvellement créée appelée Manitoba. Cependant, je ne peux pas vous raconter les récits métis de mon grand-père, puisqu'il a vécu l'assimilation dans sa propre famille. Le système colonial et ses séquelles racistes avaient très bien atteint leur but : celui de « [...] *assimilate the Indian people* [...] » comme l'avait proclamé Sir John A. Macdonald, en 1887⁵.

¹ Un documentaire de Janelle Wookey et Wookeyfilms qui a paru pour la première fois en 2008 durant le ImagineNATIVE festival de film.

² Un autre projet présenté par Wookeyfilms qui a rassemblé 100 vidéos fait par des Métis discutant l'identité métisse.

³ Laurier Gareau, *La trahison/The Betrayal*, pièce en un acte, Régina, Éditions de la Nouvelle plume, 2002. (Réédité en 2006 et en 2018).

⁴ *Li Rvinant*, une pièce de théâtre par le dramaturge franco-manitobain, Rheal Cenerini, publiée en 2011; la pièce a aussi été présentée par le théâtre du Cercle Molière en mars 2011.

⁵ Voir, pour un résumé et une explication du *Indian Act* proclamé en 1867 : *The Indian Act*, https://indigenousandfoundations.arts.ubc.ca/the_indian_act/

Si cela n'avait pas été de l'insistance de ma mère qui souhaitait que nous redécouvriions notre histoire afin de vivre notre identité pleinement et en toute confiance, il est fort probable que les petits-enfants de Raphaël (Babe) Beauchemin et de Gracia Tétreault auraient complété le cycle d'assimilation, effaçant à perpétuité ces particularités linguistiques et culturelles du peuple métis francophone de l'Ouest canadien.

Je vous livre ces détails parce qu'il est important d'avoir une mise en contexte pour le projet de mémoire en création littéraire que je vous présente. Cette courte généalogie explique en partie les raisons pour lesquelles j'ai choisi d'écrire un recueil de nouvelles avec une focalisation assurément métisse. En rêvant à mes personnages, je voyais des gens comme moi, comme ma parenté, mes connaissances et des membres de cette collectivité. En les esquissant, j'ai pu approfondir mon propre sens identitaire et communautaire. Mon grand-papa Babe Beauchemin n'a voulu reconnaître son identité métisse que vers la fin de sa vie, mais ses traditions et ses expressions étaient du mitchif « tout craché », comme on dit chez nous. Toutefois, je dois également préciser que ce projet de création n'est pas le résultat d'une quête pour accepter le métissage en moi. Ce que j'ai voulu plutôt vous présenter était une série de personnages imparfaits qui cherchent à trouver leur place et leur voie dans ce monde, et qui font partie de la grande famille métisse franco-canadienne de l'Ouest.

Je suis bien consciente de mon privilège en tant que femme qui ne porte pas la couleur de ses ancêtres autochtones sur sa peau et que mon teint « blanc » m'a été bénéfique toute ma vie. Je ne veux certainement pas parler au nom d'autrui, ni m'imaginer à la place de ceux et de celles qui auraient souffert de discrimination. C'est la raison principale pour laquelle je vous propose une série de textes fictifs qui, je l'espère, contribueront à faire découvrir la richesse de la culture et de l'héritage, au sens large, des Métis de la rivière Rouge.

Si je vous propose cet exercice de lecture afin que vous découvriez un « brin » de culture métisse, c'est que moi aussi, je suis partie à la découverte. Ce mémoire, composé de deux parties de longueur inégale, inclut d'une part, un essai critique où j'examinerai quelques théories dont celles de la décolonisation et de la résilience, d'autre part, un recueil de sept nouvelles, intitulé *Et elle sourit...*

Dans la première partie de mon mémoire, je présenterai dans un premier temps, un bref état des lieux de la production littéraire autochtone⁶ des XX^e et XXI^e siècles. J'aborderai, par la suite, le sens du postcolonialisme et de la décolonisation pour les populations autochtones. Je discuterai aussi de l'importance de la littérature produite par les Premières Nations, notamment en ce qui concerne les façons dont certains textes contribuent ou participent à ce processus de décolonisation. Je me pencherai également, mais très brièvement, sur certains des effets du système colonial tels qu'ils transparaissent dans l'œuvre de quelques auteurs autochtones canadiens, en dégagant certaines préoccupations ou thèmes récurrents chez ces derniers.

Pour donner suite à cette mise en contexte et à cette brève réflexion sur cette notion de décolonisation telle que perçue spécifiquement chez les Premières Nations au Canada, je traiterai, dans un deuxième temps, de la question primordiale de leur résilience. Dans cet axe de mon analyse, je définirai ce concept qui tire ses origines de la physique mais qui a été adopté par des chercheurs œuvrant dans différentes disciplines. Si les Autochtones existent encore de nos jours, c'est qu'ils sont sans aucun doute très résilients! J'explorerai une définition plus précise de

⁶ J'utiliserai, dans cet essai, soit les termes Premières Nations, soit le vocable Autochtone(s) pour parler de tous les peuples couverts par la Loi sur les Indiens, qu'ils soient inscrits ou non-inscrits. En effet, le terme « Autochtones » est largement utilisé au Canada pour désigner les Premières Nations, les Métis et les Inuits. Le terme métis se réfère au « peuple d'ascendance européenne et autochtone provenant principalement de l'Ouest canadien et l'un des trois peuples autochtones reconnus au Canada » (Gaudry et Welsh 2009).

cette résilience pour le peuple métis que certains chercheurs ont décrit comme une forme de « débrouillardise » et « d'autosuffisance » (Kirmayer *et al.* 2011, 87).

Enfin, j'évoquerai quelques principes qui m'ont guidée dans la composition de mon œuvre. Je signalerai aussi quelques défis que j'ai dû relever pour mener à terme ce projet. Puis, je commenterai brièvement les différentes sources d'inspiration qui m'ont influencée dans mon projet d'écriture. Après avoir posé ces quelques jalons, j'espère que les enjeux que j'ai choisi d'aborder révéleront que mes personnages, aussi vulnérables qu'ils le sont, ont une résilience concrète.

I. La littérature autochtone⁷

a. Un survol

À l'heure actuelle, selon Maurizio Gatti et Richard Lefebvre, deux spécialistes de la question, la littérature autochtone et métisse est en plein essor⁸ (Lefebvre 2016, 23) en dépit des effets de la colonisation⁹ sur les peuples indigènes au Canada. La prolifération de cette littérature et sa reconnaissance donnent vie à des récits, des contes, des mythes etc. pour les lecteurs autochtones certes, mais aussi pour le grand public canadien. L'étude de ces œuvres diverses a contribué à former un corpus critique qui sert, entre autres, à mieux comprendre l'impact de cette littérature. À ces débuts, cette critique a été majoritairement écrite par des allochtones, et manquerait, selon les intéressés principaux (dont Tomson Highway, Emma Larocque, Georges E. Sioui), de perspectives et de sensibilités autochtones¹⁰. De fait, la critique académique révèle, selon Lefebvre, « certaines complicités avec les formes de la domination coloniale que sont la dénomination du territoire, la langue et les codes culturels de l'occupant » (Lefebvre 2016, 23).

En 2019, il est possible de lire de la littérature autochtone dans tous les genres; en allant de la poésie, à la littérature politique et historique, à la dramaturgie, et il y a une panoplie d'auteurs et d'auteures qui écrivent, surtout en anglais. Provenant de diverses nations à travers le

⁷ Pour alléger le texte, j'utilise ici le singulier, bien qu'il soit évident qu'il n'y a pas une seule littérature autochtone, mais bien une multitude d'expressions littéraires, et ce, en raison des différentes origines ethniques des auteurs et auteures, mais aussi parce qu'ils ou elles choisissent de s'exprimer dans différentes langues, dont celles des colonisateurs.

⁸ On peut aussi signaler la publication de nombreuses anthologies, comme par exemple celles de Daniel David Moses et Terry Goldie ou de Niigaanwewidam James Sinclair et Waren Cariou publiées récemment au Manitoba. Il serait tout aussi important de souligner ici, que pour bon nombre d'auteurs autochtones, cette littérature n'est pas nouvelle, mais bien millénaire, si on tient compte de la littérature traditionnelle orale.

⁹ D'après le *Larousse* (en ligne), voici la définition de base du colonialisme : « système qui préconise l'établissement et le développement de pays dépendants considérés comme sources de richesse et de puissance pour la nation colonisatrice. »

¹⁰ Bien que cette critique venant de la perspective autochtone se porte assez bien dans le Canada anglais, au Québec, il existerait encore, selon certains, un « manque à combler » (Jeannotte et al. 2018, 11).

Canada, chacun et chacune offre sa vision du monde et révèle de ce que Gerald Vizenor appelle la « conscience autochtone ¹¹ ». Si nous avons le plaisir de lire Lee Maracle, Eden Robinson, Richard Wagamese, Katherena Vermette et Maria Campbell, par exemple, c'est qu'ils et elles ont écrit dans la langue dominante du colonisateur anglais. Toutefois, l'auteur autochtone cherchera à réinventer le personnage autochtone proposé par des auteurs postcoloniaux allochtones afin de lui donner une profondeur et une authenticité plus vraisemblables. Cette littérature souhaite donc aller au-delà du cliché ou du stéréotype de « l'Indien » pour nous offrir une vision plus juste.

En partant de la littérature autochtone de langue anglaise pour aller vers celle écrite en français, nous constatons aussi, mais à un moindre degré, une production bien variée. Depuis les premières publications de Bernard Assiniwi dans les années soixante-dix, des auteurs autochtones publiant dans tous les genres prennent leur place dans le canon littéraire canadien. On appréciera le roman graphique de David A. Robertson, par exemple, ou une des premières œuvres érotiques des Premières Nations, écrite par Virginia Pésémapéo Bordeleau selon les dires des éditions *Mémoire d'encrier*¹², les *slams* territoriaux de Natasha Kanape Fontaine, et ainsi de suite (Henzi 2016, 198). D'ailleurs cette littérature est désormais appréciée partout dans le monde et les voix féminines sont à l'honneur. La poésie de Joséphine Bacon résonne en Russie, Naomi Fontaine est reçue en France et Rita Mestokosho a été accueillie au musée du Louvre en 2011 (Caron 2012, 13).

¹¹D'après Vizenor : « la conscience autochtone est émerveillement, hasard, coïncidence, et non les révisions d'un paradis antérieur [...] » p.48.

¹² Voir la quatrième de couverture de *L'amant du lac*, Virginia Pésémapéo Bordeleau : « *L'amant du lac* est le premier roman érotique écrit par une auteure amérindienne du Québec ».

b. Postcolonialisme et décolonisation

Sans doute, cette littérature se porte bien et fait l'objet de nombreuses analyses critiques qui, au début, ne comptaient que des voix non autochtones, celles-ci parfois teintées d'une vision exotique ou exotisante (le terme est de Jean-François Staszak) ou pire, colonialiste. Ce sera Edward Saïd qui dans *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*¹³ (traduit en français aux Éditions du Seuil en 1980 et souvent considéré comme un des textes fondateurs des études postcoloniales), explore comment la construction de l'identité occidentale passe par une représentation et un discours idéologique structurant l'Orient selon une perception exotique. Quant à l'élaboration d'une critique allochtone, elle sera d'abord colonialiste, c'est-à-dire proposée par un partisan qui croit au colonialisme— « système qui préconise l'établissement et le développement de pays dépendants considérés comme sources de richesse et de puissance pour la nation colonisatrice. Cf. impérialisme » (*Larousse*, en ligne). Puis, ces travaux seront suivis par une critique née du postcolonialisme. Or, la définition et même l'orthographe de ce terme méritent qu'on s'y attarde quelque peu.

L'histoire de la théorie postcoloniale n'est pas une simple trajectoire avec un seul positionnement idéologique. En effet, chez certains, les « *postcolonial studies* » parlent d'un rapport de force entre le « pouvoir » et le « savoir »¹⁴, tandis que pour d'autres, cette analyse est une critique de la domination coloniale sur les peuples colonisés par la force et l'acceptation (Renault 2018, 2). L'orthographe même de ce mot change sa définition¹⁵. Pour cette analyse, j'utiliserai le terme « postcolonial » ou « postcolonialisme » qui, d'après Jean-Marc Moura, « se réfère à des

¹³ Titre original : *Orientalism*, publié en 1978.

¹⁴ Il s'agit notamment des « *postcolonial studies* », inspirées par les écrits de Foucault et plus généralement par la *French Theory* » (Renault 2018, 2).

¹⁵ L'épellation « post-colonial » désigne simplement le fait d'être postérieur à la période coloniale. (Moura 2013, 10).

pratiques de lecture et d'écriture intéressées par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, d'analyse et d'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes » (Moura 2013, 10).

Si j'aborde ici certaines idées en lien avec ces théories, c'est pour ensuite tenter d'expliquer pourquoi tant d'auteurs et d'universitaires autochtones les rejettent pour adopter des approches théoriques plus appropriées selon eux. Ces derniers ressentent vis-à-vis de ces théories un sentiment d'ambiguïté et plusieurs questionnent, voire rejettent les différentes théories postcoloniales proposées par des auteurs non autochtones. Dans son essai, *Godzilla contre le postcolonial*. Thomas King refuse d'examiner la littérature autochtone sous la loupe « postcoloniale », car :

le terme en lui-même laisse entendre que le point de départ de la discussion est l'arrivée des Européens en Amérique du Nord. En même temps, ce terme articule la littérature autour de l'idée d'une progression, supposant qu'il y a un progrès et une amélioration de ces littératures au contact des Européens (King, 1990, 30).

Il appert que King envisage bien l'emploi de ce terme dans ces deux sens (temporel et idéologique), car il déplore l'emprise d'une hégémonie culturelle venue de l'extérieur qui ne s'intéresse qu'aux productions créées suite au contact avec le monde occidental. Plutôt que d'utiliser l'adjectif « postcolonial », il propose d'effectuer des études qui intégreraient plutôt une vision nourrie de termes variés, comme : « [...] tribal, interfusionnel, polémique et associatif [puisqu'ils] ne cherchent ni à fixer une chronologie, ni à ouvrir ou à fermer les frontières de la littérature » (King, 1990, 37).

À son tour, l'auteure, professeure et chercheuse de descendance crie et métisse, Emma Laroque explique pourquoi elle n'apprécie pas comment l'analyse autochtone est perçue dans le monde universitaire, et ce, en dépit de tous les efforts des auteurs d'origine autochtone à

formuler leurs propres théories en lien avec le postcolonialisme, « *There remains excessive reference to our “traditions,” or to our personal or colonial “experience,” and these are further generalized or re-translated* »¹⁶ (Larocque 2010, 175). Elle ajoute que les différents modèles d’analyses que proposent des théoriciens autochtones sont trop souvent encore perçus (par les non autochtones) comme étant superficiels puisque provenant de peuples « conteurs », ou de critiques trop influencés par des sentiments de victimisation ou de survivance (175).

Nous ne pouvons résumer ici tous les apports appréciables en lien avec le développement des théories du postcolonialisme¹⁷, cependant, il serait tout aussi important d’éviter toute analyse réductrice de ces concepts, selon l’avis judicieux de George Sefa Dei, professeur, chercheur et écrivain, spécialiste en études anti-racistes, anticoloniales, d’origine ghanéenne. En effet, en faisant un tour rapide de la critique et des théories postcoloniales¹⁸ nous apprenons que celles-ci ont beaucoup évolué au fil des années. Toutefois, selon certains, ces théories peuvent également être lacunaires si elles n’ont pas cherché à intégrer la voix des peuples colonisés. Dei examine les faiblesses de l’approche postcoloniale en évoquant des théories qui se penchent sur les savoirs autochtones dans son article *Rethinking the Role of Indigenous Knowledges in the Academy*. À l’instar de Larocque, il croit que l’étude postcoloniale devrait réexaminer l’Histoire coloniale ainsi que les peuples qui ont été marginalisés par les effets néfastes du colonialisme. Cet énoncé semble évident; cependant, toujours selon Dei, l’approche prise par quelques auteurs ignore trop souvent la compréhension que les peuples « colonisés » ont de leur propre histoire vécue. C’est-

¹⁶ « Il reste encore beaucoup trop de références à nos « traditions », ou à nos expériences personnelles ou coloniales et celles-ci sont encore plus généralisées ou retraduites » (nous traduisons).

¹⁷ Nous n’oublions pas, par exemple, les théories mises de l’avant par Frantz Fanon, Albert Memmi, Aimé Césaire, etc.

¹⁸ Pour une brève initiation à cette problématique le livre de Jean-Marc Moura offre un excellent survol de l’évolution des théories postcoloniales, notamment dans le monde de la Francophonie : *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, 1999, Paris, PUF.

à-dire, que toute tentative d'entreprendre une étude dite postcoloniale « neutre » négligera l'apport des colonisés (Dei 2000, 116). L'auteur questionne aussi la popularité de cette approche chez les universitaires. Il suggère que d'autres approches pourraient être explorées, par exemple, « *Afrocentricity, anti-colonial theory and Indigenous knowledges* », (116)¹⁹. Enfin, il explique que:

*Postcolonial theory has become a meta-theory by essentializing 'difference' and thus risks idealizing and essentializing the human subject by privileging the individuation of the self and subject. Postcolonial theory dehistoricizes and homogenizes human identities as totally/completely fragmented, multiple and transient*²⁰ (116).

Après ce bref survol, nous comprenons que les théories « postcoloniales » ne répondent pas toujours aux préoccupations de ceux qui ont subi la colonisation et qu'elles sont en constante évolution jusqu'à ce jour.

c. La littérature autochtone et la décolonisation

Or, parmi les théoriciens étudiés, une idée récurrente et semble mieux convenir : la notion de la « décolonisation ». Et, comme nous l'avons découvert en faisant des recherches sur le postcolonialisme, il existe plus d'une définition²¹ de ce concept théorique. Il serait judicieux d'examiner quelques prémisses qui y sont liées pour retenir celles qui nous semblent les plus appropriées dans le cadre de notre travail. Ainsi, la définition qu'en offre Frantz Fanon, le psychiatre et philosophe martiniquais, constitue un excellent point de départ. En 1961, il explique que la « décolonisation est la vérification de la phrase 'les derniers seront les premiers' », ce qui sous-entend un changement de rapports de forces qui ne peut se passer qu'à

¹⁹ « Afro-centrique, théorie anti-colonisale et savoirs autochtones » (nous traduisons).

²⁰ « La théorie postcoloniale est devenue une méta-théorie en essentialisant la 'différence' et elle risque d'idéaliser et d'essentialiser le sujet humain en privilégiant l'individuation du soi et du sujet. La théorie postcoloniale dé-historise et homogénise les identités humaines comme étant complètement/totalement fragmentées, multiples et transientes. » (notre traduction).

²¹ En cherchant des définitions à cette notion théorique complexe, je me suis rendu compte que j'ouvrais une véritable boîte de Pandore, ce qui a rendu ma lecture à la fois fascinante et enrichissante.

partir « d'un affrontement décisif et meurtrier des deux protagonistes » (Fanon 1975, 26). Dès lors, on comprend que Fanon rappelle la violence qu'ont subie les peuples colonisés et que ces derniers doivent maintenant faire appel à la violence (réelle ou figurée), car ce serait un moyen, parmi d'autres, pour rééquilibrer la société. Il précise son idée en ces termes :

Au niveau des individus, la violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux. (Fanon, 1985, *Les Damnés de la terre*, p. 66)

Si la décolonisation tente de redonner aux colonisés ce que le colonialisme leur a enlevé, d'autres moyens non violents peuvent aussi être envisagés. L'auteur hawaïen Poka Laenui, propose cinq phases dans le processus de décolonisation de la société. D'abord, il y a un stade de « redécouverte et de récupération » lorsque le peuple colonisé récupère son histoire. Ensuite, vient la phase du « deuil », ce stade offre la chance aux colonisés de faire leur deuil de la violence et du traumatisme dont ils ont souffert. Puis, il y a un stade « onirique », que Laenui décrit comme étant « crucial ». Ce stade ouvre toutes les possibilités pour un épanouissement futur. Par après, on entreprend la phase d'« engagement » où le colonisé brise les « menottes du colonialisme patriarcal ». Finalement, le dernier stade est celui de l'action (Laenui 2006, 154-158). Laenui élabore ce processus de décolonisation en expliquant qu'il a déjà été amorcé par les peuples indigènes de Hawaï. La décolonisation représente donc un projet d'envergure, qui peut faire mal, qui peut froisser les uns et les autres, qui bouscule le statut quo, mais qui permet d'envisager un nouveau paradigme pour la transformation de la société.

Mais que veut dire cette idée de décolonisation ici au Canada pour les peuples autochtones? Et, surtout, comment décoloniser les institutions du « savoir », car il est question dans ce mémoire de la production de littératures autochtones, de leur analyse et, à un moindre degré, de leur réception critique. Les institutions comme les universités commencent à parler de

décolonisation mais très paradoxalement, elles veulent aussi parfois maintenir les structures de pouvoir colonial qu'elles dénoncent. Deï nous rappelle les défis de la décolonisation dans le contexte universitaire en précisant que :

*A decolonization project in the academy must be aware that the colonization process and colonizing tendencies accord a false status to the Indigenous/colonial subject through the 'authority of Western knowledge' at the same time as Indigenous knowledges are deprivileged, negated or devalued. Of course decolonization is also a project of self implication (Dei 2000, 116,117).*²²

Malgré les défis qu'engendrent cette actualisation et cette prise en charge de soi, la décolonisation est un phénomène tangible (nous n'avons qu'à penser aux nombreuses colonies qui ont lutté pour leur indépendance, et qui l'ont obtenue!) qui continuera à se manifester tout en évoluant. Dans leur article "*Decolonization is Not a Metaphor*", les auteurs Eve Tuck et K. Wayne Yang expliquent que la décolonisation ne devra jamais être réduite à une simple métaphore pour apaiser la culpabilité du « *settler* », terme que je traduirai par « colon ». Pour ces auteurs, un peu à l'instar de Fanon, la décolonisation nécessite aussi une action. Ils sont conscients du fait que la décolonisation de l'esprit – ou la prise de conscience *et* la reconnaissance de la véracité historique des faits et méfaits liés à la colonisation –, pourrait être une porte de sortie trop facile pour le colon. Il faut aussi accepter le principe de la compensation : « *Until stolen land is relinquished, critical consciousness does not translate into action that disrupts settler colonialism* » (Tuck et Yang 2012, 19)²³.

²² « Un projet de décolonisation chez les académiciens doit tenir compte du processus de colonisation et les tendances colonisatrices accordent un faux statut aux Autochtones/sujets colonisés par le biais de 'l'autorité du savoir occidental', et ce, en même temps que les savoirs indigènes sont dépriviliégiés, niés ou dévalués. Évidemment, la décolonisation est aussi un projet où le sujet (soi) doit s'impliquer. » (nous traduisons).

²³ « La conscience critique ne se traduira pas en action perturbant le colonialisme du colon jusqu'à ce qu'on renonce à la terre volée » (nous traduisons).

Ces auteurs décrivent une série de justifications dont se servirait le colon pour apaiser sa culpabilité et le rendre innocent face aux gestes posés par une société coloniale. Les auteurs croient que cet effort du colon d'avancer vers l'innocence (« *settler moves to innocence* ») est peut-être né d'une prise de conscience de son rôle vis-à-vis des colonisés, mais qu'en aucun cas cet éveil suffit à l'innocenter. Ils expliquent, par ailleurs, que cette prise de conscience devient une distraction, c'est-à-dire que l'énergie dépensée à rappeler les faits et méfaits du passé colonial n'est pas investie dans des tentatives de décolonisation réelle.

Le processus de la décolonisation ne peut pas progresser avec ce genre de travail mémoriel. Ni pour les colonisateurs et leurs héritiers, ni pour les colonisés et les leurs. Pour ces derniers, Tuck et Yang offrent ce qu'ils appellent le principe de « *incommensurability* », que je traduirai par le terme « abondance ». Il s'agit d'un outil d'appropriation permettant de s'alléger du poids de la décolonisation. Le principe de l'abondance cherche à ouvrir les portes à plusieurs points de vue de diverses cultures autochtones afin de laisser entendre la riche profusion de voix autochtones partageant leur sagesse incommensurable. Peu importe le ou les résultats concrets d'un processus de décolonisation entrepris, tout effet négatif qu'elle pourrait avoir sur le colon n'a pas à être justifié au regard d'un système colonial. En « décolonisant » les structures du colonialisme qui entourent les communautés autochtones, la société au sens large sera transformée. Ces auteurs terminent leur article avec des recommandations de lectures qu'ils proposent pour mieux comprendre ce concept d'abondance et son intérêt. Ils concluent en signalant qu'en adoptant différentes perspectives sur la question de la décolonisation, on peut néanmoins trouver des liens de solidarité entre différents peuples ayant souffert des séquelles de la colonisation. Ils insistent, tout comme Laeni d'ailleurs, sur le fait que les conversations ne doivent ni aisées ni apaisantes pour le colonisateur.

D'après les études abordées dans cette recherche, le processus de décolonisation peut se réaliser en s'assurant que les intellectuels, les académiciens et les auteurs des Premières Nations prennent leur juste place dans les institutions de savoir. Il ne faut donc jamais prendre à leur égard une approche réductrice. En outre, cette décolonisation ne peut pas s'effectuer de manière simple et unilatérale : les allochtones doivent être à l'écoute des autochtones et même leur céder leur place. La décolonisation exige plusieurs actions et, malgré tous les obstacles encourus, malgré tous les défis à relever, ce travail en vaut la peine. Tout autochtone serait d'accord avec une telle affirmation.

Est-il alors bien possible de se positionner en tant qu'allochtone pour entreprendre une analyse de la littérature autochtone de façon objective, et même de porter un regard original, disons externe, sur cette production? La question est valable. En guise de réponse, Jeanne Armstrong offre, dans son essai *Les autochtones d'Amérique du Nord : Dépossession et Reconquête de soi par l'écriture* une prise de position très révélatrice. Elle précise d'abord que ce qui a été fait à son peuple pourrait être qualifié d'une forme de « totalitarisme » (Armstrong 1990, 22). Puis, sur un ton cinglant, elle propose une description détaillée des tourments qu'ont subis les Autochtones du Canada, pour ensuite s'adresser aux non autochtones en leur demandant comment ils feraient, eux pour s'affranchir :

Imaginez ces réalités, faites-en vous-mêmes l'essai, en toute sincérité, et dites-moi comment vous pourriez entrevoir la reconquête de soi dans les circonstances semblables. Mieux encore : ne vous avisez pas de me parler de « liberté de parole », de l'« égalité des droits », des « droits de l'homme » ou de « démocratie » jusqu'à ce que vous ayez vous-mêmes changé cette approche « totalitaire », comme écrivains et créateurs de courants philosophiques (Armstrong 1990, 24).

À la lumière de ces propos, on comprend que, pour Armstrong, la guérison des peuples autochtones n'est possible que par « l'affirmation de [leur] culture » (24). Elle souligne qu'il

faut critiquer les systèmes et, en allant encore plus loin, elle insiste sur le fait qu'il faut que le système change. Malgré ses paroles que certains vont trouver tranchantes, elle termine sur le principe de la bonté fondamentale de la personne et elle croit que les « principes de coopération relèvent d'une confiance sacrée, de la volonté et des desseins du Créateur et que, par conséquent, [les peuples autochtones] vont perdurer. » (26) Cette coopération doit se faire entre les allochtones ainsi que tous les autres groupes culturels qui se côtoient. Toute lutte entreprise pour faire avancer les principes d'une réelle décolonisation ne devrait jamais être la seule responsabilité des peuples des Premières Nations, car il s'agit bien évidemment d'un projet de société.

Après avoir posé quelques jalons en ce qui a trait à la littérature autochtone et aux théories du postcolonialisme et de la décolonisation, nous avons cru bon de voir comment les Premières Nations ont pu composer avec ce lourd passé. Car, malgré toutes les souffrances qu'ont endurées les peuples autochtones aux mains des systèmes coloniaux²⁴ depuis tant d'années, ils continuent d'exister et de créer. Et, comme Armstrong l'a si bien dit : « ils vont perdurer » (26).

Finalement je me rends compte que même ma présence et ma participation à ce mémoire font partie d'une forme de résilience et de résistance, car l'assimilation que les Métis du Manitoba ont subie est une conséquence directe du colonialisme. Avant d'aller plus avant,

²⁴ Certains, en s'inspirant des propos du juge Murray Sinclair, parlent d'un « génocide » presque réussi avec l'application de la Loi sur les Indiens. Rappelons ici que le juge Sinclair, qui a présidé la Commission de vérité et de réconciliation du Canada, a affirmé dans son rapport que les pensionnats autochtones fédéraux, où ont séjourné plus de 100 000 enfants des Premières Nations, ont constitué une forme de génocide. Voir : <https://www.lapresse.ca/actualites/national/2012/02/17/01-4497268-pensionnats-autochtones-une-forme-de-genocide-dit-murray-sinclair.php>

cernons de plus près qui sont les Métis de l'Ouest franco-canadien. En général, l'utilisation de « Métis » au Manitoba désigne les descendants de la colonie de la Rivière Rouge. Selon le

Ralliement national des Métis (Metis National Council):

le territoire des Métis englobe les trois provinces des Prairies et certaines parties de l'Ontario, de la Colombie-Britannique, des Territoires du Nord-Ouest et du nord des États-Unis. Les membres de la Nation métisse ont une culture, une langue ancestrale (mitchif), une histoire et des traditions politiques communes, et sont connectés par le biais d'un vaste réseau de liens de parenté (Gaudry et Welsh 2009).

Cependant, l'appellation n'est pas sans controverse. L'anthropologue et chercheur Denis Gagnon a vécu personnellement certains des défis découlant de la controverse sur qui a le droit de s'appeler Métis, lorsqu'il étudiait les Métis du Manitoba français. Les associations provinciales du Ralliement national des Métis l'ont « ignoré en raison de [son] intérêt pour les Métis canadiens-français du Manitoba, une communauté qu'elle juge assimilée, et pour les communautés non reconnues de l'Est canadien, dont elles voient les membres comme des opportunistes » (Gagnon 2019, 22). Pour le Ralliement national des Métis, il n'y a qu'un peuple spécifique ayant le droit de se servir de l'appellation Métis avec un m majuscule. En effet, en consultant *l'Encyclopédie canadienne* (en ligne)²⁵, on apprend que « [l]e Ralliement national des Métis représente plus de 350 000 membres de la nation métisse, dont la population se trouve en Alberta, au Manitoba, en Saskatchewan et dans certaines parties de l'Ontario, de la Colombie-Britannique et des Territoires du Nord-Ouest. » Si cette association semble vouloir écarter ceux qui ne font pas partie de cette description, c'est que les combats pour leurs droits ont été difficiles et incessants. Malgré la controverse entre Métis de l'Est et de l'Ouest canadien, cette analyse ne cherche pas à exclure un groupe métis particulier, bien au contraire. Toutefois, comme nous vivons au Manitoba, ce sont les Métis de la colonie de la Rivière Rouge notamment

²⁵ Voir : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/metis-national-council>

qui parlent le mitchif, plus précisément le mitchif français²⁶ avec lesquels je suis la plus familière et qui constituent l'objet de mon analyse.

d. La résilience

L'idée de la résilience chez les peuples autochtones est concept fort intéressant puisqu'il offre justement l'espoir d'une forme d'acceptation, voire de guérison. Cependant, la résilience n'est pas une panacée qui efface les séquelles traumatisantes du colonialisme. Avant de voir comment la résilience est perçue (et vécue) par les peuples autochtones, et en particulier par les Métis, il faut d'abord comprendre les racines du concept de la résilience.

La définition provenant du dictionnaire *Larousse*²⁷ ne cadre pas très bien dans cette recherche, car le concept est lié aux sciences dures, plus précisément à la physique. Il faut plutôt se tourner vers les écrits de Boris Cyrulnik, neuropsychiatre français qui a été un des premiers à élaborer le concept de résilience dans le domaine de la psychiatrie. D'après Cyrulnik, il « [...] s'agit d'un processus, d'un ensemble de phénomènes harmonisés où le sujet se faufile dans un contexte affectif, social et culturel. La résilience, c'est l'art de naviguer dans les torrents » (Cyrulnik 2001, 259). D'après lui, ceux qui ont souffert des traumatismes et qui en sont sortis résilients partagent certains traits communs. Le premier facteur qu'il observe c'est que tous ont reçu de l'appui d'une personne « signifiante » (261), soit un éducateur ou une éducatrice, soit un mentor sportif. Peu importe son titre, cette personne agit en donnant un objectif de vie à la personne blessée.

Un deuxième facteur à la résilience serait la propension à développer un processus de d'engagement participatif et créatif. Cyrulnik explique que « [...] pour développer [la personne] par qui le bonheur arrive, il faut participer à la culture, s'y engager, devenir acteur

²⁶ Le mitchif français est un amalgame du français (pour les noms) et du cri (pour les verbes) (Papen 1998, 147).

²⁷ Résilience: caractéristique mécanique définissant la résistance aux chocs d'un matériau.

et pas seulement assister » (262). Ce travail d'engagement participatif semble clé quand on pense à la résilience chez les Autochtones. Elle explique aussi en partie, à mon avis, pourquoi dans certains cas le traumatisme chez certains perdure²⁸. Comment participer à une culture, si celle-ci a été discréditée, malmenée, presque anéantie par un régime « totalitaire » (Armstrong 1993, 22), pour reprendre cette expression de Jeannette Armstrong.

Bien avant Cyrulnik, une psychologue américaine, Emily Werner, appelée la « mère de la résilience », avait présenté les résultats d'une étude longitudinale commencée en 1955 où elle avait observé des jeunes de la naissance jusqu'à l'âge adulte, il s'agissait de sujets que l'on qualifiait d'enfants « à risque ». Même si elle n'étudiait pas *a priori* la résilience, elle a vu qu'un tiers des sujets étudiés exhibaient de la résilience, et ce, face au traumatisme qu'ils avaient vécu. La résilience que Werner a observée comprenait plusieurs facteurs pour établir un « [...] équilibre évolutif. Cet équilibre ne peut se faire qu'en prenant en compte plusieurs dimensions d'ordre interne et externe qui interagissent pour aboutir à un fonctionnement résilient » (Werner dans Anaut 2015, 22). Elle souligne également la présence d'un gardien ou d'une gardienne, ou la participation à un groupe communautaire comme étant facteurs de résilience. D'après Marie Anaut, qui a compilé certains facteurs de résilience notés par des chercheurs, quelques points communs ressortent : [la résilience] prend en compte les groupes humains (familiaux ou communautaires) considérés soit comme des systèmes de ressources et de soutien pour les individus blessés, soit comme des entités pouvant faire preuve de résilience groupale » (Anaut 2015, 79).

Selon le professeur et chercheur Michel Manciaux, la résilience

– n'est jamais absolue, totale, acquise une fois pour toutes. Il s'agit d'une

²⁸ Il importe de souligner que le traumatisme perdure parce que les institutions coloniales cherchent encore à taire l'Autochtone (Larocque 2010).

capacité qui résulte d'un processus dynamique, évolutif, au cours duquel l'importance d'un traumatisme peut dépasser les ressources du sujet; – est variable selon les circonstances, la nature des traumatismes, les contextes et les étapes de la vie. Elle peut s'exprimer de façons très variées, selon les différentes cultures (Manciaux 2001, 6).

Ainsi, d'après les spécialistes de la question, la résilience ne doit jamais être considérée comme une simple porte de sortie pour éviter de composer avec le traumatisme. Manciaux insiste bien sur l'idée que la résilience à elle seule ne peut pas effacer toute souffrance. Cependant, il est clair qu'il s'agit là d'un processus important pour les Autochtones qui ont souffert des conséquences traumatisantes du système colonial. En passant par la prise de leur territoire sacré aux blessures psychologiques causées par les pensionnats autochtones, pour ne citer que deux exemples d'injustices subies, il est évident que les survivants autochtones ont dû et doivent encore développer des stratégies d'adaptation et faire preuve de résilience s'ils veulent survivre.

Au début, les psychologues définissaient la résilience en regardant l'individu et surtout l'enfant. C'était la résilience de la personne. Dans leur travail, *Resilience, an Evolving Concept: A Review of Literature Relevant to Aboriginal Research*, John Fleming et Robert Ledogar offrent un survol de la littérature pertinente à la recherche sur la résilience dans les communautés autochtones pour présenter l'évolution du concept, tout en incluant de nouveaux facteurs communautaires et culturels qui influent sur la résilience. Ils reprennent la définition proposée par Susan Healy, « [...] *community or cultural resilience is the capacity of a distinct community or cultural system to absorb disturbance and reorganize while undergoing change so as to retain*

*key elements of structure and identity that preserve its distinctness*²⁹ (Healy, cité par Fleming et Ledogar 2008, 10). Les auteurs poursuivent en rappelant les résultats des recherches entreprises au Canada par Chandler et Lalonde avec des Premières Nations en Colombie-Britannique où ceux-ci notant plusieurs facteurs culturels qui influent sur la résilience. Fleming et Ledogar citent aussi la recherche de « Hallett et collègues » (11) qui identifie que le maintien d'une langue traditionnelle est un des plus grands facteurs qui aide à prévenir le suicide et joue un grand rôle dans la résilience. En faisant état de la recherche qui révèle l'évolution du concept de la résilience, Fleming et Ledogar concluent avec un énoncé familier : les chercheurs non autochtones doivent avoir une meilleure compréhension de la vision du monde qu'ont les Premières Nations. De plus, il faudrait qu'il y ait plus de chercheurs autochtones qui effectuent des recherches sur la résilience (18).

Les recherches mentionnées ci-dessus tiennent compte des facteurs de résilience pour les Autochtones de diverses communautés. Ces informations sont très utiles, mais il ne faut jamais oublier le caractère unique de chaque communauté. Dans l'article *Rethinking Resilience From Indigenous Perspectives*, les chercheurs expliquent le caractère unique des Métis de la rivière Rouge :

*Métis pride themselves on being independent from their European cousins, their First Nations brothers and sisters, and even from other Métis groups, communities, colonies, or settlements*³⁰ (Kirmayer et al, 2011, 87).

D'après cette définition des Métis de la rivière Rouge, les individus de cette communauté se sentent eux-mêmes distincts des autres communautés. Que signifierait alors la résilience pour ce

²⁹ « [...] la résilience culturelle et communautaire, c'est la capacité d'une communauté distincte ou d'un système culturel d'absorber les perturbations et de se réorganiser tout en subissant le changement et en maintenant des éléments clés de son identité pour préserver son caractère distinct » (nous traduisons).

³⁰ « Les Métis sont fiers d'être indépendants de leurs cousins européens, de leurs frères et sœurs des Premières Nations et même des autres groupes, communautés, colonies ou villages métis » (nous traduisons).

peuple si indépendant? Dans cette même étude, les chercheurs proposent deux qualités importantes à la résilience chez les Métis francophones de la rivière Rouge : « *self reliance* » que je traduirai par le terme « autosuffisance » et la « débrouillardise » (87, le mot français est utilisé dans leur texte). Pour les Métis, il y a une fierté associée avec leur caractère autonome et cette autosuffisance aurait, dans une certaine mesure, leur adaptation aux défis et elle mène à une solide éthique du travail³¹. Cet attribut permet aux Métis de bâtir des réseaux avec d'autres communautés métisses, des liens qu'ils constituent sont une ressource supplémentaire contribuant également à leur résilience (88).

Le deuxième facteur à la résilience des Métis se définit par le terme « débrouillardise ». Encore une fois, la résilience métisse serait unique et incomparable aux autres formes de résilience; en effet, les chercheurs traduisent difficilement ce mot et choisissent le terme « *resourcefulness* ». Cependant, ils soulignent que ce n'est ni le terme juste ni approprié car, à avec cette traduction, on perd le caractère familier et symbolique du terme mitchif et français (88). La débrouillardise pour les Métis c'est avoir une capacité de relever les défis, de trouver des solutions créatives, de persévérer. Les Métis utilisent aussi l'expression « un capable ». Être débrouillard et « un capable » pour le Métis c'est de pouvoir exploiter toutes les ressources à sa disposition pour accomplir le travail nécessaire. Finalement, la débrouillardise :

refers to a psychological, physical, and spiritual way of being that has contributed greatly to the Métis' survival and resilience. As mentioned earlier, it is related to the concept of independence in that one must be débrouillard if one chooses to be independent and do things one's own way. In combination, both concepts have allowed Métis to make a virtue of their hybridity and enabled individuals to maintain their unique identities while flourishing as a people (88)³².

³¹ On peut aussi se demander si cette auto-suffisance ne découlerait pas aussi d'une solide éthique du travail.

³² « renvoie à une façon d'être psychologique, physique et spirituelle qui a beaucoup contribué à la résilience et survie des Métis. Comme cela a été mentionné auparavant, c'est relié au concept d'indépendance dans la mesure où l'on doit être débrouillard si on choisit d'être indépendant et de faire les choses à sa façon. Ensemble, ces deux

En évaluant tous les facteurs de résilience observés chez les peuples autochtones, ce qui en ressort en premier lieu, c'est l'importance de l'attachement à la culture ainsi qu'au langage traditionnels. En second lieu, c'est le caractère unique du peuple et sa capacité de garder ses traditions, sa spiritualité qui contribuent à sa résilience. Il n'est pas faux de dire que la résilience d'un peuple lui permet de participer activement au projet de la décolonisation. Les Premières Nations ont survécu et survivent aux séquelles du système colonial au Canada et il leur faut tous les outils disponibles pour s'épanouir. Enfin, la capacité d'un peuple à être résilient n'est pas le seul outil de la décolonisation. La créativité est un autre moyen qui permet d'explorer la question et, ce faisant, de sensibiliser les membres de la société.

Parmi les auteurs qui évoquent ces thèmes de la décolonisation et de la résilience, signalons, à titre d'exemple, Bernard Assiniwi qui publie le roman *La saga des Béothuks*. Assiniwi raconte avec un regard nouveau l'histoire de ce peuple maintenant disparu. De manière efficace, l'auteur intègre le vocabulaire d'une langue autochtone sans doute pour donner une saveur plus authentique à son œuvre. Il offre au lecteur de véritables découvertes en narrant l'histoire d'un peuple digne et brave; il retrace leur génocide après plusieurs années de contact avec les « blancs ». Il s'agit d'une œuvre qui participe pleinement au projet de décolonisation. Dans le même ordre d'idées, l'auteur Béatrice Mosionier, dans son roman « *In search of April Raintree* », raconte l'histoire de deux sœurs métisses qui doivent survivre dans une société indifférente et parfois cruelle. Puisque les parents ne peuvent pas prendre soin des fillettes, elles sont placées dans des familles d'accueil. Mosionier fait vivre ces personnages et elle brosse un tableau troublant des séquelles traumatisantes du système colonial. Le roman a par la suite été

concepts ont permis aux Métis de transformer en vertu leur hybridité et a permis à ces individus de maintenir une identité unique tout en s'épanouissant comme peuple » (nous traduisons).

revu et réédité par l'auteure à des fins pédagogiques : elle a supprimé quelques passages violents afin d'offrir une version plus appropriée aux jeunes et à des fins pédagogiques. L'enseignement de ce roman dans les écoles est une façon de décoloniser les programmes scolaires³³. Et malgré les tribulations que vivent ses personnages, il y a une certaine résilience qui se manifeste chez la protagoniste. Après le décès de sœur Cheryl, April décide de s'impliquer dans sa communauté et d'assumer pleinement son identité métisse.

Quand j'ai lu Naomi Fontaine la première fois, j'ai été ébahie par sa description si angoissante, mais puissante, de personnages de sa réserve innue dans son roman *Kuessipan. À toi*. Paru en 2011, ce premier roman surprend par sa présentation très honnête des souffrances de son peuple mais aussi de leur résilience : « [l]a rivière est douce, son eau abreuve. Les femmes sont fortes » (Fontaine 2011, 41). Elle intègre beaucoup de vocabulaire en innu dans son récit et ce jeu entre le français et la langue vernaculaire de ses personnages fait valoir l'importance de cette langue autochtone. En incorporant ainsi sa langue maternelle dans sa narration, Fontaine contribue à la décolonisation de la littérature autochtone. Elle emploie cette même technique dans son deuxième roman, *Manikanetish*.

J'aimerais aussi signaler la poésie sensuelle de Marilyn Dumont. Elle m'a inspirée avec son poème *Petits fruits* car je voulais mettre un élément de sensualité dans une de mes nouvelles. Dumont parle des pèlerinages au lac Sainte-Anne dans son poème *Souvenirs d'une vraie bonne petite métisse*. En réalité, tout son recueil de poésie intitulé *Une vraie bonne petite métisse* a été une lecture révélatrice et inspirante pour moi.

Je ne peux faire ici le résumé complet de toutes mes lectures mais j'aimerais conclure en mentionnant de l'auteure innue, Natasha Kanapé Fontaine. Cette jeune poète, critique militante,

³³ J'étais bien fière d'apprendre que mon fils a étudié le roman dans son cours d'anglais en secondaire un cette année.

fait preuve d'une sagesse bien au-delà de son jeune âge. J'ai eu la chance de la voir lire des extraits de son recueil *Bleuets et abricots* lors d'une visite durant le Festival international des écrivains de Winnipeg en 2017. Son plus récent recueil de poésie, *Nanimissuat Île-Tonnerre* fait résonner les voix féminines.

Enfin, comme cela a déjà été souligné, la décolonisation ne se fait pas uniquement par le biais du peuple colonisé, de ses artistes et de ses chercheurs. Parfois, ce travail de décolonisation peut être entrepris par des allochtones, des chercheurs, des artistes et des membres de ces institutions ou systèmes coloniaux, des gens désireux de s'engager pour participer à la décolonisation.

2- La recherche-création

a- Quelques défis à relever

Dans la dernière partie de cet essai, je commencerai en signalant quelques-uns des défis que j'ai eu à relever lors de l'écriture de mon recueil. Je poursuivrai en expliquant comment, en voulant tenir compte des théories de la décolonisation et de la résilience que j'avais ciblées, ces deux axes ont effectivement pu nourrir ma réflexion et, par la suite, influencer mon travail. Je partagerai aussi mes préoccupations spécifiques en ce qui concerne mes personnages: les Métis du Manitoba français. Finalement, j'aimerais aussi vous présenter quelques autres principes de la sagesse autochtone qui m'ont inspirée et qui me permettront d'expliquer comment j'ai choisi d'élaborer mes nouvelles et comment j'ai structuré ce recueil.

En écrivant ces histoires fictives, j'ai longuement réfléchi aux textes écrits par des auteurs autochtones qui m'avaient marquée. Au tout début, je voulais participer activement à la décolonisation sans vraiment savoir ce que cela pouvait représenter concrètement et j'espérais que mes personnages feraient preuve d'une résilience quelconque. C'est-à-dire qu'en m'embarquant dans ce projet, je n'avais pas tenu compte de l'ampleur et de la complexité des questions liées au postcolonialisme, à la décolonisation et à la résilience. Ma naivet  fut de courte durée...

Très rapidement, j'ai compris que mon projet nécessitait un questionnement quasi-constant lors de l'écriture de cette deuxième partie du mémoire. Tout au long de ma réflexion, un thème revenait : la voix autochtone doit occuper une place primordiale dans la littérature et l'analyse critique des Premières Nations. Alors, je me suis gav e de lectures de textes variés (théorie, critique et fiction) la plupart du temps signés par des auteurs autochtones. Certes, ces lectures m'ont nourrie mais elles n'ont pas toujours été faciles. Chaque lecture me permettait

d'approfondir mes connaissances, mais en même temps révélait de nouvelles lacunes : j'avais l'impression de ne jamais en savoir assez...

En songeant aujourd'hui à mon parcours, je suis frappée par la description des cinq stades de la décolonisation que proposait Laenui. Moi aussi, je redécouvrais une partie de moi, de mon histoire et celle de mes ancêtres. J'ai aussi eu à composer avec le deuil que je ressentais de ne pas avoir eu la chance de poser plus de questions à mon grand-père de son vivant. Je me disais comment est-ce possible que mon ancêtre André Beauchemin fasse partie du gouvernement provisoire du Manitoba avec Louis Riel et que quelques générations plus tard, il a honte de se déclarer Métis? Je suis passée par le stade onirique : j'ai rêvé. Le geste concret que j'ai choisi, c'était d'écrire et ce travail de création littéraire est le résultat de mon cheminement intérieur. Je ne sais pas si je me suis vraiment rendue au stade de l'action dans le sens où l'envisageait Laenui, cependant, après tout mon questionnement, je suis prête à assumer mon rôle dans ce grand projet de la décolonisation.

Dans un autre ordre d'idées, le concept d'abondance de Tuck et Yang me semble tout aussi important dans cet effort de la décolonisation. D'après ce principe, il devrait y avoir une grande variété de perspectives autochtones pour assurer l'épanouissement et la vitalité des peuples autochtones, car chaque tribu a ses propres traditions et protocoles. En écoutant une variété de voix, nous pouvons éviter de broser ces cultures avec un seul pinceau ou réduire leur apport en faisant des synthèses du genre littérature « pan-autochtone ». Il faut embrasser l'abondance incommensurable de leurs philosophies, traditions et sagesses millénaires. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de mettre en exergue au début de chaque nouvelle les paroles de compositeurs et d'interprètes venant d'un partout à travers le Canada. Ces auteurs représentent cette grande richesse d'expressions autochtones que je voulais que le lecteur

découvre. Je voulais qu'il soit, comme moi, à leur écoute, et qu'il vienne à la rencontre de ces diverses cultures. Ce choix de chansons a été fait en tenant compte non seulement des langues des colonisateurs, mais aussi celles des langues autochtones, car si l'on veut décoloniser, il faut faire vivre ces langues ancestrales aussi.

Je désirais faire découvrir les artistes autochtones qui vivent leur culture en la chantant pour participer à la décolonisation puisque cette pratique fait aussi partie des facteurs de résilience. En faisant le bilan des recherches sur la résilience, j'ai compris que la langue ancestrale – que ce soit le cri, l'ojibway ou le mitchif, *etc.* –, peut promouvoir la résilience chez les peuples autochtones. C'est une des raisons pour lesquelles mon personnage « Jo » parle sa langue franco-métisse. Bien que le lecteur non métis puisse avoir des difficultés en essayant de lire cette transcription d'une expression essentiellement orale, il est important de faire valoir la langue de ceux qui ont pu garder leur façon de parler comme signe de résilience.

À cet égard, si nous revenons sur la créativité et la participation culturelle comme facteurs de résilience, plusieurs personnages dans le recueil incarnent cette double forme d'agentivité. Le personnage de Lucie, par exemple, réussira à substituer une forme de dépendance très nocive par la créativité et son travail d'artiste lui permettra justement d'entrer plus étroitement en contact avec sa culture. Elle n'arrive pas à se guérir complètement, mais elle révèle néanmoins, par sa résilience, toute sa force de caractère et son désir de s'épanouir pleinement.

En m'inspirant de cette idée que la débrouillardise serait synonyme de résilience chez les Métis francophones de la rivière Rouge, j'ai imaginé presque tous mes personnages féminins dans le recueil comme des femmes fortes et très débrouillardes. Si Andrée réussit à se rendre à

l'université malgré les obstacles qu'elle doit surmonter, c'est parce qu'elle est « capable » et son amie Pascale fera comme elle.

J'aime croire que l'écriture créative que j'ai explorée pour rédiger ce mémoire est aussi un acte de résilience. Imaginer un monde où les traditions et la langue sont bel et bien vivantes m'a permis de croire que tout n'est pas perdu. Pour faire vivre mon récit de manière authentique, il a été important pour moi de créer au moins un personnage qui parlait encore le mitchif. Et, puisque je ne parle pas cette langue, j'ai demandé à une spécialiste, Lina Le Gal, de traduire les monologues du personnage Jo dans la nouvelle *L'Sikra di Jo*. Je ne peux pas vous dire combien j'étais ravie de lire ses répliques en mitchif. De fait, je n'avais pas songé à mettre tout le texte de Jo en mitchif, mais la traductrice elle-même qui m'en a fait la suggestion et, après mûre réflexion, j'en suis arrivée à la conclusion que cela ajouterait une authenticité et une vraie profondeur à Jo, une véracité qu'il n'aurait pas eu si les lecteurs avaient tout simplement lu ses répliques en langue « canadienne-française ». J'aimerais ajouter qu'il y avait aussi dans cette nouvelle une qualité dans les échanges dialogués, qui me rappelaient justement la situation du « conteur », et qui, à mon avis, évoquaient l'oralité d'une langue méconnue (une autre raison que me permettait de justifier cette transcription du mitchif). Je n'ai pas abordé ce concept dans l'essai, toutefois, dans mes lectures, j'ai toujours été frappée par l'intégration de vocabulaire venant des différentes langues autochtones et de leur apport au texte, mais aussi par la manière dont ces connaissances pouvaient être transmis d'une génération à une autre par le biais de la parole³⁴.

Cette question de la transmission des savoirs a constitué un autre défi qui m'a menée à observer certains protocoles lors de ma création littéraire. Certaines conventions protocolaires à

³⁴ L'auteur Thomas King précise que la littérature autochtone « [reste] en grande partie orale, et depuis qu'elle est passée d'un enracinement dans une langue donnée à une multiplicité de langues [...] » (King, 1990 31).

respecter peuvent changer selon les traditions des différentes Premières Nations, mais certaines sont universelles. Consulter les aînés en demandant leur avis avant de s'engager dans une voie est un protocole fondamental et universel, basé sur le respect. Pourquoi? Parce les aînés sont considérés comme étant les porteurs et les protecteurs du savoir. Ils transmettent leurs coutumes et leurs pratiques traditionnelles pour faire valoir une culture vivante et pour aider chacun à retrouver son sens identitaire³⁵. Ce sont ces préceptes importants que je ne voulais pas ignorer et auxquels je trouvais qu'il était très important d'adhérer. J'ai donc pris l'initiative de contacter quelques aînées pour leur soumettre mon travail et pour bénéficier de leurs connaissances.

En écrivant *L'Sikra di Jo*, je voulais présenter le concept de « *Two-Spirited* ». Sachant que je ne m'identifie pas personnellement à cette identité, j'avais besoin de trouver quelqu'un pour m'aider et me guider. Après avoir fait quelques recherches, j'ai pu rejoindre le directeur de l'association *Two-Spirited People of Manitoba Inc.* Il m'a mis en contact avec Marjorie Beaucage, une aînée métisse manitobaine, d'origine algonquine et française. Cette rencontre sur Internet m'a été d'une aide inestimable. Les informations publiées ici et là sur le sens du terme *Two-Spirit* ne révèlent pas toute la vérité. J'ai appris que les personnes *Two-Spirit* existent depuis toujours dans les communautés autochtones et que celles-ci étaient au centre du cercle des énergies masculine et féminine. Ils/elles avaient un rôle sacré dans les cérémonies. Depuis 1990, lors d'une conférence pour les gais et lesbiennes des Premières Nations, le terme *Two-Spirited* a été choisi³⁶ pour éviter d'autres termes péjoratifs. Beaucage, me l'a expliqué en ces termes : « le

³⁵ « *As Knowledge Keepers, Elders transmit customs and traditional practices that reveal a living culture and help individuals embody a sense of identity* ». (« Elders ~ Walking Together » s. d.). (nous paraphrasons et traduisons).

³⁶ Ces informations se retrouvent sur le site web du Rainbow Resource centre, un centre qui offre de l'appui pour la communauté LGBTQ+ à Winnipeg et ses environs. <https://rainbowresourcecentre.org/files/16-08-Two-Spirit.pdf>

two représente l'autochtone et le terme *queer*³⁷. Le mot *spirited* fait référence à la spiritualité autochtone. » (Correspondance avec Marjorie Beaucage) En corrigeant ce que j'avais écrit au préalable, car Beaucage a insisté sur le fait que mon utilisation et mon interprétation de « bi-spirituel » n'étaient pas justes-, j'ai repris la fin de ma nouvelle pour exprimer de façon plus crédible et authentique la conclusion de l'histoire de Jo.

Je suis également entrée en contact avec d'autres aînées métisses, actives dans l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba. Leur générosité à prendre mes appels, à répondre aux questions que je leur ai posées et même leur offre de lire et de commenter mes nouvelles m'a beaucoup touchée.

Comme je l'ai mentionné précédemment, je me suis nourrie de lectures de divers auteurs, surtout mais non exclusivement autochtones, pour la rédaction de la partie créative de mon projet. Ces lectures ont ouvert de nouvelles portes pour moi, mais elles m'ont aussi poussé à me questionner. De plus, j'ai fréquemment ressenti une grande humilité face aux talents que j'ai découverts. Mes sources d'inspiration furent multiples : de la poésie, au théâtre, en passant par la nouvelle et le roman et en sautant de l'anglais au français et parfois même en m'immergeant dans le mitchif. Et, parmi tous les auteurs lus, ce sont les voix féminines qui m'ont particulièrement touchée. Et quand je me suis mise à écrire, je voulais absolument tenir compte de cette réalité, de cette voix féminine. C'était particulièrement important pour moi.

³⁷ Terme d'origine anglo-saxonne, réapproprié par les communautés LGBT de manière à en faire un symbole d'autodétermination et de libération plutôt qu'une insulte. Il fait référence à toute idée, pratique, personne ou identité allant à l'encontre des normes structurant le modèle social hétéronormatif. En ce sens, le terme connote une autoreprésentation contestataire. Voir : <https://interligne.co/wp-content/uploads/2014/04/Definitions-diversite-sexuelle-et-de-genre.pdf>

b- Un cadre structurant : les sept enseignements sacrés

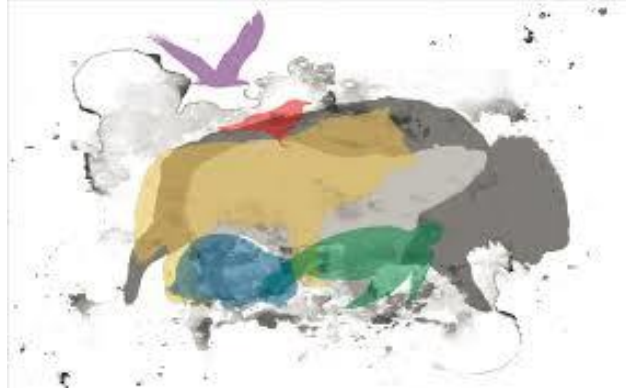
La lecture du texte d'un auteur métis qui m'a particulièrement influencée pour la composition, à la fois structurale et thématique, de mon œuvre : David Bouchard et son album illustré *Les Sept enseignements sacrés de la femme bison blanc*. Ce livre qu'il a écrit avec Joseph Martin (Ph. D.), illustré par Kristy Cameron et accompagné d'un enregistrement de musique par l'artiste Swampfox, explique en français et en ojibwé des principes de vie que plusieurs peuples autochtones respectent. Les sept enseignements sont aussi appelés *les enseignements des grands-pères*. Peu importe la façon qu'on appelle ces enseignements, puisque dans leur essence, comme je l'ai découvert, toutes les variantes regroupent sept principes qui sont toujours identiques à ceux énumérés par Bouchard, et ce, même s'ils ne sont pas toujours présentés de la même façon ou dans le même ordre.

Or, chaque principe de sagesse s'enseigne par le biais d'un animal important dans les cultures autochtones. C'est le loup qui enseigne l'humilité, le castor qui nous montre la sagesse, l'ours qui nous apprend le courage, la tortue qui communique la vérité, le bison qui nous informe du respect, le *sabe*³⁸ qui nous signale l'honnêteté et finalement, l'aigle qui nous révèle l'amour (Bouchard 2009). J'avais déjà commencé mon travail créatif quand l'idée m'est venue de représenter un principe par nouvelle. Cette restructuration de mon travail m'a poussée à être encore plus créative car je ne voulais pas que cette intégration des sept sagesse devienne trop apparente ou didactique. Je souhaitais que chacun de ces enseignements soit pris en compte, ou internalisé par les lecteurs de façon naturelle.

³⁸ Le *sabe* ressemble au *Sasquatch*, c'est un géant dans les cultures anishinaabe qui représente l'honnêteté. Il nous rappelle qu'en tant qu'homme ou femme, nous devons toujours et avant tout être honnête avec nous-même.

Sachant que ces sept enseignements provenaient de la culture anishinaabe³⁹, j'ai tenté de les intégrer de façon respectueuse et en toute humilité. J'ai noté, lors de mon parcours, ce mélange de cultures auxquelles je faisais allusion dans mes histoires : culture crie par-ci, anishinaabe par-là, ailleurs un peu de mitchif, un peu d'anglais, *etc.* ... Ce n'était pas pour embrouiller le lecteur que j'ai voulu incorporer ces différents visages et voix, mais plutôt pour refléter une réalité que je voulais plus diversifiée et inclusive. Même si mes ancêtres étaient des Métis-Cris, la plupart des gens que je connais de la communauté autochtone aujourd'hui sont des personnes d'origine ojibwé. Enfin, en écrivant mes textes, j'avoue que j'ai beaucoup songé aux enjeux liés à mon héritage métis, mal connu. Méconnu. J'ai pensé à tous les débats qu'ont suscités des personnes bien en vue, comme Joseph Boyden qui se réclame d'origine métisse, ou encore le plaidoyer de Robert Lepage qui argumente qu'il peut bien représenter dans une œuvre, (comme *Slav*, par exemple) la condition d'un peuple colonisé, même si lui-même appartiendrait plutôt au groupe des colonisateurs... En rédigeant mes textes, j'étais consciente de mon statut de Métisse, disons novice, qui espère qu'elle ne plonge pas tête première dans les eaux tumultueuses de l'appropriation culturelle.

³⁹ Le terme anishinaabe réfère au grand groupe culturel qui inclut : les Ojibwés, les Algonquins, les Outaouais, les Oji-Cris et certains Métis. Voir : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ojibwes>



Logo de l'exposition - Animaux personnalisant les Sept Grands-Pères, trouvé sur le site de :



Les sept enseignements sacrés

Sabé – Honnêteté
Loup – Humilité
Tortue- Vérité
Ours – Courage
Aigle – Amour
Castor – Sagesse
Bison - Respect

⁴⁰https://www.google.ca/search?biw=1280&bih=855&tbn=isch&sa=1&ei=qb_RXNjWL6vB0PEP75Gg0AE&q=fran%C3%A7ais+les+sept+enseignements+des+grands%5Ep%C3%A8res&oq=fran%C3%A7ais+les+sept+enseignements+des+grands%5Ep%C3%A8res&gs_l=img.3...96940.104765..104898...4.0..0.117.1761.18j1.....1....1..gws-wiz-img.8sgf-rZqr4s#imgrc=gRsOP11Uq-Z4IM:&spf=1557250084517

Conclusion

En guise de conclusion, on comprendra que les quelques axes ayant servi à cadrer cette recherche et ce projet d'écriture m'ont permis d'explorer un vaste sujet. Premièrement, suite à un bref survol de la production littéraire des Autochtones de langue anglaise et de langue française, j'ai compris que non seulement cette littérature se porte très bien, mais que partout dans le monde, on observe une plus grande appréciation de ces nombreux autochtones qui racontent sous forme de roman, de poésie, de conte et de nouvelle, les histoires de leurs nations. Cependant, cette « renaissance » n'est pas sans défis car elle existe dans une société encore sous l'emprise du colonialisme. À partir du milieu du XX^e siècle, on assiste à la naissance des études focalisées sur les *Cultural studies*, le post-colonialisme, le postcolonialisme et, plus récemment, sur la décolonisation. Jean-Marc Moura offre un bref survol de l'évolution de certaines théories importantes développées au fil des années, et plus particulièrement dans l'univers de la Francophonie.

Franz Fanon, par exemple, est l'un des premiers à s'insurger contre la colonisation et, dans ses écrits, il souligne les problèmes d'aliénation et de complexes d'infériorité; pour lui, la violence, (et cette violence peut prendre différentes formes- politique, par exemple), doit répondre à la violence pour rétablir un juste l'équilibre entre le colonisé et le colonisateur. Saïd, quant à lui, souligne les dangers qu'une appréciation mal informée d'une culture différente de la nôtre risque de produire une lecture ou perception non-contextualisée, voire exotique ou exotisante. De nombreux théoriciens ont su mettre de l'avant quelques-uns des enjeux auxquels font face les peuples colonisés, dont les problématiques en lien avec les idéologies et infrastructures d'une domination ou d'un pouvoir hégémonique.

Malheureusement, ces relations de dominant /dominé, souvent rendues plus acerbes par des préjugés ou de la discrimination, perdurent. En effet, un des plus grands reproches formulés par les auteurs autochtones dans cette analyse est le manque de critique juste et éclairée par des académiciens allochtones. C'est pourquoi les voix de King et de Larocque offrent une nouvelle vision en rejetant le postcolonialisme, perçu comme étant trop eurocentrique et passif, pour opter pour une théorie de la décolonisation qui mise sur l'agentivité des Premières Nations. En outre, l'académicien Dei propose à son tour diverses stratégies d'engagement, telles que des recherches portant sur l'anti-colonialisme (où on s'attachera à souligner les travers de l'Histoire afin de ne pas oublier le vécu du colonisé) et surtout l'étude et la revalorisation des savoirs traditionnels, des approches qui seraient, selon cet auteur, beaucoup mieux adaptées à la réalité des Premières Nations.

En étudiant ce processus de décolonisation, qui est en constante évolution, les auteurs Tuck et Yang formulent une mise en garde. La décolonisation ne devrait jamais devenir une métaphore remplaçant des actes véritables dans un processus de transformation sociétale. Ils font valoir une série de distractions et d'excuses qui empêchent une véritable actualisation de la décolonisation. Ils proposent l'adoption du principe de l'abondance (« *incommensurability* ») pour combler les lacunes que ressentent ceux à qui les colonisateurs ont volé terre puis identité, et pour surmonter tous ces obstacles qui se dressent sur le chemin de la décolonisation. Cette théorie propose une écoute plus attentive des points de vue des Autochtones et une mise en valeur de leurs traditions et savoirs millénaires, qui constituent une abondance incommensurable à laquelle ils peuvent et doivent puiser pour s'épanouir.

Après avoir posé ces quelques jalons théoriques portant sur quelques-uns des concepts en lien avec le postcolonialisme et la décolonisation, ma recherche s'est tournée vers le concept de

la résilience, notion qui, elle aussi, s'est démultipliée et enrichie depuis plusieurs décennies maintenant. La première définition de la résilience provient du champ des sciences physiques et elle a ensuite été adoptée par plusieurs autres disciplines, entre autres la psychanalyse, le domaine de la santé mentale et les sciences sociales. C'est par l'entremise d'une recherche longitudinale par la chercheuse américaine Emily Werner qu'émerge son concept de résilience, une étude particulièrement pertinente pour notre travail. En effet, en observant ses sujets, elle note que même s'ils sont des enfants « à risque », un grand nombre démontrait une résilience naturelle face aux épreuves de la vie. La résilience serait donc une façon de composer avec les traumatismes de la vie. Les facteurs qui peuvent contribuer à la résilience de la personne sont à la fois émotionnels, sociaux et culturels (Cyrulnik 2001, 261).

D'abord, c'est la résilience de la personne individuelle, le sujet au singulier, qui intéresse les chercheurs mais, plus tard, c'est la résilience culturelle et communautaire qui passera sous leur loupe. Par la suite, il s'agissait de s'interroger sur la façon dont cette résilience se manifestait chez les peuples autochtones. Comme point de départ, Fleming et Ledogar offrent un excellent survol de la recherche effectuée sur la résilience des peuples autochtones et ils concluent avec un énoncé familier : pour bien étudier le phénomène chez les Premières Nations, il faudrait évidemment augmenter le nombre de chercheurs autochtones.

J'ai aussi examiné la résilience chez les Métis de la rivière Rouge de langue française. Les recherches menées par Kirmayer *et al.* soulignent l'autosuffisance comme caractéristique de cette collectivité et ils mettent de l'avant le terme de « débrouillardise » pour décrire une personne métisse qui fait preuve de résilience et qui sait comment relever les défis en se servant des outils à sa disposition.

J'ai également voulu voir comment quelques auteurs des Premières Nations abordaient (explicitement ou pas) ces thèmes, c'est-à-dire les sujets de la décolonisation et de la résilience. Après avoir commenté quelques-unes des lectures qui m'ont le plus inspirée, je suis passée à une brève explication des défis que j'ai tenté de relever lors de la rédaction des nouvelles pour le volet création de ce mémoire. En fin de compte, il me semblait impératif de respecter le protocole établi par les Autochtones en ce qui concerne le partage du savoir, et j'ai donc consulté des aînés experts⁴¹ et tous m'ont beaucoup guidée. Je voulais que mes personnages ressemblent à des vraies personnes alors cette mesure de vérification avec Marjorie Beaucage pour le terme *two-spirit*, ainsi que mes conversations avec Lina LeGal m'ont permis de livrer l'histoire de Jo avec un peu plus de justesse. J'ai aussi eu la chance de consulter avec Michael O'Hagan, un chercheur dans le domaine des camps de prisonniers de guerre. Toutes ces informations et vérifications me furent d'une utilité inestimable.

En écrivant, je me suis posé beaucoup de questions sur la place que je souhaitais prendre en écrivant au sujet des Métis. C'est étrange, mais j'avais quasiment oublié le travail que j'avais fait auprès de la communauté de Saint-Laurent quand j'étais une jeune femme. C'est là que j'ai appris au sujet de la pêche à la grenouille et je me souviens d'avoir passé une nuit blanche après avoir tenté de boire autant de café que l'aînée avec qui je jaisais...

En fin de compte, j'espère que les textes que j'écris trouveront un écho favorable parmi les lecteurs dans la grande famille métisse à laquelle j'appartiens. J'ai tellement appris au sujet de moi-même et de la situation des Autochtones au Canada et j'ose croire que ce mémoire m'aura permis de comprendre un peu mieux toute la problématique, fort complexe, de la

⁴¹ Le terme aîné dans les cultures autochtones infère que cette personne a une expertise, une sagesse et un savoir (Stiegelbauer, s. d.).

décolonisation. Enfin, j'espère aussi que ce projet de recherche création témoigne un peu, bien modestement, de ma propre résilience face à l'assimilation que ma famille a vécue.

Je sais que mon grand-père aurait été fier de moi. Alors, comme ces aînés que j'ai eu l'honneur de connaître et qui ont généreusement partagé avec moi cette 'abondance' de la culture métisse, je mise sur les générations futures, surtout celle de mes enfants. Que tous les descendants de colonie de la Rivière Rouge portent fièrement leur héritage métis pour qu'ils s'épanouissent avec confiance et joie.

BIBLIOGRAPHIE

A. Bibliographie théorique : œuvres lues, consultées ou citées

- Acoose, Janice, et al. *Reasoning Together: The Native Critics Collective*. University of Oklahoma Press, 2008.
- Allen, Paula Gunn. *The Sacred Hoop: Recovering the Feminine in American Indian Traditions : With a New Preface*. Beacon Press, 1992.
- Anaut, Marie. « La résilience : évolution des conceptions théoriques et des applications cliniques ». *Recherche en soins infirmiers*, vol. N° 121, n° 2, août 2015, p. 28-39. www.cairn.info, <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2015-2-page-28.htm>.
- . *Psychologie de la résilience*. 3e édition., Armand Colin, 2015.
- Andrews, Jennifer Courtney Elizabeth, et Kimberly M. Blaeser. « Living History: A Conversation with Kimberly Blaeser ». *Studies in American Indian Literatures*, vol. 19, n° 2, août 2007, p. 1-21. *Project MUSE*, doi:[10.1353/ail.2007.0015](https://doi.org/10.1353/ail.2007.0015).
- Armstrong, Jeannette C. *Looking at the words of our people: First Nations analysis of literature*. Theytus Books, 1993.
- Battiste, Marie. *Reclaiming Indigenous Voice and Vision*. UBC Press, 2011.
- Beaucage, Marjorie. *Conversation personnelle*. Consulté le 13 et 14 avril 2019.
- Bouchard, Dave. *Les sept enseignements sacrés = Niizhwaaswi gagiikwewin*. Éditions des Plaines, 2009.
- Césaire, Aimé. *Discours sur le colonialisme*, Présence africaine, [1950] : <https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/CESAIRE.pdf>
- Cyrulnik, Boris. *Les vilains petits canards*. Odile Jacob, 2001.
- . « Manifeste pour la résilience ». *Spirale*, vol. no 18, n° 2, 2001, p. 77-82. www-cairn-info.uml.idm.oclc.org, <http://www.cairn.info/revue-spirale-2001-2-page-77.htm>.

- Dei, George J. Sefa. « Rethinking the role of Indigenous knowledges in the academy ». *International Journal of Inclusive Education*, vol. 4, n° 2, 2000, p. 111–132. *search.lib.umanitoba.ca*, doi:[10.1080/136031100284849](https://doi.org/10.1080/136031100284849).
- Destrempe, Hélène. « Les pratiques de sociabilité comme facteur d'autonomisation de la littérature autochtone au Québec ». *The Practices of Sociability as a Factor of Automation of the Literature of Indigenous People in Quebec. (English)*, vol. 53, Spring/Summer //Spring/Summer2012 2012, p. 127-45. *EBSCOhost*, doi:[10.3828/qs.53.1.127](https://doi.org/10.3828/qs.53.1.127).
- Eigenbrod, Renate. « The Oral in the Written: A Literature Between Two Cultures ». *The Canadian Journal of Native Studies*, vol. 15, n° 1, 1995, p. 89-102.
- Evans, Mike, et Prince George Métis Elders Society. *What It Is to Be a Métis the Stories and Recollections of the Elders of the Prince George Métis Elders Society*. UNBC Press, 1999.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Maspero, [1951] 1975.
- . *Peaux noirs, masques blancs*, Seuil, 1952.
- Fleming, John, et Robert J. Ledogar. « Resilience and Indigenous Spirituality: A Literature Review ». *Pimatisiwin*, vol. 6, n° 2, 2008, p. 47-64.
- Gaudry, Adam, et Mary Agnes Welsh. « Métis | l'Encyclopédie Canadienne ». *L'encyclopédie canadienne*, 2009 : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/metis>.
- Gérard, Sonia, et Denis Gagnon. « Le concept de résilience comme indicateur de différenciation sociale des communautés métisses du Canada: (note de recherche) ». *Anthropologie et Sociétés*, vol. 41, n° 3, septembre 2017, p. 267-. Canadian Periodicals Index Quarterly, *Gale* : <http://www.gale.com/ps/identifier.do?input=10.1215/00141801-2017-003&context=10.1215/00141801-2017-003>

Institut de la santé des Autochtones. *Plan stratégique de l'Institut de la santé des autochtones des IRSC 2014-2018: bien-être, force et résilience des Premières nations, des Inuits et des Métis : aller au-delà de l'équité en santé*. Instituts de recherche en santé du Canada = Canadian Institutes of Health Research, 2015.

Jeannotte, Marie-Hélène *et al.* *Nous sommes des histoires: réflexions sur la littérature autochtone*. Mémoire d'encrier, 2018.

Joseph, Bob. *10 Quotes John A. Macdonald Made about First Nations*: <https://www.ictinc.ca/blog/10-quotes-john-a.-macdonald-made-about-first-nations>. Consulté le 10 avril 2019.

Joubert, Claire. « Théorie en traduction : Homi Bhabha et l'intervention postcoloniale ». *Littérature*, vol. n° 154, n° 2, 2009, p. 149-74. [www-cairn-info.uml.idm.oclc.org](http://www.cairn.info/revue-litterature-2009-2-page-149.htm) : <http://www.cairn.info/revue-litterature-2009-2-page-149.htm>.

Kermoal, Nathalie. « Lac Sainte-Anne : un lieu de pèlerinage franco-amérindien », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*: http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-252/Lac_Sainte-Anne:_un_lieu_de_p%C3%A8lerinage_franco-am%C3%A9rindien.html#.XMxoQOhKjIU. Consulté le 3 mai 2019.

Kirmayer, Laurence J. *et al.* « Rethinking Resilience from Indigenous Perspectives ». *The Canadian Journal of Psychiatry*, vol. 56, n° 2, février 2011, p. 84-91. *SAGE Journals*, doi:[10.1177/070674371105600203](https://doi.org/10.1177/070674371105600203).

Kirmayer, Laurence J. *et al.* *Toward an Ecology of Stories: Indigenous Perspectives on Resilience*. Springer New York, 2012.

Kress, Margaret M. *Sisters of Sasipihkeyihtamowin - wise women of the Cree, Denesuline, Inuit and Métis: understandings of storywork, traditional knowledges and eco-justice among Indigenous women leaders*. Enns, Charlotte (Education), 2014.

Laenui.pdf. <http://www.sjsu.edu/people/marcos.pizarro/maestros/Laenui.pdf>. Consulté le 20 avril 2019.

Laporte, David. « Sur les routes/roots : identité culturelle et ‘poétique de l’espace métissée’ dans *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 46, n° 2-3, 2016, p. 67-76. www-erudit-org.uml.idm.oclc.org, doi: <https://doi-org.uml.idm.oclc.org/10.7202/1040435ar>.

Larocque, Emma. *When the Other Is Me: Native Resistance Discourse, 1850-1990*. University of Manitoba Press, 2010.

Lavallée, Guy Albert Sylvestre. *The Metis of St. Laurent, Manitoba: Their Life and Stories, 1920-1988*. Guy Lavallée, 2003.

Lefebvre, Richard. « Penser les textes amérindiens au-delà du cadre d’interprétation traditionnel ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 46, n° 2-3, 2016, p. 23-33. www-erudit-org.uml.idm.oclc.org, doi: <https://doi-org.uml.idm.oclc.org/10.7202/1040431ar>.

Littérature amérindienne du Québec: écrits de langue française. Nouvelle édition revue et augmentée, Bibliothèque québécoise, 2009.

Littlejohn, Catherine. *Métis Soldiers of Saskatchewan, 1914-1953*. Gabriel Dumont Institute, 2012.

O’Hagan, Michael. *Communication personnelle par courriel*. Consulté le 12 et 13 mars 2019.

Manciaux, Michel. « La résilience ». *Études*, vol. Tome 395, n° 10, 2001, p. 321-30. www-cairn-info.uml.idm.oclc.org : <https://www-cairn-info.uml.idm.oclc.org/revue-etudes-2001-10-page-321.htm>.

Memmi, Albert. « Portrait du colonisé ». *Esprit (1940-)*, n° 250 (5), 1957, p. 790-810. JSTOR, *JSTOR*: <http://www.jstor.org/stable/24254507>.

- Michallet, Bernard. « Résilience: perspective historique, défis théoriques et enjeux cliniques ». *Frontières*, vol. 22, n° 1-2, 2009, p. 10. DOI.org (Crossref), doi: [10.7202/045021ar](https://doi.org/10.7202/045021ar).
- Moura, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. 2e édition, Presses Universitaires de France, 2013.
- Negotiating Métis Culture in Michif: Disrupting Indigenous Language Shift / Decolonization: Indigeneity, Education & Society*. *jps.library.utoronto.ca* : <https://jps.library.utoronto.ca/index.php/des/article/view/19587>. Consulté le 8 avril 2019.
- Ojibwés | l'Encyclopédie Canadienne*. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/ojibwes>. Consulté le 2 mai 2019.
- Our Legacy - Material relating to First Nations, Metis, and Inuit peoples, found in Saskatchewan cultural and heritage collections*. <http://digital.scaa.sk.ca/ourlegacy/>. Consulté le 3 mai 2019.
- Read - Sharing Their Stories: Narratives of Young Métis Parents and Elders about Parenting: Graham, Catherine, Davoren, Tanya - desLibris*. <https://www-deslibris-ca.uml.idm.oclc.org/ID/248354>. Consulté le 1 mai 2019.
- Sioui Durand, Guy. « Maurizio Gatti, être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire », HMH, *Cahiers du Québec*, 2006, 215 p. (Collection littérature.) ». *Recherches sociographiques*, vol. 48, n° 2, 2007, p. 183-86. www-erudit-org.uml.idm.oclc.org, doi:<https://doi-org.uml.idm.oclc.org/10.7202/016457ar>.
- Sium, Aman *et al.* « Towards the “Tangible Unknown”: Decolonization and the Indigenous Future | Decolonization: Indigeneity, Education & Society ». *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, vol. 1, n° 1, 2012, *jps.library.utoronto.ca*: <https://jps.library.utoronto.ca/index.php/des/article/view/18638>.
- Staszak, Jean-François, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe*, N° 148, p. 3.


Stiegelbauer, S. M. *What is an Elder? What do Elders do?: First Nation Elders as Teachers in Culture-Based Urban Organizations*: www3.brandonu.ca/cjns/16.1/Stiegelbauer.pdf

The Indian Act. https://indigenousfoundations.arts.ubc.ca/the_indian_act/. Consulté le 2 mai 2019.

The National Métis Veterans' Memorial Monument - GDI.
<http://www.metismuseum.ca/metisveteransmonument/index.php>. Consulté le 3 mai 2019.

Tisseron, Serge. *La résilience*. Presses universitaires de France, [2007] 2009.

Tuck, Yves et Yang, K. Wayne. “Decolonization is Not a Metaphor”, *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, vol. 1, N° 1, 2012, p. 1-40.

Wojtuszevska, Veronica. *On the Importance of Language: Reclaiming Indigenous Place Names at Wasagamack*  *First Nation, Manitoba, Canada*. 2019, mspace.lib.umanitoba.ca :
<https://mspace.lib.umanitoba.ca/xmlui/handle/1993/33841>.

B. Bibliographie littéraire

Alexie, Sherman. *Reservation Blues*. ProQuest LLC, 2002.

---. *Smoke Signals*. 1st ed., Hyperion, 1998.

Assiniwi, Bernard. *La saga des Béothuks*. Leméac / Actes sud, 1996.

Bacon, Joséphine. *Un thé dans la toundra*. Mémoire d'encrier, 2013.

---. *Bâtons à message = Tshissinuatshitakana*. Mémoire d'encrier, 2009.

Bouchard, Dave. *Les sept enseignements sacrés = Niizhwaaswi gagiikwewin*. Éditions des Plaines, 2009.

Boyden, Joseph. *Louis Riel and Gabriel Dumont*. Penguin Group Canada, 2010.

Campbell, Maria. *Halfbreed*. Goodread Biographies, 1983.

- Cariou, Warren, et Niigaanwewidam James Sinclair. *Manitowapow: Aboriginal Writings from the Land of Water*. HighWater Press, 2012.
- Cenerini, Rhéal. *Li Rvinant: pièce en quatorze tableaux : théâtre*. Éditions du Blé, 2011.
- . *Nanabozho et le tambour = Nanabozho and the drum: théâtre*. Les Éditions du Blé, 2017.
- Charette, Guillaume. *L'espace de Louis Goulet*. Bois-Brulés, 1976.
- Dumont, Marilyn. *A Really Good Brown Girl* [1996], Brick Books, 2019.
- . Traduction de Sylvie Nicholas. *Une vraie bonne petite Métisse: poésie*. Éditions Hannenorak, 2015.
- Fontaine, Naomi. *Kuessipan à toi: roman*. Mémoire d'encrier, 2011.
- . *Manikanetish: petite Marguerite*. Mémoire d'encrier, 2017.
- Gareau, Laurier. *La Trahison ; La Danse Des Métis = The Betrayal ; The Métis Dance*, Éditions de la nouvelle plume, [2004] 2018.
- Highway, Tomson. *From Oral to Written: A Celebration of Indigenous Literature in Canada, 1980-2010*. Talonbooks, 2017.
- Jean, Michel, et al. *Amun: nouvelles*. Stanké, 2016.
- Kanapé Fontaine, Natasha. *Bleuets et abricots*. Mémoire d'encrier, 2016.
- . *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, Mémoire d'encrier, 2012.
- Kinew, Wab. *The Reason You Walk*. Penguin, 2017.
- Kinsella, W. P. *Dance Me Outside*. Oberon Press, 1977.
- Korneliussen, Niviaq. *Homo sapienne*. La Peuplade, 2017.
- Lachapelle, Lucie. *Histoires nordiques: nouvelles*. XYZ éditeur, 2013.
- . *Rivière Mékiskan*. XYZ éditeur, 2010.
- Maracle, Lee. *Daughters Are Forever*. Raincoast Books, 2002.

Mestokosho, Rita. « Poème ». *Inter : art actuel*, n° 122, 2016, p. 59-59. [www-erudit-org.umI.idm.oclc.org](http://www.erudit.org/umI/idm.oclc.org), <http://www.erudit.org/fr/revues/inter/2016-n122-inter02349/80427ac/>.

Mosionier, Beatrice. *In Search of April Raintree*. 25th anniversary ed., Portage & Main Press, 2008.

Pésémapéo Bordeleau, Virginia. *L'enfant hiver : roman*. Mémoire d'encrier, 2014.

---. *L'amant du lac: roman*. Mémoire d'encrier, 2013.

---. *Ourse bleue: roman*. Pleine lune, 2007.

Robinson, Eden. *Monkey Beach*. Houghton Mifflin, 2000.

Scofield, Gregory A. *Thunder through My Veins Memories of a Métis Childhood*. HarperFlamingo Canada, 1999.

Sioui Durand, Yves. *Le porteur des peines du monde*. Leméac, 1992.

Spillet, Tasha. *Surviving the City*. HighWater Press, 2018.

Tagaq. *Split Tooth*. Viking, 2018.

Vermette, Katherena. *The Break*. Anansi, 2016.

---. *North End Love Songs*, J. Gordon Shillingford Publishing, 2012.

Wheeler, Jordan. *Brothers in Arms: Three Novellas*. Pemmican Publications, 1989.

C. Médiagraphie

aRTLeSS Collective. « *Rescue* » - *Leela Gilday*. *YouTube*,
<https://www.youtube.com/watch?v=XtufS6NtCPc>. Consulté le 3 mai 2019.

BPMONKMAN. *Andy DeJarlis Red River Jig*. *YouTube*,
<https://www.youtube.com/watch?v=jRbKJGAXMGA>. Consulté le 3 mai 2019.

Jeremy Dutcher. *Jeremy Dutcher - Mehcinut (Official Audio)*. *YouTube*,
<https://www.youtube.com/watch?v=pJKOaVjfHus>. Consulté le 3 mai 2019.

Kashtin. *KASHTIN - Akua Tuta*. YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=Mv-oaqR71fk>.

Consulté le 3 mai 2019.

LaGuerrillaProd. *Samian feat. Anodajay - Les Mots*. YouTube,

https://www.youtube.com/watch?v=YnlW0_Os5QI&list=RDYnlW0_Os5QI&start_radio=1&t=4

. Consulté le 3 mai 2019.

papigatuk1. *Elisapie Isaac Navvaatara*. YouTube, <https://www.youtube.com/watch?v=7reSwtMXIIE>.

Consulté le 3 mai 2019.

Rudy De Saedeleir. *Buffy Sainte-Marie - Up Where We Belong*. YouTube,

<https://www.youtube.com/watch?v=rLCk066o9sU>. Consulté le 3 mai 2019.

Turtle Lodge. *Nibi Water Song - Turtle Lodge*. YouTube,

<https://www.youtube.com/watch?v=K3yHiJqZXFc>. Consulté le 3 mai 2019.

DEUXIÈME PARTIE : RECHERCHE CRÉATION

Et elle sourit...

Dominique Reynolds

Les mots chantent les drames, les mots viennent de l'âme
Les mots n'ont peur de rien, car les mots sont une arme

Samian, interprète
Jean-Thomas Cloutier, Samuel Tremblay, Steve Jolin, auteurs

1- Les nuits de vélo

Anouri uqquisiju (Le vent se réchauffe)
Nipo tusaalirakku (Quand j'entends ta voix)
Ilnnit ungagama (Je veux être avec toi)
Inutuugumangilanga (Je ne veux pas être seule)
Navvaatara / There will be stars (Il y aura des étoiles), Élisapie Isaac

C'était finalement une belle soirée de juillet. La canicule qui avait emprisonné la ville pendant une semaine cédait son emprise. Cette chaleur étouffante à laquelle on ne s'habitue jamais et qui muselait ses captifs nous quitta sans dire au revoir. Les gens se dispersèrent dans les rues de la ville comme des forçats nouvellement libérés.

Sans plans, ni engagement, je me disais que ça me ferait du bien d'aller prendre de l'air. J'avais le cœur un peu lourd puisque la plupart de mes amis se retrouvaient au Festival Folk de Winnipeg. Je n'avais pas les sous pour y aller et il était trop tard pour m'arranger autrement. Seule, je sortis mon vélo de mon appartement. On ne peut jamais laisser son vélo dehors ici. Les voleurs de bicyclettes rôdent dans les quartiers et cherchent des occasions à dérober le seul moyen de transport que je peux me permettre en ce moment. D'ailleurs, j'aime ce véhicule à deux roues. J'aime le sentiment de liberté que je ressens en y montant. J'adore goûter le vent, humer les odeurs d'été et être toute seule. Sur mon vélo, j'entends le bruit de ce qui se passe autour de moi, mais surtout, j'entends une musique. Pour moi, le déplacement me mène à la mélodie. En longeant les rues du quartier Wolseley, je profitais de ce beau temps en inventant des bouts de chansons qui me venaient tout à fait naturellement. Je chantais à haute voix sans gêne parce que j'appréciais cet anonymat à vélo. Je fredonnais un air familier mais je n'en connaissais pas l'origine. C'est souvent comme ça pour moi. La mélodie me vient et je me demande si elle est à moi ou si elle appartient à un autre. Je me contentais de la laisser jouer en boucle dans ma tête. « Je viens d'où, ooh, ooh ? Tu viens d'où, ooh, ooh? Dans ce monde fou,

ooh. » Ma mauvaise humeur se dissipait. Le son et les paroles de cet air me grisait. Je me sentais tellement bien lorsque ma créativité me surprenait.

Animée par ces émotions, je me rendis sur la rue Osbourne pour aller observer les jeunes gens qui faisaient vibrer ce quartier. Le festival n'avait pas kidnappé tout le monde. Il y avait une petite foule qui déambulait un peu partout. Un groupe de goths, habillés tout en noir, des professionnels en veston et cravate, des jeunes femmes en tenue à la mode, des punks fumant des cigarettes devant un club. Tous ces gens s'offraient un magnifique spectacle public. Je me rendis au dépanneur pour m'acheter une boisson car j'avais oublié ma bouteille d'eau et ma gorge était sèche après avoir fredonné au grand air. C'était en cadénassant mon vélo que je l'aperçu : une vision de beauté sans parallèle. J'ai tendance à exagérer mais à cet instant, je ressentis un coup de foudre si intense qu'aucune description ne pourrait rendre justice à la scène devant moi. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Son vélo de montagne bleu reluisait sous le réverbère du coin. Ses longs cheveux noirs attachés en queue révélaient un visage aux pommettes sculptées et à la mâchoire carrée. Sa peau basanée reluisait sur son corps en très bonne santé. Ses yeux étaient d'une intelligence telle que je fus ébahie, incapable de verrouiller mon vélo. Lui, en voyant mon embarras, me dit d'une voix veloutée :

— *Hey, can I help you? You look like you're struggling.*

— *Uh, no, that's ok,* je répondis en balbutiant. Aussitôt que je réussis à fermer le cadenas, il s'approcha vers moi en disant :

— *So, you've got it? Can't leave bikes unlocked around here.* Je gagnai finalement contrôle de ma voix pour répondre :

— *I know, it's pretty crazy. I've already had a bike stolen this spring.*

— *That sucks! I'm Derrick by the way,* et il tendit sa main pour se présenter. Je pris sa

main et dis, assurément avec un accent canadien-français :

— *I'm Mireille, nice to meet you.*

— *Oh, is that a French accent?* Je parle français aussi! répondit-il avec cet accent qu'on avait l'habitude d'entendre dans les écoles d'immersion à Winnipeg.

J'avais déjà eu l'expérience de me faire critiquer pour mon parler quand j'avais visité la Belle province. Si ce demi-dieu voulait parler français, j'étais bien d'accord et je ferais mon possible pour éviter tous les clichés que j'avais entendus dans le passé. Genre, « Mais tu parles bien pour un Anglo! T'as appris ton français à l'école? » C'est pourquoi je lui dis, de manière décontractée, « Je me présente toujours avec mon nom au complet mais une fois que les gens me connaissent, tout le monde m'appelle Mims. »

— Mims, *c'est cute*. Enchanté, Mireille. J'espère pouvoir t'adresser avec ce, ce... Comment on dit *nickname* encore?

— Sobriquet.

— Ah! C'est ça, sobriquet. J'étais pas trop mal en classe de français et j'ai une grand-mère qui parle français mais quand je la vois pas, j'oublie tout.

— Ça va, je suis pas là pour te corriger.

J'essayai de trouver un autre sujet pour faire avancer la conversation mais j'étais un peu perdue face à ses yeux pénétrants. C'est lui, finalement qui poursuivit :

— Alors, tu fais quoi là? T'es pas au *Folk Fest*? Tu me sembles être le type qui irait.

— Pourquoi, j'ai l'air *granola* à ton avis? répondis-je d'un ton moqueur.

— *Granola*, non, mais t'es en bicyclette *cruiser*, *that looks like an antique*. T'as un tatou d'une fleur sur ton mollet et tu portes une très belle robe *vintage*.

— Bon, ça y est, tu as tout compris. Merci pour le compliment et d'ailleurs, j'étais sensée y

aller mais les billets sont chers et j'essaie d'épargner. Je veux partir en voyage.

Je parlais sur ce ton qu'on réserve à ceux qu'on connaît bien. Il y avait une flammèche qui s'était allumée et j'avais baissé ma garde malgré moi.

— Voyage? *Intriguing*... Voyage en Europe? Tu vas aller faire du *backpacking*? Il devina incorrectement.

— Non pas du tout. Je m'en vais en voyage humanitaire. Je ne sais pas encore où, je suis dans le processus de recherche. J'ai envie d'aller aider les autres qui en ont besoin.

J'offrais beaucoup trop d'information à cet étranger, qui m'avait sans doute ensorcelée.

— Et puis toi? T'es à vélo, destination...?

— Destination nulle part pour ce soir. Je m'exerçais. La journée a été très chaude et puis, ça fait du bien. J'aime bien faire le tour des quartiers et j'habite pas très loin d'ici. Je prends ma bicyclette et je vais où ça me tente. T'as l'air d'une fille intéressante. Peut-être qu'on se reverra un autre soir? C'était un plaisir te rencontrer Mireille. *See you soon I hope!*

Et sur cet au revoir pressé, il monta son vélo bleu et quitta les lieux. Je regardai sa silhouette disparaître dans la lueur de cette nuit chaude mais confortable du mois de juillet. J'eus à peine la chance de crier bonsoir qu'il était parti. Je n'étais pas prête pour cette rencontre inusitée. J'avais été célibataire depuis quelques mois et cette dernière relation, tout comme sa dissolution, avait été pénible. Ce soir-là, en rentrant chez moi, j'avais le pas plus léger et je me couchai en gardant le souvenir de cette rencontre captivante et de cet homme magnifique.

Il faisait froid maintenant et les soirées chaudes d'été n'étaient que souvenirs. L'automne battait son plein et j'avais oublié toutes mes ambitions de voyage humanitaire. Je n'étais pas certaine si c'était une bonne idée. Je ne voulais pas être touriste pour assouvir ma propre

culpabilité. Je préférais aider les gens démunis dans mon propre pays. Pour changer le mal de place j'avais décidé de retourner aux études et de m'impliquer dans le mouvement étudiant. Je voulais terminer mon bac en français. J'étais très occupée mais de temps en temps, je montais à vélo pour aller chanter dans les rues et possiblement retrouver cet inconnu qui ne voulait pas quitter mes pensées.

C'était devenu une obsession malgré moi. J'avais développé toute une histoire amoureuse au sujet de nous deux. Je me voyais à vélo, à côté de lui sur le sien, en randonnée. Je lui racontais ma vie et lui me racontait la sienne. Nous étions (dans mes rêves) sur la même longueur d'onde. Je me disais qu'avec toute l'énergie que j'avais envoyée dans l'univers, il m'attendait certainement. Il devait, lui aussi me chercher. Alors, moi comme une innocente, je nourrissais mes fantasmes. J'allais attendre qu'on se revoie avant de donner une chance aux autres rencontres que j'avais eues. Mes amies m'avaient avertie que ce n'était pas sain, et que c'était déraisonnable. Mais leurs paroles jouaient en sourdine. Ce Derrick m'avait tout à fait ensorcelée.

Quelle grande surprise que de le voir presque un an plus tard au même endroit. Le mois de mai redonnait espoir aux citoyens de ma ville hivernale. Je faisais une balade à vélo dans mon quartier préféré quand je m'arrêtai pour prendre un café. Assise sur le patio, sirotant un délicieux cappuccino glacé, je m'amusais, encore une fois, à observer les gens. Je suis de nature très accueillante mais j'aime beaucoup mon temps à moi. J'avais réussi mon année et j'avais déjà trouvé un emploi d'été chez Via Rail. J'allais faire la navette entre Winnipeg et la Colombie-Britannique. L'emploi était bien rémunéré et je pourrais épargner pour ma dernière année aux études. Tout s'annonçait bien dans mon monde. Évidemment, je n'étais pas prête pour le chavirement que causerait cette deuxième rencontre. Mais comme si de rien n'était, tout à coup, il était debout devant moi. J'avais oublié certains détails comme la couleur exacte de ses yeux,

(marron en passant et chaleureux à en mourir). Ses cheveux étaient plus longs et cette fois en nattes. Aussi, il avait un anneau à la narine gauche. C'était nouveau? Je n'en sais rien. Comment aurais-je pu oublier un détail si important? Peu importe, je regagnais la terre ferme pour lui dire bonsoir :

— Salut Derrick! dis-je dans une voix un peu trop enthousiaste. Il se retourna la tête et dit gentiment :

— *Hello? Ça va?*

Son ton me laissa savoir qu'il n'était pas sûr de connaître cette femme étrangère dans ce café.

— Oh, hi! *It's been a while, hasn't it?* C'est quoi ton nom... ça commence avec un m.

Mêla... non, Mireille! Il était fier de lui-même.

— Oui, ou Mims! Tu vas bien en cette belle soirée de printemps?

— Pas mal du tout. Ça fait longtemps qu'on s'est vu! Et puis, notre rencontre n'avait rien de spécial. Et, pourtant, te voilà et tu te souviens de moi! *It must be a sign!* On peut dire cela en français?

— On dit plutôt, c'est de bon augure, et ce l'est, de très bon augure! répondis-je capricieusement. Je ne sais pas ce qui me prenait. Encore une fois, j'étais sans défense et sans bon sens. C'était une fièvre qui brûlait mon corps en entier. Malgré moi, j'entendis les paroles «Viens prendre un café avec moi », tomber de mes lèvres. Il répondit avec un sourire en coin :

— D'accord, mais tu n'aurais pas envie d'aller faire du vélo?

— Uh... balbutiai-je, j'aimerais bien... Maintenant?

— Oui, maintenant Mireille! *Let's go! The night is still young.*

Et sur ces paroles agréables, nous quittions les lieux et montions à vélo. On roulait comme des fous. Il profita de la balade pour me montrer tous les secrets bien cachés de la ville. On s'est

finallement retrouvés devant une immense muraille de graffiti. Il y avait une puissance qui émanait du sujet. C'était l'image d'un jeune garçon qui, avec les mains tournées vers le ciel, contemplait son univers. Il portait un genre de masque d'aigle sur sa tête, on voyait aussi ses ailes dépliées derrière lui. Devant les ailes, il y avait deux loups qui y étaient adossés, peints en couleurs opposées, un blanc, un noir. C'était un chef-d'œuvre. Le tableau évoquait une tendresse mais une puissance sans pareil. J'étais charmée par cette œuvre ainsi que par mon guide intrépide. Après un moment de silence, il brisa la glace en disant :

— Quelle belle soirée, n'est-ce pas? Tu sais, dans ma culture le loup nous enseigne l'humilité. *So... remaining humble in this moment, I'd really like to kiss you.* Désolé, j'oublie mes mots!

— Laisse faire tes mots et embrasse-moi! Et, en prenant mon menton légèrement dans ses mains, ses lèvres effleurèrent les miennes. Il y avait une charge électrique entre nous deux. Je ne voulais pas que le moment se termine. « Viens chez moi, ma co-locataire est sortie pour la soirée. J'ai l'appartement à moi. » Je savais que je courrais un risque en l'invitant chez moi. Je le connaissais à peine. Mais j'avais attendu un an pour ce rendez-vous, la raison ne pouvait pas empiéter sur mes émotions. Ce n'était pas une invitation judicieuse mais comme j'étais sous le charme, je voulais tout vivre sans penser aux conséquences. Il avait envie de vivre le moment et répondit avec enthousiasme et accepta ma demande. Ensemble, on se rendit chez moi. J'avais la tête dans les nuages et la ville nous offrait un passage paisible jusqu'à mon domicile.

— Ah, tu habites sur la Westminster. C'est pas loin de chez moi. Mais je déménage, alors, chez nous c'est un désastre. Il parlait mais ses paroles se perdaient dans la pâleur frémissante des réverbères.

Debout dans la cuisine, on n'avait plus rien à se dire. Le moment de gêne se dissipa lorsqu'il se mit à genoux devant moi et enlaça ses bras autour de ma taille. Il me couvrit de baisers jusqu'aux pieds. Une fois terminé, il se leva pour rejoindre ma bouche. Je n'étais plus sur terre. Je vivais dans le moment et rien n'aurait pu briser l'envoûtement du moment. La tendresse de ses gestes allumait en moi une passion profonde. Je répondis en lui enlevant son chandail pour effleurer sa poitrine avec mes lèvres. Il me repoussa sur une chaise dans le salon. Ses lèvres charnues, retrouvèrent mon sexe et je me suis retrouvée en extase. Les prochaines heures se passèrent en exaltation mutuelle. Ce n'était qu'aux petites heures du matin qu'on s'arrêta pour reprendre nos forces. L'aurore faisait sa rentrée et je savais que ce moment de magie allait bientôt se métamorphoser en banalité. Je ne voulais pas interrompre la rêverie, mais lorsque je l'ai vu au pied du lit, le dos vers moi, je savais que le sort était brisé.

— Ça va? Je me rapprochai de lui et plaçai mon bras délicatement autour de ses épaules en évitant de défaire sa chevelure d'ébène. Sur la peau basanée de son épaule droite, il avait un tatouage d'un loup. Je le touchai doucement avec mes doigts.

— Oui, ça va, me répondit-il. C'est que ma vie, elle est compliquée. Je pars au Nord de l'Ontario dans les prochains jours. J'ai plein de choses à faire et puis... Je suis pas le genre à faire des rencontres comme celle-ci.

Il y avait une pause entre chaque phrase. J'étais extrêmement déçue en entendant ses mots, mais je n'allais certainement pas le lui montrer. J'avais été un peu, beaucoup obsédée, mais je n'étais pas une femme qui allait se dévoiler. Je répondis sur un ton mesuré :

— Moi non plus, c'est pas mon habitude. J'ai l'impression que je suis prise au piège. Ça va, t'es occupé, tu pars, je comprends. Toutes mes paroles réconfortantes pour lui étaient pour moi ennemies. Elles me trahissaient. Quoi dire, quand on a le sentiment que l'univers nous offre

finalement un cadeau mais qu'il était éphémère. Je me levai pour ouvrir la fenêtre. Le parfum des lilas chatouilla mes narines et je ressentis l'air frais sur ma peau. Je n'allais pas faire une scène. Mais, j'allais certainement faire mon possible d'être inoubliable. Ce n'était pas difficile pour moi, étant donné que le bonheur physique m'était tout à fait naturel. Je me suis donc retournée vers lui et, avec la confiance ingénue d'une femme de 22 ans, je lui dis :

— Alors, on en profite? Ce serait dommage de gaspiller nos dernières heures ensemble. Il était, lui aussi, sous le charme. Nos corps se retrouvèrent sans gêne encore une fois. J'essayais de tout enregistrer dans ma tête. Je ne voulais pas oublier le souvenir de sa chevelure couleur café frôlant mon dos. J'étais comblée et je vivais pour le moment.

Les rayons du soleil devenant plus insistants, son départ était imminent. En ramassant ses vêtements éparpillés sur le plancher de mon appartement, on s'est fait des promesses épistolaires. L'internet n'allait pas être fiable alors, c'était une question de destin. On allait sans doute se voir lors de son retour. On s'embrassa une dernière fois et je n'avais pas le choix que d'admirer sa silhouette à vélo quittant mon appartement (pour la première fois). Je ne savais vraiment pas comment naviguer la vague d'émotions qui bouillonnaient en moi. D'une part, j'étais ravie d'avoir eu une soirée si mémorable mais, d'une autre part, je me demandais si j'aurais dû procéder avec plus de précaution. La libération d'endorphines n'allait pas durer longtemps, alors, je décidai de ranger toutes ces grandes questions dans mon for intérieur et de reconnaître la beauté de cette rencontre.

Heureusement que pendant l'été, on pouvait bien se distraire. Ma province des prairies avait beaucoup à offrir pour m'occuper. Je pouvais aller traîner à la plage ou en ville pendant les quelques jours de congé que j'avais. J'écrivis plusieurs lettres que je n'ai pu envoyer. On avait échangé nos profils sur les médias sociaux, mais il y affichait à peine ses nouvelles. Son profil

me permit de le « connaître » davantage. Je savais que cela ne reflétait pas la réalité mais de ce que je pouvais voir, c'était un homme assez engagé dans sa communauté. Il était fier d'être Anishinaabe. J'étais impressionnée par ses convictions. Je venais d'une communauté minoritaire aussi. Ce n'était pas tout à fait pareil mais j'étais moi aussi, une alliée des Premières Nations.

Toutes ses révélations n'aidaient pas à atténuer ce béguin que je ressentais. Je vérifiais son profil tous les jours mais je n'allais pas le bombarder de lettres d'amour. J'étais certaine que cet homme avait plus d'une admiratrice. Il fallait donc nourrir mon obsession tout en projetant l'image d'une femme confiante et indépendante. Le pire était que je savais que j'étais à jamais transformée par notre rencontre, ses mains sur mon corps me hantaient. Je pouvais être sur le train, préparant les couchettes et l'image de nos deux corps entrelacés s'introduisait dans mes pensées. Cette rencontre avait de quoi rendre une femme accro d'un sentiment de bien-être physique. Dans les bras de Derrick, j'avais perdu toute capacité d'autocensure, j'étais bien dans ma peau, je me sentais belle et désirée. C'étaient des émotions beaucoup trop puissantes, elles étouffaient les autres et ce n'était pas naturel. Elles venaient de l'effet Derrick et j'avais besoin de rompre l'ensorcellement, même si je me sentais prête à lâcher tout dans la vie pour lui. Voilà pourquoi j'étais sans défense quand il m'envoya un message qu'il était de retour et il voulait qu'on se donne rendez-vous.

Nous nous retrouvâmes derrière le palais législatif par une soirée fraîche du mois d'août. Son sourire toujours aussi beau, il me salua avec un immense câlin qui m'enveloppa. Je humais le parfum de son corps et toutes mes synapses s'allumaient. « Ça va, la belle Mims? C'était un bel été? » me demanda-t-il avec douceur.

— Oui, c'était bien. J'ai aimé les trains, les voyages, les touristes fatiguants mais gentils aussi. Toi? Je posai la question, perdue dans ses yeux couleur ébène.

— Tout va vraiment bien, l'été a été fantastique, j'adore être dans les bois. Et puis, je viens d'avoir de très bonnes nouvelles! J'ai reçu une bourse d'études en droit autochtone à l'Université de Toronto! Je dois déménager dans quelques jours.

Malgré mon enthousiasme pour cet homme, mon fantasme d'une vie à deux ne voulait pas se concrétiser. Je balbutiai :

— Super..., tu dois être tellement content! Ta famille doit être très fière.

— Oui, pas mal. Ma grand-mère et mon beau-père sont super heureux, mais ma mère veut que je reste à Winnipeg. Elle ne veut pas que je devienne avocat. Elle ne fait pas du tout confiance au système judiciaire. Elle croit qu'ils sont tous des racistes. J'ai plein de cousins qui pensent comme elle, mais il y en a d'autres qui sont impressionnés. Ma mère n'a pas eu une vie facile. Je pense pas que j'arriverai à changer son opinion, *but I know in the end, she'll be proud of me.*

— C'est dommage, lui dis-je en sympathisant. C'est jamais facile quand on veut l'approbation de nos parents. J'ai de la chance, mes parents me soutiennent, genre, trop! Ils sont toujours prêts à appuyer mes idées folles.

En me répondant, il se tourna et me surprit avec ce commentaire :

— Ah, j'avais bien cette impression... *You are kind of privileged, am I right?*

— Si tu veux dire que mes parents m'ont aimée et m'ont gâtée avec leur confiance en moi, bien oui, j'ai été privilégiée. Mais ils n'avaient pas les moyens de tout m'offrir. J'ai toujours travaillé et je suis débrouillarde. Je sentais mes joues rougir.

— Compris, mais tu vois, *it's different for my people...* Il laissa cette phrase en suspens.

Sans doute, avait-il raison. Je savais que j'avais eu de la chance avec ma famille et que les enjeux des peuples autochtones étaient plus complexes. On ne pouvait habiter cette ville sans

connaître certaines réalités. J'avais des ancêtres métis, mais ce n'était pas la même chose. Je savais que j'allais certainement réfléchir à cette question longtemps après notre rencontre.

Et quelle rencontre ce fut. Assis sur un banc près de la rivière Assiniboine, le décor ne pouvait pas être plus inspirant. Notre conversation avait toutes les étincelles de notre rencontre sexuelle. Il était si passionné et engagé. Son rêve de devenir avocat pour défendre les droits des Autochtones était nécessaire dans un monde indifférent, difficile, voire raciste. Il voulait améliorer le sort des siens. Il avait vécu une expérience personnelle dans le système et c'était un moment d'épiphanie pour lui. Normalement, j'étais assez confiante en moi-même mais je ne me sentais pas à la hauteur de ses accomplissements. J'avais participé à quelques manifestations et j'étais souvent celle qui chantait pour commémorer des événements importants. Mais je n'avais jamais été aussi engagée que lui.

D'un seul coup, ma réalité chavirait. Cette attraction allait au-delà du physique. Mais, malgré toutes mes bonnes intentions, mon vœu n'allait pas être exaucé. L'ironie de la situation m'était évidente. Le voilà de retour pour me dire qu'il partait. C'était une chanson de Gainsbourg devenue réalité. Une larme solitaire s'échappa et coula le long de ma joue. Il l'essuya et me dit avec douceur :

— Pleure pas Mims, tu sais, notre soirée ensemble était mémorable. Je ne suis pas comme ça avec tout le monde. C'était spécial... *I thought about you when I was lonely. The physical connection between us...* comment le dire... extraordinaire! C'est que... je peux pas être avec toi quand j'ai tellement de choses à vivre. Si je peux être honnête, c'est important pour moi de viser mes objectifs sans distraction. Et puis, quand je suis sérieux avec une femme, ça va au-delà du physique. Je cherche quelqu'un qui partage mes valeurs... quelqu'un qui comprend la lutte de mon peuple.

Je ne comprenais pas du tout comment j'avais été une distraction et ses paroles me blessaient. Je ne savais pas comment réagir. C'est vrai que je ne pourrais pas vraiment comprendre les inégalités qu'il avait vécues. Mais, j'étais une femme et le sexisme existait toujours! J'étais francophone en milieu minoritaire. Je comprenais ce combat! Mais, en l'écoutant, je savais aussi que ce n'était pas pareil. On n'allait certainement pas s'argumenter sur quelle cause était la plus importante, sur quel peuple souffrait le plus de discrimination. Ce n'était pas un concours. D'ailleurs, on pouvait certainement travailler ensemble contre les injustices. Le silence entre nous parlait fort. Il me regarda tendrement et dit :

— C'était fantastique ce qu'on a vécu, mais c'était un moment, une petite pause à la réalité. Je te souhaite tout le bonheur, Mims. À la prochaine, un jour? On sait jamais.

Il prit mon visage dans ses mains et m'embrassa une dernière fois. Ses belles paroles étaient absurdes et j'avais perdu espoir. On se quitta et je pédalai aussi rapidement que possible, loin, très loin de lui. La perte me semblait immense.

Je savais qu'il y avait eu une complicité entre nous, mais en réalité, ce n'était pas assez. Je roulais à toute vitesse dans les rues de ma ville, sans savoir où cela me mènerait. Dans ma peine, une toute petite mélodie se formait. C'était un brin de poésie pour éclaircir l'obscurité qui m'envahissait. Le refrain était à la fois familier et étranger. « J'ai ton feu, ton incendie, qui brûlent en moi et dans mon lit. Terre promise et paradis, deviennent cendres dans la nuit. » Je chantai en boucle ces paroles pour me reconforter. Tout faisait mal. Le pire c'était cette espérance perdue. Je comprenais le dynamisme de Derrick et il m'avait ouvert les yeux dans le peu de temps qu'on s'était connus. Mais, je ne voulais pas penser à tous les enjeux complexes des peuples autochtones. Voilà le privilège dont Derrick me parlait. Je pouvais tout ignorer et m'apitoyer sur mon sort. Je bénéficiais de cet avantage et j'avais du travail à faire pour mieux

comprendre Derrick et les inégalités de notre société coloniale. Je comprenais finalement que je devais être humble face à la situation.

Je pouvais pleurer cet amour échoué comme une barque abandonnée, et sans m'en rendre compte, je me suis retrouvée devant la muraille de notre première rencontre. Je ne savais pas comment j'y étais arrivée. J'étais dans une bulle de peine et je ne faisais pas attention au parcours que j'avais choisi. Peu importe, cet immense tableau était étrangement réconfortant, alors je fis un vœu. Je pouvais être l'enfant au centre, ouverte au monde sachant qu'il y avait toujours deux côtés à la médaille comme les deux loups. Ma peine s'atténuait un peu et je me disais que j'aimerais bien connaître le tagueur qui avait fait cette œuvre. En le regardant une dernière fois, je décidai que cet endroit était spécial pour moi et que j'y reviendrai quand j'en avais le besoin. Il fallait surtout découvrir l'artiste avec qui je ressentais une vive affinité.

Ainsi, après plusieurs recherches sur internet, j'ai appris que l'artiste⁴² préférait l'anonymat à la reconnaissance. J'appris aussi que le loup était porteur de l'humilité dans les enseignements des Premières Nations. Ce fait ne pouvait pas être une coïncidence! Derrick était futé, j'étais certaine qu'il réussirait sa vie. Mais, je savais qu'il fallait que je passe à autre chose et je voulais tellement savoir qui avait peint cette muraille remplie de sagesse. Je n'avais qu'un indice, une simple lettre, la lettre L, signée, en lettrage calligraphique dans le coin droit, en bas de la muraille. Ce mystère me chicotait et je ne pouvais pas m'empêcher d'en faire ma nouvelle obsession.

⁴² La muraille qui figure dans ce texte existe vraiment mais elle est signée par l'artiste Néreo II, basé à Winnipeg.

2- L'épinette et le peuplier

Akua tshe tessinu (Prends soin de la terre)
Akua tuta nete kiei tshin kanetaunekuïn (Prends soin de la façon qu'on t'a élevé)
Akua tshe mushumenut (Prends soin de nos grands-pères)
Akua kiei tshukumenut eshei (Prends soin de nos grands-mères aussi)
Akua tshe tuassimenut (Prends soin de tes enfants)
Akua kiei tsheshimenu eshei (Prends soin des enfants de tes frères et sœurs aussi)
Akua Tuta (Prends soin), Kashtin
Claude Mackenzie et Florent Vollant

C'est le 1^{er} juin 1997 et tout ce que je raconte dans cette vidéo fait partie de mon journal et servira de preuve que ma génération n'abandonnera pas l'environnement. J'enregistre d'un lieu sacré. Je suis dans le bouclier canadien, au Manitoba mais près de l'Ontario, dans une forêt qui m'est chère. Il ne me reste pas beaucoup de temps parce que demain, c'est le jour J. Demain, les gros camions forestiers arriveront et ils commenceront à tout couper et ils ne s'arrêteront pas puisqu'ils ont eu la permission de procéder, une permission qui leur vient du gouvernement et non des Ojibway qui habitent ce territoire depuis toujours. Cette coupe à blanc fera un dégât de ce lieu et le rendra inhabitable pour tous les êtres, petits et grands. Fière Métisse, je crois que c'est mon devoir de faire ma part puisque j'ai un attachement profond à cette terre et à ses arbres et quand j'ai entendu qu'on allait raser cette région, c'était comme si on détruisait une partie de moi. Je suis prête à tout faire pour empêcher cette industrie forestière qui nuit à la santé de la planète. Depuis quelques jours, je me suis installée sur une plateforme dans un arbre. C'était mon père qui avait construit une cabane perchée haut dans un arbre, sans doute illégalement, dans cette forêt, il y a plusieurs années de cela comme cadeau pour ses enfants. Les vestiges de cette habitation font encore un endroit merveilleux pour se cacher du monde extérieur.

Ça faisait longtemps que je n'y étais pas allée, mais, une fois arrivée, j'ai ressenti un calme indicible. Dans ce parc provincial, parmi tant d'arbres, je respire. Je me suis donc installée

confortablement pour les prochains jours afin d'empêcher les travailleurs de couper cette forêt. Ils ne pourront certainement pas couper mon arbre et ma forêt si je fais la garde.

Au fil des années, plusieurs végétaux arborescents figurent parmi les êtres qui m'ont aidée. Depuis mon enfance, ils communiquent avec moi, ils m'encouragent et me guident vers le droit chemin. Pourquoi passer du temps avec des gens qui ne valent pas mon énergie quand je peux être avec les arbres qui le méritent? Il y a longtemps, ma passion m'a choisie. La protection de la forêt est ma raison d'être. Sur cette plateforme, j'observe les cimes de sapins, d'épinettes et de plusieurs arbres feuillus. J'inspire l'odeur enivrante de pin et je réfléchis sur notre relation unique. Je peux identifier sans heister le moment quand, pour la première fois, j'ai découvert le pouvoir du sapin. Et surtout, celui de l'épinette blanche.

Ma complicité avec elle date d'une histoire qui se passa pendant le temps des fêtes. Chaque hiver, vers la mi-décembre, mon père et mon grand-père m'amenaient en forêt avec mon grand frère pour choisir un sapin de Noël. Je me rappelle d'un froid abominable mais aussi, d'un sourire collé sur mes lèvres. La froidure ne pouvait pas atténuer la joie que je ressentais quand la famille arrivait dans les bois. Les joues couleur tomate et le nez coulant, je chantais à tue-tête avec mon grand frère l'air de *Mon beau sapin*. Une fois terminée, on entonnait *Petit Papa Noël*, en boucle. D'après moi, c'est la meilleure chanson du monde pour une fillette de six ans. J'aimais surtout quand on chantait, « je n'ai pas été tous les jours très sage, mais j'en demande pardon », assurément ce passage reflétait ma pensée sur mes propres habitudes et comportements. Gabriel, mon frère qui tolérait sa petite sœur tannante, chantonnait avec une voix soprano comme à l'église. À onze ans, il chantait comme un ange et moi je le déifiais. À son âge, il avait commencé à douter de l'existence du Père Noël. Mais, quand on allait choisir notre sapin, il rangeait ses doutes et jouait le jeu avec moi.

Le trajet en camion semblait toujours interminable et, dès notre arrivée, on montait sur les motos-neige pour aller explorer les environs pour trouver le meilleur sapin. Le choix se faisait judicieusement, car Pépère nous disait qu'il fallait toujours remercier le ciel de nous avoir donné toute cette magnifique nature. Le vent dans le visage, le froid gelait tous les poils exposés, ce qui nous faisaient tous ressembler à l'abominable Homme des neiges. C'était surtout mon grand-père qui ressemblait à un *Sasquatch* surgelé. Une fois qu'on avait choisi notre arbre, Grand-père et papa sortaient la *chainsaw* et la hache et faisaient tomber le sapin. À chaque fois, Pépère nous donnait la chance de donner un coup de hache à l'arbre et je me sentais grande et forte, brandissant un outil puissant et dangereux. Gabriel, lui, faisait vraiment le fort puisqu'il s'y attaquait avec précision et solidité. Malgré ma joie, le craquement du tronc et la descente étaient toujours un peu triste. J'aurais voulu le garder vivant et le voir grandir dans mon salon, ce roi de la forêt, mais j'avais aussi hâte de l'emmener à la maison et de le décorer. Une fois le sapin coupé, les adultes le préparaient pour le voyage à la maison.

Durant ce temps, Gabriel et moi jouions à cache-cache dans la forêt. Mon frère compta jusqu'à cent pour me donner une chance de me trouver une bonne cachette. C'était durant ce jeu d'enfance que j'entendis parler ma chère épinette. Cachée dans un creux de tronc, je discernai clairement une voix qui m'adressait par mon nom. « Élise... Élise... » Je croyais sincèrement que c'était la voix de mon frère, alors je ne répondis pas puisque je ne voulais pas perdre au jeu. Mais la voix insistait « Élise, va aider ton frère! » Encore une fois, je pensais que Gabriel me jouait un tour donc je restai figée. Mais cette voix douce insistait, m'interpellait, elle n'allait pas lâcher. « Élise, va, cherche Gabriel ! » Je me suis donc finalement levée pour aller le trouver. Des gros flocons avaient commencé à tomber et en regardant vers le ciel et la cime des arbres j'en avalai quelques-uns et je commençai à appeler mon frère. « Gabriel, t'es où? Gabs, GABRIEL!

Réponds, j'ai peur! » Je regardai autour de moi et je voyais qu'on avait été trop loin dans les bois. Mon père et mon grand-père n'étaient plus dans ma ligne de mire et je commençai à paniquer. Je courais en rond essayant de retrouver mon frère quand j'entendis clairement, « Suis les traces, ma belle! » Je regardai par terre et heureusement la nouvelle neige n'avait pas recouvert mon passage. Je suivis mes pas, et en écoutant cette voix charmeuse, je retrouvai mon frère. Il était blessé. Il s'était tordu la cheville et avait perdu une botte dans un amas blanc. Il avait l'air si reconnaissant de me retrouver. « Élise, aide-moi! Merci, Élise, j'avais peur que tu sois perdue! Cherche ma botte, elle est là-bas! » Et il me pointa dans la bonne direction. Je la repérai et je la lui passai toute fière de moi-même. Il remit sa botte et se leva lentement. Ensemble, en boitant, nous revînmes au lieu de rencontre. Mon père et mon grand-père écoutèrent notre récit avec compassion. On leur raconta tous les détails mais je m'abstins de leur expliquer que j'avais eu de l'aide. Une certaine épinette blanche m'avait guidée, j'en étais certaine. Papa et Pépère nous donnèrent du chocolat chaud et on m'avait nommée l'héroïne de la journée. Mon frère était content malgré sa douleur et ça me faisait sentir comme une grande. Depuis ce jour, j'entends la voix de l'épinette blanche. Je sais que si je suis à proximité d'elle, elle saura me conseiller.

J'étais préoccupée à enregistrer ma vidéo quand je me rendis compte que quelqu'un marchait sur le tapis forestier. Je posai ma caméra doucement en entendant le craquement des branches. J'épiais sous moi un homme qui m'adressa aussitôt :

— *Hey up there? What are you doing?*

Je répondis d'un ton exaspéré :

— *Sorry, I don't speak English!* Ce n'était pas la vérité mais je n'avais pas envie de

converser avec un étranger qui venait déranger mon calme et ma raison d'être. Il répondit immédiatement :

— Que fais-tu là-haut dans un arbre, toute seule? Fantastique, pensai-je sarcastiquement. Il sait communiquer en français, on dirait même un accent québécois. Je ne vais pas pouvoir m'en débarrasser si facilement! Alors, je répondis d'une voix assurée :

— Je protège la forêt! C'est pas évident?

— Pas vraiment! il cria. Ça a l'air que tu t'es fait un *bed and breakfast* dans un parc provincial et il va falloir que je te demande de descendre.

— Il va falloir que je descende parce que tu me le demandes? T'es qui toi, *anyway*, de me dire ça, le boss des bécosse? Je sais que les camions viennent demain, alors pourquoi es-tu même là?

Je regardai vers le sol et je vis un homme de taille moyenne, portant une chemise à carreaux. Il s'était habillé en bûcheron *grunge* et je n'avais aucune patience avec des gars comme lui. Mais il parla quand même.

— Essentiellement, je suis le garde forestier de ce parc, je représente les forces de l'ordre de ce lieu. Il dit le tout avec une confiance qui me froissait.

— Oh, bravo monsieur, tu gardes si bien le parc qu'on va le raser demain. Excellent travail! Et tu viens arrêter la seule personne qui veut empêcher sa destruction? Quelle belle carrière vous avez, monsieur!

Je savais que j'agissais en effrontée mais, à mon avis, je n'avais pas le choix.

— Voyons donc, répondit-il, on va se calmer le pompon et parler comme des adultes.

— *OH MY GOD!* T'en as du front tout autour de la tête! Je ne me calmerai pas tant que cette forêt se fait attaquer.

— Ok, ok, désolé. Je comprends ta détresse. Tu veux m'en parler? Pourquoi tu y tiens tellement? Je suis pareil comme toi, j'aime ce lieu magnifique, j'ai pris la job pour le protéger. Mais, ta cabane est délabrée et illégale et la coupe qui est prévue est sanctionnée par le gouvernement.

— Comment peux-tu oser dire que nous sommes pareils? Tu dis que tu aimes la forêt mais tu acceptes qu'ils puissent la détruire. Non, on n'est pas semblable. Pas du tout! Pour moi, un arbre c'est plus qu'un arbre. C'est un ami!

— Ok d'abord. Tu veux me dire pourquoi? Parce que j'ai pas envie de te forcer à descendre et appeler la GRC. Fais-moi confiance, ils ne prendront pas le temps de t'écouter.

Je n'avais pas l'intention de lui raconter l'histoire de ma vie. Toutefois, ça faisait quelques jours que je m'étais installée et que je n'avais pas parlé à un autre être humain. Peut-être que je pourrais lui faire comprendre ma cause? Je ne savais plus quoi faire. Entre temps, il commença à me parler.

— J'aimerais ça te raconter pourquoi je me suis rendu ici au Manitoba.

— *Let me guess*, t'es un autre Québécois qui est venu prendre nos jobs?

— Wow, t'as vraiment pas la langue dans la poche! Bon, bien t'es pas la première Manitobaine qui me dit ça mais c'est pas tout à fait vrai. Premièrement, mon père vient d'icitte. Et quand j'étais petit, il me racontait plein d'histoires au sujet des voyageurs et de Louis Riel. J'étais le seul gars de ma classe qui savait ce que ça mange en hiver, un Franco-Manitobain!

— Tu te trouves drôle? Félicitations, tu savais qu'on existait. C'est quoi le rapport avec la nature? Elle est belle l'histoire de ta vie mais...

— Excuse, je ne me suis même pas présenté. Je m'appelle Yannick, Yannick Dupont. Et, j'ai des ancêtres métis. Je suis pas venu assez souvent au Manitoba quand j'étais petit. Ça, c'est une

autre histoire, mais bon, après mes études, je me suis dit que si j'avais l'occasion de revenir au Manitoba, je le ferais. J'ai postulé et puis, me voici. Ça fait déjà 5 ans que je suis là. Toi, tu t'appelles comment?

— Élise, je m'appelle Élise. Mais, pourquoi travailles-tu pour un gouvernement qui permet à l'industrie forestière de couper dans les parcs provinciaux ! C'est un non-sens.

— Ben, j'ai besoin de travailler et puis on fait pas tout simplement des coupes à blanc tout le temps. Ils viendront le faire de façon responsable et ils ne détruiront pas la forêt entière, seulement une partie. Regarde autour de toi. T'as pas vu combien d'arbres ont déjà été abattus par des castors? T'as beau empêcher les camions, mais l'écosystème a besoin de renouveau dans cet endroit. Parfois on coupe pour permettre à la forêt de respirer.

— Ce qu'un castor a fait ici n'a rien à voir avec les camions auxquels tu fais allusion. De fait, vous allez lui enlever son habitat. La nature a un bon sens et chaque participant dans ce macrocosme est relié. Nous devons écouter et mieux comprendre la nature. J'ai appris quand j'étais jeune que chaque espèce a son rôle à jouer et puis les Autochtones ont toujours cru que le castor enseigne la sagesse, qu'il faut prendre les dons qu'on a reçus et faire du bien avec ceux-ci!

— Je suis d'accord avec toi! Pour moi, l'environnement est à protéger et j'aime que ma job me permette d'être dehors, entouré de cette beauté naturelle. Je suis comme ça, moi. Ça me tuait d'être en ville. Quand je suis dans le bois, on dirait que la nature me parle.

J'étais bouche bée. Il venait de me voler mes paroles. Peut-être qu'il y avait de l'espoir? Je décidai de lui donner une chance. Je lui dis simplement, « Les arbres communiquent avec moi depuis ma jeunesse et je dois les protéger! » Il ne semblait pas surpris et ne rit pas de moi. Je le regardais du haut de ma plateforme et je voyais qu'il n'était pas si mal. Il avait une tête de cheveux légèrement bouclés, il clignait des yeux en regardant vers le haut et son visage semblait

sympathique. Je décidai de prendre une chance. Je lui racontai l’histoire d’une de mes rencontres inoubliables avec la forêt.

— Yannick? Tu veux vraiment entendre l’histoire d’une femme et ses arbres? Je gloussai à m’entendre. Une femme et ses arbres, ça ressemblait au titre d’un roman sentimental. Je me repris. Tu m’écoutes pour vrai?

— Oui, Élise, je t’écoute et j’espère qu’on pourra trouver ensemble une solution à ta situation.

— Bien, la solution, c’est que je reste jusqu’à ce qu’on arrête la coupe, mais puisqu’on est là et puis j’ai pas grand-chose à faire, je vais te conter mon histoire. Depuis que je suis petite, j’ai une relation spéciale avec les arbres et non pas seulement les arbres dans le sens général. Certains types ont des effets spécifiques. L’épinette blanche, par exemple, fait partie de mon enfance. Et je viens tout juste d’enregistrer une vidéo qui parle d’elle. Je m’assure de documenter tout ce qui va se passer dans les prochains jours. Je crois que c’est important d’être un témoin et de lutter pour protéger la nature. J’ai passé du temps à faire du porte-à-porte pour *Greenpeace* à Toronto. C’est là que j’ai appris le pouvoir de la manifestation et de la révolte. Puis, le bouleau blanc a toujours été un outil et un symbole important pour les Métis et les Autochtones. Le canot de bouleau, c’était le mode de transport des bois-brûlés. L’écorce de bouleau servait aussi pour faire de l’art. Et on peut même préparer une tisane au bouleau pour aider à soigner toutes sortes de maux.

— Élise, merci pour ces infos mais tu ne me racontes rien de nouveau. On a une grande exposition sur le bouleau dans un de nos centres d’interprétation. Tu pourrais aller voir ça? Mais, il faudrait que tu descendes de l’arbre!

— Merci pour l’invitation, mais tu le sais bien que je ne quitte pas mon poste! Je suis

fidèle à ma cause.

— Ok, mais tu vas me raconter ton histoire personnelle avec les arbres? Sinon je ne vais jamais comprendre pourquoi tu risques tout pour eux!

— D'accord. T'es pressé? T'as un autre rendez-vous forestier? Ya une autre environmentaliste juchée sur un arbre quelque part que tu dois aller appréhender ?

— Sérieusement Élise, t'es pas mal compliquée! Je ne suis pas pressé et j'écoute.

— Ok, ok. Alors, je disais, plus récemment, j'ai eu une expérience pas mal incroyable dans une forêt de peupliers faux-trembles. Et cette plateforme, elle a été construite dans un peuplier baumier, alors, il y a plein de liens que je peux faire entre moi et les arbres. Il y a une sagesse qu'on peut comprendre en écoutant les arbres et ils font de bons amis, et tu sais... ils m'ont aidée dans la vie plus que certains de mes *chums*.

— Élise, tu vas pas me dire que les arbres sont mieux que les hommes, répondit Yannick, un peu insulté.

— Je te le jure! Il y a quelques années, j'étais en excursion dans une futaie de peupliers. J'avais vingt ans à l'époque et mon *chum* et moi faisons les explorateurs pendant un séjour de camping. On voulait tisser des liens plus étroits entre nous deux et on pensait qu'un weekend dans les bois ferait l'affaire. On avait rempli la voiture de tous les effets nécessaires pour une aventure et on voulait faire les pistes cyclables qui avaient reçu tant d'attention dans la brochure touristique pour l'endroit. C'était dans la région de *Duck Mountain*. Tu connais l'endroit?

— Je connais l'endroit, mais pas plus que ça. Continue.

— Ok, d'accord. On était tous les deux en vélo de montagne, mais Philippe allait beaucoup plus rapidement que moi. Les peupliers étaient énormes et formaient une voûte de feuillage. La randonnée était difficile, le terrain rugueux et accidenté, mais je tenais le coup même si l'homme

qui m'accompagnait avait disparu. Philippe avait sans doute décidé que c'était le Tour de France au Manitoba et qu'il n'allait pas perdre son temps avec le paysage. Pour moi, c'était un endroit magique; chaque fois que le vent soufflait, les feuilles s'agitaient et faisaient une danse. C'était un spectacle envoûtant et je n'allais pas gaspiller cette belle occasion pour me précipiter à la ligne d'arrivée imaginaire. Mais, mon songe fut brisé lorsque j'entrai dans une clairière et que je sentis mon pneu d'avant crever. Quelle malchance! Heureusement, je savais que ce n'était pas grave. Mais la réparation prit plus de temps que prévu. C'est mon *chum* qui avait le kit de réparation. Heureusement, j'avais un pneu de rechange et un tournevis *flathead*. Alors, je fis la réparation et à ce point-ci, j'avais perdu beaucoup de temps et mis une plus grande distance entre Philippe et moi. Finalement, je me décourageais en me disant que je n'allais jamais retrouver la sortie de cette piste. Je me disais que Philippe pouvait bien quitter et retourner à la maison après cette journée difficile. Il savait que mon vélo n'était pas à la hauteur du sien et il ne s'était aucunement inquiété de mon retard. J'étais occupée à le maudire quand je ressentis une brise rafraîchissante. Le feuillage tremblotait et je me suis tue pour entendre les peupliers. Ils semblaient murmurer, « Continue! Ça y est, lâche pas! » J'étais la tortue et Philippe, le lièvre. Alors, j'ai pris la morale de l'histoire à cœur et j'ai laissé ces arbres touffus me guider. À chaque coup de pédale, je récitais avec eux, « Continue, jusqu'au bout ». Ma voix, mélangée à celle des peupliers me dirigea jusqu'à la sortie du bois. Je me sentais si fière d'avoir terminé mon aventure et de partager ce moment d'intimité avec les peupliers.

Je m'arrêtai pour me souvenir de ce moment puissant pour moi.

— Et puis, après? demanda Yannick. Il était où ton *chum*?

— J'ai tout de suite retrouvé Philippe au terrain de camping. Il faisait grise mine et je

n'avais aucune patience pour ses simagrées. Il avait beau s'excuser de m'avoir abandonnée lorsqu'il apprit mes mésaventures... Moi, je savais que notre couple n'allait pas se réparer après cette excursion.

— Alors?...

— Alors, peu après l'aventure, on a cassé pour de bon. Mes souvenirs de cet événement auraient été mélancoliques si je n'avais pas reçu l'appel des peupliers. Ils ne m'ont pas laissé tomber ce jour-là, et depuis, je les apprécie comme des amis.

— Et puis, maintenant tu milites pour les arbres et tu mets ta vie en danger pour eux? Mais si tu tiens tellement à les aider, pourquoi te faire mal et même risquer de faire de la prison? Cela va t'empêcher de poursuivre ton combat. Si tu descends, tu pourras avertir un groupe comme *Greenpeace* ou le *Wilderness Committee*. T'es toute seule, c'est pas une bataille qui se fait en solo. Écoute, je sais que tu crois connaître cette forêt mais mon travail me garde très au courant des activités des environs. Savais-tu qu'il y a un ours qui a attaqué un campeur, pas loin d'ici?

— Non, mais, c'était sans doute la faute de l'humain. Il aurait pu s'informer et laisser la nature tranquille.

La fausse logique qui sortait de mes lèvres me surprenait. Je connaissais les dangers des animaux sauvages mais j'avais décidé aveuglément que je serais protégée peu importe l'adversaire. J'avais avec moi un vaporisateur anti-ours que je considérais utiliser sur les travailleurs au besoin, mais je n'avais pas vraiment un plan de sortie si un ours m'attaquait par surprise.

— Élise, tu t'entends? C'est toi qui déranges la nature. L'arbre qui t'abrite est en train de mourir. Cette forêt est déjà sous attaque. T'as pas remarqué? Plusieurs arbres ont été assaillis par des pestes. D'autres sont coincés à cause de la densité.

— J’entends tout ce que tu me dis, Yannick. Mais une récolte de bois sélective aurait mieux fait l’affaire ici. Depuis longtemps les peuples autochtones militent pour la protection de l’environnement. Tu dois connaître les manifestations à Clayoquot, en Colombie-Britannique. Je sais que je ne suis pas d’une nation autochtone mais je suis très fière d’être Métisse et je veux protéger la terre parce que les gouvernements ne veulent pas le faire!

J’étais maintenant enragée. Yannick n’allait pas réussir à me convaincre, non merci.

— D’accord, me dit-il en plaidant. Puisque je suis un agent pour le gouvernement, je peux dire que je suis biaisé. Cependant, ce ne sont pas tous des gros méchants qui veulent détruire l’environnement! Si tu veux manifester, envoie fort! Toute seule, ta manif’ fait pas trop d’effet!

— Si tu veux aider, joins-toi au combat! Viens donc aider la cause! Tu sais que j’ai raison, qu’une coupe sélective est possible! Est-ce trop tard? Toi, tu dois avoir les contacts nécessaires. Et si ta famille métisse savait que t’allait sauver une forêt, elle serait fière, non?

— Voyons, Élise, c’est pas si simple. J’ai besoin de cet emploi. Et je fais plus de bien comme employé que si j’étais sur le chômage ou pire, en prison!

— C’est ben correct. Ça l’air qu’on se trouve dans une impasse. Je vous souhaite une bonne journée, monsieur! Et dormez bien ce soir. Je sais que ma nuit sera belle sous les étoiles et je dormirai avec la conscience tranquille.

J’étais tellement déçue puisque je croyais pouvoir faire en sorte qu’il change d’avis. J’avais eu cette impression qu’il pourrait être convaincu et se battre pour ma cause. Au bout du compte, c’était naïf de ma part.

— Désolé que je ne puisse pas te convaincre, Élise! Bonne chance demain avec ta lutte! S’il-te-plait, fais attention à toi!

— Pareil! Si tu changes, tu seras sur le bon côté de l’histoire! Et puis, un jour, tu auras sans

doute des regrets de ne pas avoir écouté Élise Marchand, éco-guerrière! Au revoir!

Il quitta la forêt et l'après-midi se transforma rapidement en nuit. Au coucher du soleil rose, orange puis cramoisi, je remerciai le Créateur pour ce cadeau. Peu importe le dénouement, je me sentais bien. Je me couchai, emmitouflée dans mon sac de couchage, protégée sous un moustiquaire et je dormis profondément jusqu'à l'aurore. Je rêvais de Pépère, Gabriel et les sapins et j'entendais les arbres répéter mon nom quand le gazouillement des oiseaux et le crissement de pas humains me réveillèrent. Je m'étirai et j'inspirai toute la sagesse de la nature en me préparant mentalement pour ma lutte. Mais, quelque chose clochait. Ce que j'entendais n'était pas la voix des travailleurs mais plutôt celles des manifestants. Ils venaient avec des pancartes. Il y avait des aînés de la nation Ojibway, des gens d'un groupe environnemental, des propriétaires de chalets. Au moins une vingtaine de personnes venues pour la cause. Peu importe leur provenance, je savais qu'on avait maintenant une chance d'arrêter ce désastre! Je me sentais bien sachant que j'avais trouvé ma raison d'être. Je me penchai pour m'adresser au groupe.

« Que c'est beau de vous voir tous! Je vous remercie! Ensemble, on pourra sauver ces arbres qui nous entourent! » Je ne savais pas d'où venaient tous ces êtres mais je m'en doutais. En regardant vers le canapé splendide qui m'abritait, je remerciai l'univers qui m'avait protégée jusqu'ici.

3-L'ivrogne et l'ours

Sedze-ta Newohneto /My heart, I love you (Mon coeur, je t'aime)
Sedze-ta Newohneto
Sedze-ta Newohneto
Come back to me, come back to me (Reviens-moi, reviens-moi)
Come back to me (Reviens-moi)
I will dig you out (Je te sortirai de là)
Rescue (Secours), Leela Gilday, Ostwelve

Elle s'est réveillée en après-midi avec une douleur imposante. Sa tête lui faisait mal, comme son corps, ses paupières et sa mâchoire. Avant même de pouvoir s'occuper de ses maux, il fallait prendre quelques instants pour se situer. En regardant autour d'elle, elle comprit qu'elle était dans la chambre de son *chum*. Les meubles ennuyants, sans imagination ni goût, étaient son premier indice. La couleur moche des murs, cette couleur taupe, si fade, lui donnait l'impression d'une maison témoin bâtie dans les années quatre-vingt-dix qu'on avait abandonnée. Aucune joie n'émanait de ces murs tristes. La bouche sèche, elle voulut boire et n'avait pas d'autre choix que de se lever pour se prendre un verre d'eau. En se rendant à la salle de bain, elle eut un flash de la soirée précédente. L'alcool, les drogues, la panoplie de gens minables qui étaient de passage pour la fête, tout lui revenant en souvenirs fragmentés. Elle méprisait tout ce monde niaiseux qui venait fêter un mercredi soir pour rien, ceux qui n'avaient aucune responsabilité ou pas d'emploi le lendemain. Et pourtant, elle était comme eux. Presque pareille.

Elle occupait un poste dans un bureau où elle était normalement assidue. Mais ce n'était pas grave de manquer un jour ici et là puisqu'elle travaillait de manière efficace. En titubant vers le lavabo, elle remplit son verre d'eau, leva la tête et regarda avec dédain le visage reflété. Décoiffée, ses longs cheveux brun foncé avaient formé un genre de nid sur sa tête. Ses beaux yeux bridés, couleur marron avec des éclats ambrés, étaient rougis et cernés. Elle but le verre

d'un seul trait et ignora l'image honteuse que le miroir lui renvoyait. L'angoisse qu'elle avait chassée en soirée revint avec une vengeance sans pareil. De tous ses défauts, la haine de soi était le plus tenace. Elle se lava le visage pour ramener un peu de couleur à son teint et, prenant une brosse, commença à défaire les dommages du soir d'avant. Après son coup de peigne, elle descendit au salon pour voir les dégâts de la veille. Des cannettes de bière, des bouteilles vides d'alcool de toutes les sortes, des cendriers remplis étaient éparpillés dans le salon. Elle aurait voulu commencer le ménage mais elle n'avait pas l'énergie. Au lieu, elle s'assit à la table de la salle à diner pour essayer de se souvenir des détails de la veille. Elle remarqua tout de suite deux hommes inconscients sur le divan. Elle pensa qu'ils allaient avoir plus mal qu'elle une fois réveillés. Son *chum* René était devant la télé avec son meilleur ami et il parlait pour ne rien dire. La seule raison qu'il veillait toujours était due au montant de drogue qu'il avait sans doute ingéré. Il jasait avec son ami d'enfance au sujet du foot, sa vraie passion. La conversation l'enflamma tellement qu'il ne l'avait même pas remarquée, *évachée* à la table. Le symbolisme de la situation ne pouvait pas être plus clair. Elle était invisible. D'ailleurs, passer inaperçue, c'était son talent. Elle le faisait au travail. Personne ne la connaissait vraiment. Elle savait projeter un regard énigmatique et garder une certaine distance avec ses collègues de bureau. C'était pareil avec René, un homme qui faisait l'affaire mais qui ne s'était pas rendu compte qu'il méconnaissait complètement sa bienaimée.

Autrefois, elle n'aurait pas été mal à l'aise avec ce scénario. Maintenant elle ne voulait plus se confier à lui. Elle ne voulait se confier à personne. L'introspection menait toujours à des pensées qu'elle voulait à tout prix éviter. Les drogues et surtout l'alcool étaient de bons outils pour stopper le manège qui tournait dans sa tête. Son penchant pour un verre de trop l'avait menée ici, à cette situation un peu cliché qu'elle avait vécue tant de fois dans le passé.

Elle jeta un coup d'œil à René et à Chuck, son meilleur ami. Leur conversation se dégradait en argument au sujet de Manchester United, l'équipe préférée à Chuck. Cela arrivait souvent quand les gars avaient trop longtemps fêté. C'était fatiguant pour elle de les suivre dans les méandres de leurs arguments, alors elle lâcha le fil de la conversation pour se retrouver seule avec ses propres pensées. Quel cauchemar. Une préoccupation menait toujours à une autre et les sentiments de honte déferlaient rapidement par la suite. La tête entre ses mains, ses coudes soutenus par la table, elle ferma les yeux. Des larmes n'allaient pas la surprendre devant cette scène pitoyable. Elle prit une grande respiration, expira profondément et se dirigea vers l'armoire à pharmacie pour trouver un remède à cette douleur.

Chaque pas prenait le maximum d'effort. En rentrant dans la salle de bain, elle se sentit dépassée et vidée. Elle croyait pouvoir trouver une réponse à ses problèmes dans la pharmacie. À première vue, il y avait des pilules et des comprimés de toutes les couleurs. Elle décida d'être raisonnable pour une fois dans sa vie et prit un simple analgésique. Une bonne douche froide était la prochaine étape pour retrouver la normale. Le jet d'eau glacée réveilla tous ses sens. En montant la température pour que l'eau soit tiède, elle se réanimait tranquillement. Il fallait bien que les choses changent. Sa situation pathétique l'agaçait. Ce n'était vraiment pas si compliqué. Elle savait qu'elle était capable d'entreprendre plus mais elle ne voulait pas faire l'effort. Si elle y mettait de l'effort, il y aurait des attentes. L'espérance pouvait mener au désespoir. Et après, on n'avait qu'à se dire que s'il n'y avait eu aucune tentative, il n'y aurait aucune déception. C'était la réalité de la chose.

Autrefois, quand elle avait été petite, elle aussi était optimiste. Mais, elle avait été tellement déçue. Dès un jeune âge, elle était consciente qu'elle avait un talent artistique. Les enseignants l'avaient souvent signalé à sa mère durant son parcours à l'école primaire. Elle était d'ailleurs

reconnue par ses pairs comme Lucie, l'artiste. Malgré son caractère timide, elle était populaire, mais elle était beaucoup trop gênée pour se sentir à l'aise. Souvent les jeunes voulaient qu'elle fasse partie de leur équipe pour avoir accès à son talent. À la maison, c'était autre chose. Sa mère ne correspondait pas au portrait d'une maman fière et Lucie ne jouissait pas de son appui. Au lieu d'afficher triomphalement l'esquisse plus récente sur le frigo, sa mère y jetait un coup d'œil et aussitôt, sans un mot, prenait le dessin et le plaçait dans un classeur, fermé à clé. Ce geste froid et déconcertant déboussolait Lucie. Au fil des années, elle avait eu plus d'une dispute avec sa mère au sujet de son talent artistique. En fin de compte, sa mère trouvait qu'elle était bonne en dessin mais que ce n'était pas une carrière appropriée pour sa fille. Lucie, elle, n'envisageait plus une vie d'artiste. Elle ne croyait pas qu'elle était exceptionnelle et elle avait intériorisé l'opinion de sa mère. Pour elle, ce n'était que du gribouillage. Elle savait que si son père avait été présent, il aurait compris. Si seulement il n'était pas mort d'une crise cardiaque quand Lucie avait six ans.

Heureusement Lucie avait connu sa meilleure amie à l'école. Élise était complètement différente. Extravertie et fonceuse, Élise avait toujours eu un penchant pour les *underdogs*. Élise savait que la gêne de Lucie l'empêchait de se rapprocher des autres élèves alors elle faisait l'effort de l'inclure dans toutes les activités scolaires. Elles étaient finalement devenues inséparables. Les deux filles avaient même passé leurs étés ensemble. Lucie pouvait toujours compter sur Élise et elle en avait besoin car elle n'allait certainement pas trouver de l'appui à la maison, surtout depuis que sa mère était devenue trop occupée à prendre soin de son demi-frère.

Au secondaire, encore très timide, Lucie avait trouvé de nouveaux amis parmi les drogués et les *losers*. C'était quand même du bon monde et chacun avait ses raisons de succomber à l'échappatoire qu'offraient les psychotropes. Pour Lucie, c'était l'alcool qui lui permettait de

parler avec aise et s'ouvrir au monde. Mais cette ouverture coûtait cher à la pauvre. Le besoin de boire pour socialiser était son propre piège. Elle ne buvait pas une petite bière pour lubrifier la conversation. Elle prenait plutôt une brosse... C'était surprenant le montant d'alcool qu'elle pouvait consommer. Alors, au secondaire, elle n'était plus l'artiste, mais plutôt la fille facile avec une bouteille à la main. Élise lui était restée fidèle malgré tout. Et même son amitié n'avait pas empêché Lucie de consommer.

Ses habitudes personnelles avaient déteint sur son rendement scolaire et une fois le secondaire terminé, Lucie n'avait pas eu d'autre choix que de devenir une personne pragmatique. Elle avait gâché son temps et ses études. Ses notes étaient tout de même passables, alors elle décida de tout faire comme sa mère et passa un an dans un programme d'administration à une école technique et professionnelle. Puis, elle se trouva un poste dans une compagnie d'assurance. Le salaire n'était pas élevé, mais pas mal pour une femme célibataire. Depuis ce temps-là, elle avait changé de compagnie, mais peu importe le genre d'entreprise, ses tâches étaient à peu près pareilles. Elle *somnambulait* au travail depuis sa vie adulte. Pourtant, l'esprit artistique qu'elle avait plus ou moins réussi à éteindre cherchait à s'exprimer de nouveau. Et Lucie, au lieu d'écouter sa voix intérieure, continuait à tout faire pour l'ignorer. Elle était devenue un cliché moche d'une femme qui se cherche dans les bras d'un homme ou deux ou trois pour passer le temps et pour combler le vide qu'elle ressentait.

Après sa douche, Lucie s'allongea sur le lit de René. Elle se sentait finalement un peu mieux. Encore une fois, ce n'était pas son environnement qui allait la raviver. Elle jeta un coup d'œil autour de la chambre. À côté du lit sur une commode, se trouvaient tous les accessoires pour mesurer et vendre la drogue. Normalement, cette scène aurait pu déconcerter certains, mais pour Lucie, ce n'était que de la *mari* et de la *coke*, des drogues qu'elle ne jugeait pas si dangereuses

que ça. Ce n'était surtout pas de l'héroïne ni de la *crack*, des trucs qui tuent. Elle ne songeait pas aux questions morales ou légales liées au travail de René. Pour elle, ce n'était pas grave et ça ne changeait pas comment elle se sentait envers lui quand elle l'avait rencontré la première fois. Elle se ferma les yeux et pensa à comment René l'avait charmée.

Au début, René était un sauveur et un prince, puisque Lucie s'était isolée de ses proches. Elle voyait à peine Élise, leurs cercles d'amis s'étant éloignés l'un de l'autre. Lucie passait faire un tour un dimanche de temps en temps pour visiter sa mère mais elle ne se confiait jamais à vieille maman. Lucie ne pouvait non plus compter sur son demi-frère depuis qu'il avait quitté la province. Sans aucun autre système de soutien, c'était facile pour Lucie de tomber dans les bras de René durant un *party* de maison. Il l'avait sauvée de deux hommes qui profitaient d'elle au sous-sol. Elle était complètement saouïe et se retrouvait à la merci de deux brutes qui l'agressaient. René les reconnaissait et avait réussi à les arrêter en menaçant de les dénoncer à leurs blondes. Il avait ensuite habillé Lucie et l'avait amenée chez lui pour qu'elle se dégrise. Ils étaient ensemble depuis. Il avait bien fait de ne pas la questionner au sujet de l'incident et elle l'avait remercié pour le *lift* et le lit chaud mais c'était tout. Elle n'allait pas revenir sur tous les détails vulgaires avec lui. En réalité, ce n'était pas la première fois qu'elle avait été agressée. Mais elle croyait que lorsque l'on boit et que l'on boit beaucoup, on ne pouvait pas s'attendre à vivre sans incidents. Au bout du compte, elle se trouvait une autre raison pour prendre un autre verre.

Alors, elle passait maintenant la majorité de son temps libre avec René et à faire ce que lui, il voulait faire. La vie était simple. Elle faisait le minimum au travail et avec René, il y avait perpétuellement une raison de consommer. Les clients de René visitaient tous les jours. Il y avait constamment une partie à visionner à la télé avec la *gang* et il y avait toujours un verre, un joint

ou une ligne de cocaïne à prendre. Bientôt, elle s'était bien incrustée dans ce cercle de gens qui vivent aux marges de la société. C'est-à-dire, les gens qui avaient le temps de fêter un mercredi soir parce que ça les tentait. René avait été gentil, mais il avait perdu intérêt depuis un temps. Et, en observant les comportements destructifs de Lucie, c'était compréhensible que René l'abandonne émotionnellement. Il n'était pas équipé pour la conseiller. Il ne comprenait pas son besoin d'amour, sa soif pour une autre vie et son désir de s'exprimer. Elle avait bien fait de tout refouler. Vivre une vie normale, c'est bien. Mais sa vie n'avait rien de normal. Elle était coincée dans une existence qu'elle avait créée et qu'elle s'était imposée. Lucie restait avec René pas par amour, mais par peur, et cette obligation rongait sa conscience. Fêter sans arrêt l'avait épuisée et elle n'en pouvait plus. Elle devait faire un choix, prendre une décision. Subitement, elle eut envie de sortir ses crayons et de dessiner ce qu'elle ressentait. Mais Lucie n'avait pas tracé quoi que ce soit sur du papier depuis des années.

Elle ferma les yeux et fit une prière. C'était drôle de prier puisqu'elle en avait perdu l'habitude. Toute petite, elle le faisait à chaque soir. Lucie s'adressait toujours à son père en faisant la prière. C'était une façon de le garder tout près, de ne pas l'oublier. Même si elle était très jeune quand il les avait quittées, elle se souvenait de lui. Du moins, c'était une image de lui à laquelle elle avait songé depuis des années. Pa, c'était un héros. Pa c'était *Papa bear*, un homme aussi gros qu'un ours mais avec un tempérament tellement doux. Pa aimait la prendre dans ses bras et tourner, tourner jusqu'à l'étourdissement. Lucie, souriante, criait toujours « Plus vite, Pa, plus vite! » Son père, accélérait et il finissait le jeu en tombant sur le divan. Il disait toujours, « Modère, ma fille, ton père est vieux. Tu vas être trop grande avant longtemps. » Il parlait avec l'accent des *Métis*, parce qu'il avait grandi à Saint-Laurent. La mère de Lucie s'insérait toujours dans le jeu avec un avertissement enjoué, « Un jour Paul, tu vas finir par l'échapper! Et puis là,

ce sera pu drôle. Fais-y attention! » Cette petite scène qui jouait dans la tête à Lucie lui faisait du bien. Ça faisait vraiment trop longtemps qu'elle avait pensé à Pa et Maman ensemble, heureux. Lucie aurait voulu retourner dans le passé et tout changer. Elle savait que sa mère n'était plus la même après la mort de Pa. Maman était devenue plus amère en perdant l'amour de sa vie. Ce n'étaient pas des gens riches, mais avec son père, ils avaient une petite roulotte dans un parc au sud de la ville. Quelques années après sa mort, le parc changea de propriétaire pour faire place au développement d'un nouveau quartier. Sa mère avait vendu la roulotte et elle avait trouvé un petit appartement dans un quartier qui appartenait à Logement Manitoba, un organisme qui venait en aide aux familles en proposant des loyers raisonnables. Quand elle était jeune, c'était bien pour Lucie puisqu'il y avait des enfants de son âge partout. En vieillissant, Lucie s'était rendu compte de la misère de certains et qu'elle faisait partie de cette même classe sociale.

Après un temps, Ma avait rencontré Ken dans le bloc appartement. Il était charmant mais c'était un grand parleur, petit faiseur. Il avait souvent des plans grandioses pour gagner des millions mais Lucie se souvenait qu'il passait la plupart de son temps à critiquer sa mère, assis dans son fauteuil *Lazyboy*. Ils avaient eu un enfant ensemble, un garçon. Lucie avait eu hâte que le bébé naisse parce qu'elle croyait que la solitude qu'elle ressentait à la maison se dissiperait. Mais au fil des années, elle avait ressenti une plus grande peine en observant sa mère avec Jamie, son petit frère. C'était évident qu'elle le favorisait. Sa mère le gâtait avec l'attention et l'amour que Lucie cherchait. La situation s'était empirée quand Ken décida de les quitter soudainement. La mère de Lucie redoubla ses efforts avec le jeune et ignora Lucie régulièrement. Lucie n'avait jamais compris pourquoi sa mère avait tant chouchouté Jamie. En fin de compte, tous ses efforts ne portèrent pas fruit puisque son demi-frère, devenu jeune homme avait rencontré une femme,

avec qui il avait fait une ribambelle d'enfants et lui aussi était parti un jour, comme ça, comme si de rien n'était.

La situation était déprimante. Au moins Lucie avait passé du temps avec sa plus jeune nièce. Une fillette aussi intelligente que jolie, Andrée était trop jeune pour savoir que Lucie sombrait dans le brouillard de la dépendance. Du moins, c'est ce que Lucie se disait. Leurs doux moments passés ensemble étaient source de joie pour Lucie mais encore, rien ne l'empêchait de consommer. Et puis, Andrée grandissait, elle arrivait à l'âge de la maturité. Lucie savait qu'elle cachait ses démons de peine et de misère. Il y avait eu quelques moments inappropriés quand les frères d'Andrée étaient venus faire le *party* chez elle pendant que Lucie l'avait gardée. Elle repoussa ses vagues souvenirs aussitôt car la honte était une émotion trop puissante.

Lucie ne voyait pas clair. Toutes ses pensées tournaient dans sa tête. Les souvenirs de son enfance, sa relation avec sa mère, son demi-frère en fugue. Elle avait besoin de prier! Elle regarda le plafond de la chambre et appela son père silencieusement. « Pa? *Papa bear?* T'es là? Ça fait une éternité qu'on ne s'est parlé. Tu m'entends, hein? C'est Lucie, ta petite Lucie. Celle qui t'aime et qui t'as toujours aimé. *Miss you*, Pa, tellement. Je suis perdue, je ne sais plus quoi faire... » Elle arrêta l'averse de mots pour constater le flot de larmes qui coulaient sur ses joues. « *Anyway*, Pa, il faut que tu m'aides. J'ai besoin de courage, j'ai peur, ma vie c'est une perte de temps. » Lucie savait qu'il n'y aurait pas de réponse. C'était une espérance futile. Toutefois, de temps en temps, elle se réconfortait en croyant qu'il était vraiment là, à l'écouter. Et, elle avait toujours un sentiment de bien-être si elle trouvait une cenne noire parce que son père lui avait dit que c'était chanceux d'en trouver une. C'était devenu un moment spécial entre elle et son père. Une pitoyable pièce d'argent qui n'avait quasi aucune valeur n'allait pas remplacer son absence, mais, cela lui faisait quand même beaucoup de bien. « Je fais quoi, Pa? J'aurais tellement voulu

que tu sois fière de moi! » Le silence lui répondit. Il n'y avait pas d'espoir. Les jours allaient tous défiler, les uns comme les autres. Ce vide n'allait pas être comblé. Comment était-elle devenue si malheureuse, si misérable? Pendant un instant, elle songea aux drogues disponibles dans le placard chez René. Elle était certaine qu'il y avait de quoi pour oublier tous ses maux. Ça pourrait lui faire du bien de dormir pour évacuer tout le malheur qu'elle ressentait. Dormir pour revoir son père était une solution possible et même très logique. Elle n'avait qu'à se convaincre de cette conclusion finale et avoir le courage de le faire. Elle n'avait qu'à se lever, marcher vers la salle de bain et choisir son arme.

Elle se mit debout et prit un pas décidé vers l'armoire. Par contre, en se levant, elle ressentit un étourdissement. Ses jambes, normalement prêtes pour marcher, n'avaient pas reçu le message et elle n'avait pas eu le temps de se réajuster. C'était une scène absurde et elle s'écroula à terre sans dire un mot. Tout à coup, son spectacle pathétique était transformé en scène comique. Elle n'en pouvait plus. Elle ne pouvait même pas terminer ses jours sans bêtises. Lucie rit, le tapis à poils longs l'avait protégé de sa chute, mais elle n'avait aucune dignité, le visage écrasé sur une surface qui n'avait pas été nettoyée depuis longtemps. René était sans doute trop absorbé dans la partie pour s'inquiéter d'elle et cette réalité aberrante était encore une fois humoristique pour elle. Lucie devait pleurer mais elle se tordait de rire. Elle pensa tout de suite à sa mère qui lui disait « Si tu ne vaux pas une risée, tu ne vaux pas grand-chose. » C'était bien vrai. Toute la situation lui semblait ridicule. Au moins, le besoin de tout terminer était passé. En se levant lentement, elle s'épousseta et retourna vers la salle de bain. Elle se regarda dans le miroir et enleva les débris collés sur elle provenant d'un tapis qui n'avait peut-être jamais vu un aspirateur. Cette fois dans la glace, elle ne se jugea pas mais éclata de rire quand elle trouva un sous collé sur sa joue. « Tu me joues des tours, Pa? » dit-elle tout fort. La voilà à son pire et son

père avait décidé de faire le farceur. Ce n'était évidemment pas la fin de son histoire. Elle sourit et comprit ce qu'elle devait faire.

C'était une épiphanie. Elle prit la cenne noire et la plaça dans son portefeuille qui figurait parmi les ruines sur le tapis. Elle savait bien que personne ne comprendrait son attachement à cette pièce de monnaie sans valeur. Mais elle allait la garder pour ne jamais oublier ce moment à la fois décisif et courageux dans sa vie. Elle s'habilla et alla dans le salon pour voir René et Chuck presque endormis devant la télé. Elle chercha partout dans la maison et trouva un vieux calepin et un crayon à mine. Elle n'avait pas dessiné depuis longtemps mais ses mains et ses doigts retrouvèrent facilement leurs positions. Elle commença à esquisser un ours, un ours noir pour représenter la noirceur qu'elle avait ressentie toute sa vie. Une fois terminé, elle en dessina un deuxième, mais celui-là blanc, pour correspondre à l'image de son père, une image de bonté et de clarté. Et, en faisant ce qui était pour elle le plus naturel, Lucie n'avait plus envie de voir la fin, elle voulait tout recommencer, sachant qu'elle garderait en elle les ténèbres et la splendeur. Et, pour le moment, c'était bien assez.

4-La piscine

Nibi, Gizaagi'igo (Eau, nous t'aimons)
Gimiigwechiwenimigo (Nous te remercions)
Gizhawenimigo (Nous te respectons)
Nibi Nagamowin (La chanson de l'eau), Dorene Day

Ok, on choisit le même casier que la dernière fois. Natasha, dépêche-toi! Mets ton maillot, prends ta serviette. Le cours commence maintenant. On est en retard! Liam vient ici, arrête de te cacher dans les casiers. C'est fini les folies, toi aussi tu vas nager. Allons-y!

— Maman, je trouve pas mes *goggles* ...

— Tu veux dire tes lunettes d'eau, Natasha? Tiens, prends-les et bonne leçon!

— Merci, Maman!

En saluant sa fille aînée, qui venait de célébrer son onzième anniversaire, la mère remarquait à quel point Natasha avait grandi et elle se sentait fière de la confiance qu'elle voyait en elle. Son corps de petite fille disparaissait, remplacé par celui d'une jeune adolescente. La mère commençait tout juste à composer avec cette nouvelle évidence. Elle l'ajouta à la liste mentale qu'elle se faisait tous les jours pour combattre le stress en tentant de rester organisée. La vie avançait à toute vitesse et être parent était certainement un de ses plus grands défis. Elle voulait parfois s'arrêter et vivre pleinement l'instant, mais en réalité, parfois elle avait à peine un moment pour prendre sa douche. D'ailleurs, elle n'eut pas beaucoup de temps de contemplation car il fallait organiser Liam, son plus jeune. À six ans, Liam avait le double de l'énergie de ses pairs. C'était une bonne idée de le mettre dans la piscine, il adorait l'eau et nageait avec enthousiasme. Une fois que les leçons pour ses deux enfants étaient entamées, la mère s'assit sur le banc, le long de la terrasse et les observa en train de nager.

Elle aimait bien la piscine municipale de sa jeunesse. Cet édifice, maintenant vétuste, renfermait tellement de souvenirs. À l'époque, quand elle était gamine et qu'elle suivait ses leçons, la piscine était toute neuve. Dès ses premières visites, elle avait toujours trouvé cet endroit fascinant. C'était un microcosme de la société. Elle se rappelait avoir beaucoup souri en voyant les grand-mères en maillots fleuris portant leurs bonnets de bain. Et la piscine avait toujours accueilli des para-athlètes. Le souvenir d'une jeune femme avec une jambe amputée qui prenait des leçons au même moment qu'elle lui revint. Elle s'était habituée de voir l'adolescente enlever sa prothèse avant de se baigner et avait compris qu'on ne devait jamais sous-estimer les gens. Elle la trouvait bien courageuse en la regardant nager si gracieusement et sans difficulté.

Cette piscine lui rappelait aussi des souvenirs plus rigolos. Dans le passé, l'école offrait des leçons de natation. La mère songea à la fois qu'elle avait été jumelée avec un garçon pour pratiquer des techniques de réanimation cardio-pulmonaire. Les écoliers étaient à l'âge de la préadolescence, une période remplie de gêne et d'hormones. Toute la classe avait ri mais elle ne laissa rien paraître pour montrer à quel point elle était courageuse. Une chance que sa meilleure amie lui avait fait signe que tout allait bien finir. Heureusement, elle n'avait finalement pas eu à mettre sa bouche sur celle du garçon, puisqu'elle n'avait eu qu'à mimer l'action. Cette anecdote des maladresses du passé la faisait glousser aujourd'hui. Et puis, elle pensa encore une fois à sa fille qui avait maintenant l'âge qu'elle avait à cette époque-là. Elle savait bien qu'avec Natasha, c'était maintenant le calme avant la tempête. Si seulement la mère avait l'énergie pour pouvoir l'apprécier. Cette piscine évoquait tant de petits moments vécus entre quatre murs et c'était un endroit familier. Aujourd'hui, ce bâtiment démodé lui prouvait que certaines choses ne changeaient pas. Cette observation la tranquillisa.

Elle jeta un coup d'œil à ses deux enfants et passa un moment paisible à les observer à faire des longueurs ou à patauger. Ses enfants profitaient bien de leurs leçons, et c'était, pour elle, une des seules occasions dans la journée pour s'arrêter et respirer. Chaque jour avait ses propres défis. Après le travail, il fallait aller chercher les enfants à la garderie, ensuite faire le souper, aider l'aînée avec ses devoirs, s'assurer que son plus jeune fasse sa lecture. C'était devenu une liste de corvées qui semblaient interminables. À la tombée de la nuit, la mère s'effondrait sur un lit, mais jamais le sien. D'habitude, elle se réveillait avec son benjamin, son petit Liam, collé à ses côtés. Au repos, Liam ressemblait à un petit chérubin métis. Avec sa chevelure en boucles d'ébène et ses pommettes hâlées, la mère ne pouvait que gâter le bébé de la famille un peu en restant couchée contre lui. C'était vraiment son moment de grâce à elle, car la mère savait que les sables du temps n'allaient pas empêcher Liam de grandir. Pourtant, il y avait souvent des moments où elle aurait préféré qu'il soit un peu plus autonome. En ses instants de grande fatigue, elle se réveillait avec la conscience que ce jour était pareil aux autres et qu'il devrait y avoir autre chose dans la vie et cette pensée récurrente lui causait beaucoup d'anxiété.

Autrefois, elle incarnait l'esprit de la liberté. Présentement, la mère se souciait de tout et de rien. Cela commençait avec une simple inquiétude qui s'amplifiait et cela lui causait beaucoup d'ennuis. Au bureau, malgré le fait qu'elle soit une employée dévouée, elle se faisait un sang d'encre si les patrons voulaient la rencontrer. Elle n'aimait plus l'imprévisibilité naturelle de la vie. Et si, par chance, une angoisse s'adoucissait, une autre la remplaçait. Elle pouvait se tourmenter avec des soucis financiers, l'absence de sa libido, la solitude qu'elle ressentait malgré la présence de son mari. Au bout du compte, sa liste de soucis était sans fin mais remplie surtout de banalités. La mère pouvait tomber dans un cycle vicieux d'autocritique et se blâmer d'avoir

cette angoisse du quotidien. Elle se sentait perdue dans sa propre vie. C'était temps de se l'admettre.

Elle eut un profond sentiment de malaise. L'air humide et chaud de la piscine lui donnait envie de se fermer les yeux un instant. Les paupières closes, elle prit conscience de deux mères assises sur le même banc qu'elle, à sa droite. Elles étaient toutes les deux dans la quarantaine, comme elle. Habillée en tenue yoga, un peu *granola*, mais avec un air sophistiqué, la brune portait ses cheveux courts, bien coiffés. Avec son teint lumineux, elle paraissait être en très bonne santé. L'autre, une blonde aux longs cheveux attachés en queue, avait une posture parfaite. Individuellement, on les aurait probablement remarquées, mais ensemble, on ne pouvait les ignorer. Elles discutaient passionnément au sujet des activités de leurs enfants et ne faisaient pas attention aux gens autour d'eux.

— Bien, dit la brune, Sandrine a été choisie pour faire partie d'une équipe de soccer de haut calibre. Je suis contente pour elle, mais je ne sais pas comment on va faire. Elle a aussi son piano, la danse et, bien sûr, les leçons de natation. Maude, te rends-tu compte qu'on sera les chauffeurs de nos enfants pour plusieurs années encore! L'autre, la blonde, acquiesçait avec enthousiasme.

— Complètement d'accord avec toi, Jacynth. Je crois que c'est tellement important pour le développement de nos enfants d'essayer toutes ces activités. Comme ça, ils peuvent mieux choisir selon leurs intérêts plus tard. Pour nous, la natation n'est pas un choix, c'est une compétence de vie essentielle. Pour le reste, après douze ans, c'est le temps de devenir plus sérieux. J'ai tellement hâte que Morgane commence à l'école de danse. Mais là, attention, avec les compétitions de danse tous les weekends et des voyages partout aux États, je crois qu'il va falloir que je gère sa carrière à temps plein! Je n'aurai aucune vie!

La blonde parlait avec confiance sur un ton presque compétitif. Sa façon de s'exprimer froissait celle qui écoutait ses deux voisines, les yeux fermés. Mais, comme celles-ci n'étaient pas conscientes de leur entourage, Jacynth répondit d'un air surpris mais prudent.

— Ah, elle a passé son audition? Je croyais que c'était pour l'an prochain?

— Euh, non. Elle ne l'a pas passée, pas encore, mais ce n'est qu'une question de temps!

Maintenant, la mère de Natasha et de Liam les écoutait plus attentivement. Le bavardage entre ces deux femmes n'était pas détestable, mais elle ne pouvait pas bien les comprendre. Elles se plaignaient d'être trop occupées, mais, en même temps, elles se vantaient de toutes les activités de leurs filles. Leur compétitivité était indéniable, explicite, pas du tout sous-entendue. C'était un concours entre celle qui était la plus occupée et celle qui avait les meilleurs enfants. La troisième mère ne pouvait pas croire que certains parents soient fiers de gaver leurs petits d'activités, leur enlevant tout moment de liberté. Elle imaginait leur page Facebook avec des photos organisées en thèmes et en occasions spéciales. Elle avait perdu patience de rivaliser avec ses « voisines », car ses insécurités s'accroissaient quand elle se comparait aux mamans « parfaites ». Et puis, autrefois, la mère ne jugeait pas les gens comme elle le faisait présentement. Elle avait vécu la devise : vivre et laisser vivre. Consciente de ses propres défauts, elle se jugeait si sévèrement.

La mère aurait voulu tant donner à ses enfants, mais sa situation était délicate. Son mari travaillait de nuit. La charge mentale et la charge ménagère revenaient le plus souvent à elle. Les activités des enfants étaient aussi sa responsabilité et elle devait tout faire puisque Miguel ne pouvait pas s'en occuper. Tout cela ajoutait à son angoisse. Ses moments de paix intérieure devenaient plus rares. Normalement la piscine offrait du répit, mais aujourd'hui, il y avait

quelque chose dans l'air. Il faisait si chaud. La mère enleva son manteau et regarda l'eau limpide de la piscine.

Elle se félicita d'avoir pris le temps de se rendre au centre communautaire, d'avoir fait la queue pour avoir une chance d'inscrire ses enfants dans ces cours de natation. Déjà, cela représentait en soi une réussite. Mais l'inscription n'était que le début, ensuite, il fallait y aller, organiser les enfants, les tenues, les serviettes et tout le reste. Elle ne méprisait pas plus cette corvée que les autres, car de toute façon, l'épuisement qu'elle ressentait l'empêchait de vivre une émotion inutile comme le mépris. C'était une fatigue imposante qui la tracassait et un besoin de vivre quelque chose pour elle qui la travaillait. À cette pensée, la mère ressentit une chaleur monter dans son corps. Elle se déplaça sur le banc pour se mettre plus à l'aise. Maude et Jacynth, de leur côté, n'avaient même pas constaté la présence de l'autre mère et elles continuèrent leur conversation, toujours en ne faisant aucunement attention aux gens autour d'elles.

— Ah Maude, as-tu reçu l'information que la ville propose de construire un centre de désintoxication et de réhabilitation sur le site de l'ancien centre communautaire?

— Oui, Jacynth, et je ne suis vraiment pas ravie de ces nouvelles. Je sais bien qu'il faut aider les gens, mais c'est compliqué. Je ne veux pas que mes enfants soient exposés à la drogue! Les drogués sont dangereux et peuvent causer toutes sortes de problèmes. Surtout les *meth heads*. Je les veux loin de chez nous.

— Exactement! Il y a beaucoup d'endroits disponibles dans les quartiers industriels de la ville. Pourquoi pas les installer loin des familles?

La troisième mère essayait activement de ne plus tendre l'oreille. Elle n'aimait pas l'orientation que prenait leur commérage et qu'elle jugeait maintenant d'intolérant. C'était une

pensée paradoxale, puisqu'elle comprenait leurs inquiétudes, mais elle voyait le besoin d'un centre pour aider ceux qui souffraient d'une dépendance d'alcool ou de drogue. Elle pensa alors à sa meilleure amie d'enfance, Lucie, pour qui la sobriété était un combat continu.

Lucie avait eu tant à endurer. Quand elles étaient jeunes, Lucie et elle formaient un duo formidable. Comme Lucie était de nature très gênée dans les groupes, elle avait souvent parlé en son nom. Et à cause de cela, elle avait tout naturellement appris comment s'exprimer dans n'importe quelle situation. Lucie, de son côté, avait un talent artistique incroyable. Elle avait toujours un crayon à la main et dessinait des trucs époustouflants. Lucie avait perdu son père à un âge précoce et n'avait pas l'appui de sa mère, qui était maintenant remariée et passait son temps à élever son demi-frère.

Quand elles étaient jeunes, Lucie avait passé beaucoup de temps chez elle, et ensemble, les filles s'étaient amusées. Elle se souvint de leur projet de science en cinquième année au sujet de la protection des baleines. Lucie avait dessiné toutes sortes d'animaux aquatiques et elle, elle avait fait la présentation orale avec grand succès. C'était à cette époque qu'elle avait découvert sa passion pour la justice sociale et surtout la protection de l'environnement. De son côté, Lucie l'avait toujours encouragée à lutter pour ses convictions et elle, elle avait fait de son mieux pour encourager son amie à prendre la parole de temps en temps. Mais, malgré l'amitié entre les deux adolescentes, la vie n'était pas facile pour Lucie et les choses se compliquèrent une fois qu'elles étaient arrivées au secondaire.

Lucie avait toujours eu de la difficulté à s'intégrer dans des situations sociales et avait découvert que l'alcool était un remède facile. Elle buvait avec enthousiasme pour sortir de sa coquille et une fois qu'elle avait expérimenté avec les drogues, impossible de faire marche arrière. Sa meilleure amie avait tenté de l'aider et était même restée à ses côtés pendant son

overdose à leur bal des finissants. Ce n'était que le début des tourments de la pauvre Lucie et les petites anxiétés de la mère ne pouvaient pas faire concurrence à ses problèmes. Finalement, les deux amies s'étaient éloignées l'une de l'autre. Elles se retrouvaient de temps en temps, mais ne se confiaient plus leurs grands secrets.

Récemment, cependant, elle avait reçu des nouvelles que la carrière de Lucie allait bien. Celle-ci avait retrouvé l'art et était maintenant une artiste qui connaissait beaucoup de succès. Elle était tellement fière de son amie. C'était une des raisons pour lesquelles la mère ne considérait pas les « drogués » comme un grand problème. Elle comprenait trop bien leur combat et avait pitié d'eux.

Mais maintenant cette pensée la portait à jeter un regard sur sa propre vie et elle constata qu'elle n'avait pas eu le courage d'aller au bout de ses convictions. Elle était toujours trop occupée avec sa famille. Elle aurait tant aimé se confier à son amie qu'elle aimait de tout son cœur, mais les années filaient. Combien de temps avait-elle gaspillé? Un fort sentiment de culpabilité surgit en elle. Son ventre tournait comme une toupie et la chaleur l'incommodait de plus en plus.

Son regard se tourna de nouveau vers le bleu reluisant de la piscine. Elle prit une grande respiration. L'air avait le goût du chlore et ses yeux brulaient. Les eaux chaviraient avec les coups de pied des enfants et l'effet était hypnotisant. Chaque petite vague l'interpella en offrant un éclat d'étincelles embuées. La mère pensa pour la première fois combien la plonge lui ferait du bien. Cette piscine pourrait lui offrir l'apaisement dont elle avait tant besoin.

L'eau en soi était sacrée. Elle avait compris ce concept quand elle avait passé du temps avec la grand-mère de Lucie un été. Les filles avaient besoin d'une gardienne et mémère Léone les avait prises en charge. C'était une femme remplie de sagesse à qui on pouvait tout dire. Elle avait

passé l'été à leur enseigner toutes sortes de leçons reliées à la nature. Malgré leur jeune âge, mémère Léone prenait le temps de leur expliquer l'importance de l'eau. Elle avait dit « À la naissance, c'est *nipiy* qui arrive en premier. » Mémère Léone priait au petit Jésus et à Sainte Anne, mais elle n'était pas comme les autres. Elle nous avait expliqué que Sainte-Anne c'était la grand-mère à Jésus et qu'il y avait un lac en son nom en Alberta. Tous les étés, les Métis de l'Ouest entreprenaient un pèlerinage pour y aller. Elle parlait des cérémonies de ses aînés et elle nous avait raconté que tous les êtres sur terre sont reliés par *nipiy*, comme elle disait, le mot cri pour l'eau. Elle avait dit souvent que *nipiy* pouvait guérir les maux tout comme les eaux du lac Sainte-Anne.

Cet été-là avait été rempli d'aventures et de leçons. Les filles avaient passé leur temps nu-pieds dans la nature à courir dans l'herbe, à explorer les champs, à pêcher et à nager dans les eaux du lac. Mémère leur avait même donné la tâche d'aller faire la pêche aux grenouilles, qu'elle vendait par la suite aux restaurants pour leurs cuisses savoureuses. Les filles avaient ramené à la maison une petite tortue qu'elles avaient trouvée dans un marécage. Mémère avait dit que tous les êtres étaient sacrés et que si on observait la marche de la tortue, les humains pouvaient reconnaître la vérité sur la vie. La tortue porte la vérité avec elle... Mémère Léone leur avait dit que les gens modernes étaient trop pressés, qu'ils cherchaient toujours la prochaine destination et qu'ils n'appréciaient pas le trajet pour s'y rendre. C'était des concepts complexes pour deux fillettes de dix ans, mais Mémère leur expliquait tout avec patience. Elle était tellement intelligente. C'était dommage que les filles n'aient pas eu plus de temps avec mémère Léone. Elle est décédée subitement pas longtemps après cet été magique.

La mère regarda l'eau de la piscine encore une fois. Malgré le soulagement potentiel que lui offrait cette baignade, elle refoula cette réflexion aussitôt. C'était interdit de sauter dans l'eau

durant les leçons et elle ne pouvait pas craquer devant tout ce monde. Elle jeta un coup d'œil à la foule de gens autour d'elle. Il y avait, bien sûr, ces mamans un peu (beaucoup) chiantes, mais plus loin, il y avait aussi, un instructeur russe avec une classe de petits de six ans qui s'entraînaient avec diligence. Elle remarqua aussi un groupe d'adultes qui se préparaient pour leur leçon d'aqua forme. Dans le coin, tout près du bain tourbillon, des ados prenaient un cours de sauveteur. Ils pratiquaient la réanimation cardio-pulmonaire sur le mannequin Annie. La mère avait toujours eu une frousse en la voyant. Ce n'était pas surprenant puisque son visage avait été inspiré par le masque mortuaire de l'inconnue de la Seine. Cette jeune femme, dont personne ne connaissait l'identité, avait été le sujet d'inspiration de plusieurs artistes et auteurs. Cette histoire lugubre avait interpellé les gens localement, mais la nouvelle de la noyée mystérieuse avait aussi fasciné la société européenne. Elle avait appris ce détail en faisant de la recherche pour un cours universitaire, il y avait longtemps.

Maintenant, cela lui faisait penser à une autre jeune adolescente, nommée Tina Fontaine, trouvée morte dans la rivière Rouge. Tina n'avait que quinze ans et tous les systèmes d'appui mis en place pour cette femme ne l'avaient pas protégée. Contrairement à l'autre inconnue, possiblement morte d'un suicide, Fontaine avait été tuée, son corps balancé dans la rivière. La mère ne comprenait pas pourquoi la vie de tant de femmes autochtones... semblait jetable. On avait beau dire qu'on vivait dans un pays juste et équitable mais le racisme était toujours présent. Et si on était blanc, c'était tellement plus facile d'ignorer l'existence du problème. Mais l'histoire de Tina Fontaine faisait maintenant l'objet d'un rapport qui sortirait sous peu... La mère espérait que les informations apprises aideraient d'autres jeunes femmes vulnérables. Était-elle naïve de croire que la société pouvait changer? se demanda-t-elle. Mais, elle songea à sa propre fille qui

allait bientôt avoir l'âge de Tina Fontaine et une angoisse déchirante se présenta, mêlée d'une peur paralysante. Comment pourrait-elle la protéger de tout le mal de ce monde?

Elle détourna son regard de la piscine et fit attention aux paroles des femmes assises tout près d'elle. Elle avait tant besoin de se changer les idées. Le temps d'une toute petite pause. Maude et Jacynth, de leur côté, avaient trouvé un nouveau sujet de discussion.

— Jacynth, j'ai fait tous les calculs et si on coupait certaines dépenses, je crois que je pourrais arrêter mon boulot. Commesi on coupait, par exemple, la livraison des repas végétaliens, la promeneuse du chien, la femme de ménage, je pourrais rester chez moi et tout gérer de la maison comme un *business*. Je pourrais m'occuper de la carrière de ma petite *star* et tout serait organisé. J'y songe sérieusement.

— Mais Maude, tu ne serais pas heureuse à tout faire à la maison! C'est pas si *glamour* que ça! J'en reviens pas comment mes enfants sont ingrats – ils me traitent de leur servante professionnelle! Ça me rend folle! Heureusement que Ben comprend et m'envoie au spa à volonté! C'est vraiment un prince, mon homme.

Les deux femmes continuèrent de placoter comme ça, sans gêne. L'autre mère n'avait plus envie d'entendre parler de comment Ben était peut-être charmant mais ne savait pas comment charger le lave-vaisselle.

Tout cela avait si peu d'importance dans ce monde indifférent. Elle pensa aux causes environnementales qu'elle avait défendues auparavant. Elle se culpabilisa davantage lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'arrêtait pas de se comparer à ces bourgeoises! Même si elle se moquait de leur conversation frivole, elle se sentait inférieure. Elle n'avait pas de mari riche qui voulait la gâter. Et, à vrai dire, Miguel aurait pu contribuer davantage aux travaux domestiques. C'est-à-dire quelque chose, n'importe quoi pour alléger ses tâches et responsabilités. Une colère

montait en elle et elle avait tout à coup envie d'agir. Aussitôt, un sentiment de fièvre monta comme une vague et la mère regarda l'eau avec un profond désir.

Pourquoi ne pas sauter dans ces eaux si rafraichissantes? L'envie était là mais les convenances sociales l'empêchaient d'agir. Une bonne mère ne plonge pas dans une piscine pendant les leçons de ses enfants, peu importe la chaleur imposante. Mais, qu'arriverait-il si elle le faisait? Elle envisagea le moment que son corps se glisserait dans *nipiy*. La torpeur qu'elle ressentait se dissiperait aussitôt et cette baignade se présenterait comme une trêve, un silence dans ce chaos qui explosait dans sa tête. La voix du bon sens se dissipait et l'attrait de ce bain devenait incontournable. Elle voulait y céder.

Pour se remettre sur terre, elle se mit encore une fois à écouter les mères près d'elle jacasser. Cependant leur conversation se noyait dans un vacarme ambiant qui s'était subitement accru. Elle cherchait le souvenir de la dernière fois qu'elle ne se sentait pas complètement fatiguée. Elle n'y arrivait pas. Pourtant, elle en avait eu de l'énergie dans sa jeunesse! Revendicatrice et engagée, elle avait eu le courage de se donner pour une cause. Mais présentement, l'idée de pouvoir trouver le temps d'aller à une manifestation lui semblait absurde. Un sentiment d'impuissance résignée envahit son corps.

Elle aurait voulu appeler Miguel pour tout lui raconter, mais il était au travail et puis, serait-il en mesure de l'aider? Elle n'avait plus beaucoup confiance en lui. Elle avait essayé de lui en parler mais il était toujours trop fatigué, trop occupé, trop distrait pour donner un coup de main. Elle était crevée. Il était crevé. Demander son appui devenait un travail en soi. Il n'y avait personne d'autre pour l'aider.

Autour d'elle, plusieurs parents et même des grands-parents étaient assis sur la terrasse de la piscine en train d'observer avec fierté leurs enfants et petits-enfants. Ils se partageaient la tâche.

Elle était toujours seule, seule à faire tout pour les autres. Et puis c'était devenu un fardeau. Elle en avait assez de cette vie folle. Plonger dans l'eau lui permettrait d'oublier tout. Ce serait comme le renouveau du printemps, un signe que personne ne pourrait ignorer. Pas même Miguel. La baignade serait un baptême. L'idée était sans doute un cliché mais elle lui appartenait. Ce serait une bêtise, mais la sienne. Elle voulait rompre les digues de l'impuissance qui l'enfermaient, de cette anxiété qui avait atteint son paroxysme. La raison ne gagnerait pas cette bataille. Seule l'eau allait la soigner, la guérir.

Et comme ça, elle se leva et se dirigea vers la piscine. Les mamans ne lui portaient aucune attention, ni les grands-parents, ni les enfants non plus. La mère prit son élan et se jeta dans la piscine municipale de son enfance.

5- L'offrande du bison

Lintuwakon 'ciw Mechinut/ (Chant de mort)
Ya-ni-gwe-do⁴³
Ani-ne
Ya-ni-gwe-do-na
Ya-ni-gwe-do

Élise avait choisi de plonger dans la piscine. C'était une pulsion, un cri d'alarme silencieux et elle aurait voulu que ce geste provoque une révolution dans sa vie. Pourtant, rien n'avait changé. Ce soir-là, à la piscine, personne n'osait commenter à haute voix ce qu'elle avait fait. L'idée qu'une mère, complètement habillée, décide de sauter dans l'eau réservée aux jeunes qui suivaient leurs leçons, était simplement trop choquante à concevoir. Tous préféraient ignorer son impulsivité aberrante. Et certains la justifiaient en disant qu'elle était accidentellement tombée à l'eau. C'était ridicule, mais elle n'avait pas eu le cran de s'obstiner et avait retenu plus tard cette même explication.

Élise n'avait pas eu le courage d'être honnête avec sa fille non plus. Penaude, elle retourna à la maison, trempée jusqu'aux os, toujours accompagnée de ses enfants, inquiets pour leur maman qui n'était pas bien. Elle ne pouvait que regretter son acte en regardant ses deux beaux enfants dans les yeux. Heureusement, son gamin Liam était un peu égocentrique comme la plupart des jeunes de son âge pour saisir l'ampleur de ce que maman avait fait. Pour contrer le regard soucieux de Natasha, elle lui raconta qu'elle avait eu vraiment chaud et l'envie de se rafraîchir dans les eaux bleues avec les enfants s'était imposée. Sa fille accepta son explication mais Élise savait qu'elle avait semé le doute auprès de son aînée et elle se culpabilisait déjà en y pensant.

⁴³ La chanson *Mehcinut* s'inspire d'un enregistrement qui date des années 1900, lorsqu'un anthropologue nommé William H. Mechling a voulu « capter » les sons et les chansons du peuple de la Nation Wolastoqiyik ou Maliseet au Nouveau Brunswick. L'artiste wolastoqiyik, Jeremy Dutcher a intégré un discours par Jim Paul au sujet de la mort et la vie après la mort. Les paroles sont possiblement des sonorités ou une ancienne forme de la langue. (Jeremy Dutcher, *Exclaim!*, le 13 février, 2018)

Une fois chez elle, Élise se changea et mit les enfants au lit. Elle s'endormit à côté de son benjamin et fit d'étranges rêves. Elle se retrouvait sur la plateforme de Pépère, dans la forêt. C'était sa petite thébaïde de jeunesse. Elle y avait passé des journées entières à jouer avec son petit frère Gabs. Mais Gabriel ne figurait pas dans son songe. À sa place, il y avait Lucie, sa meilleure amie d'enfance. Pour une raison mystérieuse, Lucie voulait que les deux filles sautent pour atteindre le tapis forestier. En regardant vers le sol, l'image de la petite cabane chavira et Lucie et elle se retrouvaient sur le bord d'une falaise. Des centaines de bisons fonçaient vers elles. Elles allaient être broyées sous leurs pattes pendant cette ruée vers le précipice. Lucie, le visage masqué par la poussière que soulevait la cohue, lui demanda encore une fois de sauter, mais cette fois du haut de la falaise.

Élise, effrayée par cette apparence fantomatique de Lucie, se réveilla aussitôt, le cœur battant la chamade, trempée par sa propre sueur. Elle se leva du lit de Liam, jeta un coup d'œil dans la chambre de sa fille pour voir qu'elle dormait paisiblement et regagna finalement sa chambre et son lit.

Lucie

Lucie en avait eu assez du brouillard de drogues et d'alcool. Elle savait qu'elle méritait de vivre sa passion, de trouver sa raison d'être. Plus que jamais, elle était convaincue qu'elle ne marchait pas seule. Son père, décédé depuis longtemps, la surveillait de l'au-delà. Au début, elle l'entendait lui dire : « Vas-y ma belle, fais ce que t'aime faire! » Et elle avait commencé à esquisser. Et, une fois qu'elle avait maîtrisé à nouveau le dessin, elle s'était tournée vers la peinture. Il n'y avait rien de mieux que de regarder la toile vierge et d'y mettre son cœur. Elle était tellement heureuse de s'enfermer dans son petit appartement pour le weekend et de veiller jusqu'aux petites heures du matin, couverte de peinture.

Sa nièce Andrée était une fois venue de la campagne pour lui rendre visite, mais Lucie avait oublié de lui laisser les clés. Sa pauvre nièce avait cogné et cogné à la porte pendant que Lucie peignait, hypnotisée par son songe puissant. Elle s'était finalement rendue compte qu'on frappait à la porte; elle avait trouvé Andrée en larmes à l'entrée de l'appartement. Une chance que sa nièce avait été suffisamment impressionnée par son œuvre pour la pardonner. Lucie n'allait jamais oublier ce qu'Andrée lui avait dit ce jour-là : « Ma tante, c'est trop beau! Tu es vraiment une artiste! Il faut que le monde voie ce que tu fais! » C'était au tour de Lucie de verser des larmes. Andrée avait été époustouflée en regardant le tableau et lui avait dit, « Mais ma tante, comment t'as fait? Les couleurs sont si vives et les animaux, on dirait qu'ils jaillissent de la toile! » Lucie lui avait répondu tout simplement, « J'sais pas, c'est des trucs que j'ai dans ma tête et puis je fais des essais ... *trial and error*. C'est un peu mystérieux, même pour moi. » Émerveillée, Andrée avait répondu : « Je suis sérieuse ma tante, t'es mieux de montrer ça à quelqu'un! »

S'il y avait une personne dans sa famille qu'elle voulait impressionner, c'était sa nièce. Lucie l'aimait et elles avaient une complicité hors pair entre tante et nièce. Lucie comprenait Andrée et elles avaient beaucoup en commun. Andrée avait aussi perdu son père à un jeune âge. Mais ce n'étaient pas les mêmes circonstances que Lucie avait vécues. Le père d'Andrée, c'était le demi-frère de Lucie et, malheureusement, il était toujours un véritable lâche. Il avait été là pour faire les enfants mais pour les élever, il avait choisi de partir. Lucie en avait honte, mais elle avait ses propres problèmes et elle ne pouvait pas convaincre son frère de rester pour s'occuper de sa fillette. La dernière fois qu'elle avait eu de ses nouvelles, il travaillait en Alberta dans l'industrie des sables bitumineux. Lucie savait que l'économie albertaine était en chute libre depuis un

moment, que l'industrie connaissait beaucoup de difficultés, mais elle ne savait plus ce qu'était devenu son frère et lui non plus n'avait fait aucun effort pour rester en contact avec la famille.

C'était après cette visite d'Andrée que Lucie jura de se consacrer pleinement à son art. C'était devenu son nouveau dada... Elle voulait qu'Andrée soit fière d'elle. Depuis cette visite avec sa nièce, Lucie passait tout son temps libre à peindre. Elle savait qu'elle avançait dans sa pratique artistique et le tout fut confirmé lors de son premier vernissage important. Plusieurs artistes et plusieurs aînés avaient vu son potentiel. Lucie en était ravie. Même sa mère y était. Lucie était abasourdie de la retrouver au fond de la galerie. Avec un air stoïque, elle avait dit tout simplement, « C'est beau. T'en as fait du travail. Ton père en serait fier. » Lucie avait gloussé et répondu tout simplement, « Merci d'être là, Ma. »

Le seul bémol de la soirée était l'absence d'Andrée. Elle n'avait pas pu y assister et Lucie n'en savait pas la raison. Pourtant, cette absence ne l'arrêta pas. Lucie relevait un défi après l'autre. On pouvait maintenant la retrouver en train de peindre des murs un peu partout dans la ville. Elle adorait l'exaltation qu'elle ressentait en montant l'échafaudage. Bombe aérosol à la main, elle créait des chefs-d'œuvre. Un jour, lorsqu'elle était installée dans le quartier *North End* de la ville, une aînée était venue lui parler. La vieille femme avait crié du sol, « *You got a gift from the Creator, sweetie.* » Lucie avait été touchée par ces paroles puissantes. Elle était descendue de son perchoir pour jaser avec la dame qui lui faisait penser à sa Mémère Léone. La vieille dame l'avait invitée à une cérémonie de pleine lune et elle avait pensé y aller mais finalement le travail l'avait retenue. C'était devenu sa seule priorité.

Lucie ne s'en rendait pas compte mais elle avait remplacé une dépendance par une autre. Oui, elle vivait une vie sobre mais elle se retrouvait dans une autre sorte de manie, celle de la forcenée du travail. Cette nouvelle dépendance n'était aucunement stigmatisée, plutôt, elle était

encouragée. Elle se plongeait dans ses travaux d'artiste et ne faisait pas surface jusqu'à l'aboutissement du projet. Son cercle d'amis artistes la jalousait de pouvoir y consacrer autant d'attention et de temps. Elle était louée pour son éthique de travail remarquable, mais si un de ses proches l'avaient vue dans un tel état, ils auraient été alarmés.

Élise

Élise se réveilla pour commencer sa journée. Elle n'avait pas vraiment pu trouver un sommeil réparateur après ce cauchemar dont elle se souvenait très clairement. Elle était donc épuisée. Malgré ce fait, elle devait commencer la routine matinale de ses enfants avant de se rendre au bureau. En préparant le petit déjeuner, elle entendit Miguel rentrer de son quart de travail. Il était évidemment épuisé et s'effondra sur le divan du salon. Élise, qui donnait à manger aux enfants tout en rassemblant leurs dîners d'écolier, était la première à parler.

— Bon matin, Migs. Ç'a bien été?

— Comme d'habitude, j'ai fait mes livraisons, y'avait pas grand monde sur la route. C'était *business as usual*.

— *Good!* Je voulais juste te rappeler que samedi, je m'en vais à un ralliement pour protester contre le manque d'eau potable à *Shoal Lake*.

— Élise, pourquoi tu gaspilles ton temps avec ces choses-là? Tu sais que ça change rien!

— Migs, j'ai pas besoin d'entendre ça à matin! Ok? Hey, les enfants, allez brosser vos dents et donnez un câlin à papa!

Liam sauta de sa chaise et alla voir son père. Ils s'échangèrent des bisous. Le père appela ensuite Natasha.

— Hey, la grande, ça va ce matin? T'es toute prête pour l'école?

Natasha répondit poliment :

— Oui, Pa, j'ai une présentation sur les peuples de la nation Déné aujourd'hui. On a préparé une maquette, moi et mes amies. Elle est vraiment belle. Et puis, savais-tu Pa, que le corbeau est un *trickster* qui peut prendre toutes sortes d'apparences? C'est lui qui montre aux Dénés le bien et le mal!

Miguel, rayonnant de fierté, la félicita :

— C'est beau, ma fille. J'savais pas ça! T'es-tu don' bien intelligente! Ok, va mettre ton manteau. L'autobus arrive!

Sur ces paroles, les deux enfants partirent pour l'école. Élise s'apprêtait à sortir elle aussi. Mais avant, elle prit le temps de ranger la vaisselle, de mettre une dernière brassée de lessive dans la machine à laver et de nourrir la grosse chienne noire, une bergère allemande qui s'appelait Daisy. Miguel, lui, se préparait un petit casse-croute avant d'aller se coucher et dormir toute la journée. Élise était contrariée non seulement par l'inaction de Miguel face aux tâches ménagères, mais aussi et surtout par ses commentaires dénigrant son engagement (apparemment futile!) à la cause des habitants du lac Shoal. Mais elle n'avait pas le temps de lui en parler. Elle le quitta en silence et se rendit au travail.

Le trajet au bureau lui donnait toujours la chance de réfléchir et de se mettre dans un état d'esprit un peu plus positif. Pourtant, aujourd'hui, elle n'y arrivait pas. Son rêve revenait la hanter. Pourquoi Lucie était-elle apparue et quel était le sens de sa visite onirique? Pourquoi ce *stampede* aux buffalos, cette invitation au grand saut dans le néant? Elle n'arrivait pas à comprendre. Elle se jura qu'elle irait faire un tour sur les médias sociaux afin d'envoyer un petit message à sa meilleur amie. Elle n'avait plus son numéro de contact vu que Lucie perdait souvent ses téléphones cellulaires. Autrefois, c'était par manque de paiement, maintenant, elle les égarait quand elle s'abandonnait dans un projet où elle avait fait trop de nuits blanches.

Élise avait un mauvais pressentiment. Autrefois elle aurait tout de suite voulu rejoindre son amie en temps de peine et de misère mais, maintenant elle avait ses propres priorités. De toute façon, d'après les dernières nouvelles, les choses allaient plutôt bien pour Lucie : elle avait plusieurs projets en chantier. Mais alors, pourquoi Élise était-elle si inquiète? Pour se raisonner, elle voulut penser à autre chose. Ses soucis revinrent avec force et elle oublia son rêve.

Comme Élise songeait au fait qu'elle était beaucoup trop occupée avec ses enfants et son emploi, elle eut peur qu'elle était au point de craquer sous la pression de ses responsabilités. Elle en voulait de plus en plus à Miguel qui faisait le minimum. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne se rendait pas compte de son désarroi.

Puis, elle pensa de nouveau à ce que Miguel avait dit. C'était peut-être bien vrai? Elle se souvenait comment elle avait été tellement courageuse quand elle était jeune femme! Elle avait tout risqué pour la belle forêt de sa jeunesse. Et puis, avec l'aide de toute une communauté, ensemble le groupe avait réussi à la sauver de la coupe à blanc. Au départ, après cette première victoire, elle était prête à s'engager dans toutes les causes. Mais, au fur et à mesure qu'elle vieillissait, elle ressentait son impuissance face aux problèmes du monde entier. C'était de la folie, car elle ne pouvait plus ignorer sa propre inaction. Elle en avait honte.

C'est pourquoi la cause du lac Shoal lui était très chère car, à son avis, c'était une injustice qui faisait appel aux droits de la personne. L'histoire n'était même pas compliquée : il y avait longtemps, la ville de Winnipeg s'était entendue avec le peuple de *Shoal Lake 40*, une réserve des Premières Nations Ojibwe, pour se servir de l'eau du lac pour les besoins des Winnipegois. Les chefs avaient acquiescé puisque leur peuple croit fondamentalement que l'eau ne leur appartient pas. L'eau fait partie de la nature et personne n'en est propriétaire. Alors, la ville avait déplacé les gens de cette communauté afin de construire un aqueduc pour desservir Winnipeg.

Cette décision avait coupé l'accès au lac et avait contaminé l'eau potable de cette communauté. Ces gens avaient alors reçu l'ordre de bouillir l'eau depuis vingt ans. Ils devaient se procurer l'eau potable d'un réservoir et pouvaient seulement s'y rendre en bateau en été et en motoneige pendant l'hiver. La route, pendant le printemps et l'automne, devenait extrêmement dangereuse car c'était essentiellement un chemin de glace. Les gens avaient besoin d'une route accessible et sécuritaire. La situation n'était pas raisonnable, ni juste, ni correcte et Élise voulait s'impliquer dans cette lutte. Elle avait hâte de participer à la manifestation et elle osait espérer que cela changerait un jour la situation au lac Shoal.

Lucie

Lucie travaillait sur un nouveau projet qui lui tenait à cœur. Elle voulait trouver une façon de reconnaître les ancêtres de ses parents car, depuis peu, elle assumait pleinement son identité de femme métisse. Son inspiration était venue sous forme de vision, celle d'une chasse aux bisons. Même si elle ne voulait pas reproduire une série de clichés, elle avait envie de peindre le bison pour valoriser tout ce qu'il avait offert aux Autochtones et aux Métis. Mais surtout, elle désirait montrer l'importance des femmes et des enfants aussi. Elle ne savait pas trop ce qu'elle allait peindre mais, une fois lancée, elle était confiante que tout s'éluciderait.

Lucie s'installa dans son atelier avec toutes les provisions nécessaires pour vivre en ermite lors de la période de création. Elle se déconnecta du monde extérieur. C'était extrême, mais elle en avait l'habitude et elle savait qu'une fois commencée, les médias sociaux, Internet et la vie sociale seraient relégués au second plan. Elle se mit tout de suite à l'œuvre. Enfermée dans son atelier, son imagination coulait à grands flots et elle ne voulait, ni ne pouvait l'interrompre. C'était dans cette zone de créativité que la manie de Lucie s'intensifiait. Nuit et jour, pinceau à la main, elle bossait. Elle avait perdu toute notion du temps. Même lorsqu'elle dormait le peu

qu'elle pouvait, elle rêvait de la chasse, de la vastitude du ciel, de l'odeur de la poussière, du son des tirs de fusil et des roues des charrettes grinçant bruyamment en fendant le sol. Elle pouvait presque goûter le sang qui avait jadis coulé sur les plaines.

Au fur et à mesure que sa conception de l'œuvre devenait de plus en plus apparente, sa santé s'étiolait. Elle n'avait pas pris le temps de bien manger et, avec les nuits blanches, elle se sentait fragile mais avec une fausse confiance que ce projet allait tout arranger. Il suffisait de le terminer, et ensuite, elle pourrait retourner à la normale. L'idée d'appeler sa meilleure amie d'enfance, Élise, lui était venue à l'esprit pour bavarder un peu et prendre un peu de recul. Même si elle savait qu'Élise était souvent trop occupée pour passer du temps avec elle, elle était certaine que son amie viendrait la visiter si elle le lui demandait. Elle avait un souvenir vague qu'Élise avait tenté de la rejoindre sur Facebook récemment. Pourtant, elle choisit d'ignorer cette tentation de communiquer avec cette dernière pour continuer à s'appliquer à compléter sa mission.

Tout à coup, Lucie se rappela qu'Élise était souvent venue à son secours au secondaire. C'était vrai que l'artiste avait donné beaucoup de fil à tordre à sa meilleure amie... Un souvenir honteux tentait de refaire surface... Mais Lucie le refoula et elle savait qu'elle ne voulait pas déranger Élise maintenant.

Finalement, Lucie se mit debout. Elle avait fini. Elle aurait voulu se sentir fière mais l'épuisement qu'elle ressentait ne lui offrait aucune chance de vivre le bonheur du moment. En regardant son tableau, elle pensa à toute sa grande famille. Chaque personne significative dans sa vie y figurait symboliquement. Son père, qui la serrait avec la force d'un ours, y était, ainsi que sa mère qui, en fin de compte avait fait son possible pour Lucie. Elle avait eu du mal à y inclure son frère mais c'était compréhensible, puisqu'il n'avait pas fait partie de sa vie depuis leur

enfance. Mais, elle avait placé ses enfants dans le tableau et surtout sa nièce préférée, Andrée. Elle était au centre de la toile parce qu'elle représentait tant de choses. Andrée était la guérisseuse centrale de l'image. Son œuvre comprenait aussi une représentation d'Élise, sa meilleure amie d'enfance, puisque pour Lucie, elle avait toujours été la protectrice de l'environnement. Aussitôt, en regardant ces femmes fortes et importantes, elle fut prise d'un sentiment de vertige nostalgique. Elle n'avait pas été là pour ses proches. Il y avait toujours quelque chose dans sa vie qui faisait obstacle à ses relations personnelles...

Lucie, qui était trop exténuée pour s'éterniser dans une culpabilité extrême, soupira et décida qu'il était temps de sortir prendre de l'air.

Élise

Élise se sentait revivifiée après avoir participé à la manifestation au palais législatif. C'était tellement fantastique de voir tous les gens qui étaient engagés comme elle l'avait été autrefois. Elle avait même rencontré deux intervenants sympathiques : Marcelle, une avocate, experte dans les traités des Premières Nations et Derrick, un jeune homme, nouvellement diplômé de l'Université de Toronto qui se spécialisait en droit autochtone. Ils avaient eu ensemble une conversation énergique et productive et Élise avait ri quand elle avait compris qu'ils avaient une amie en commun, Lucie. Winnipeg était une ville où les cercles d'amis se croisaient et des étrangers pouvaient toujours retrouver un lien quelconque. Derrick, connaissait l'œuvre de Lucie, attendait son prochain tableau avec impatience. La muraille des deux loups l'avait particulièrement touché et il avait été surpris d'apprendre que l'artiste était une Métisse. Il avait avoué qu'il avait toujours des idées préconçues à cet égard, croyant que les graffitistes étaient surtout des jeunes hommes! Bref, il s'impatientait à voir du nouveau de Lucie.

En écoutant Derrick, Élise sentit tout à coup une responsabilité envers son amie. La voilà à un ralliement et, par pur hasard, on parlait de Lucie. Élise n'avait pas pu la rejoindre après le rêve qu'elle avait fait et là, malgré son enthousiasme, elle se sentait un peu coupable de ne pas avoir mis plus d'effort pour la retrouver.

Arrivée à la maison, toute son exaltation s'évapora quand elle vit le désastre qu'avaient laissé Miguel et les enfants. Elle avait été partie pendant une journée à peine et elle ne voyait que du ménage à faire dans son entourage. Avant de laisser éclater sa colère, elle salua calmement sa famille et prit la chienne pour aller se balader. C'était mieux comme ça. Elle ne voulait pas effacer toute la bonne volonté qu'elle avait ressentie avant de rentrer chez elle.

Dans le parc, Élise marchait à pas lourds et elle ne réussissait pas à se calmer. Honnêtement, elle était furieuse! Elle avait finalement retrouvé le courage de suivre sa passion, et sa famille pouvait à peine l'appuyer. Mais, elle n'en voulait pas aux enfants. Ce n'était pas de leur faute. Et puis, elle voulait reprendre ses convictions environnementalistes pour eux. Pour toutes les générations futures. Lutter pour le droit d'avoir accès à de l'eau potable pour une communauté qui avait tout partagé symbolisait tellement de choses à ses yeux. Elle commençait à retrouver son goût pour la revendication. Si on ne pouvait pas protéger l'eau de ceux qui nous la donnaient ici dans sa ville, on était perdu comme race humaine...

C'était vraiment Miguel le problème. Il n'allait jamais comprendre. Il aurait pu facilement ranger la vaisselle, faire un peu de lavage, passer l'aspirateur, choisir une tâche ménagère et l'accomplir, mais il avait préféré jouer avec les enfants, leur proposant de faire du *slime*. Et maintenant, leur salon était rempli de colle, de mousse à raser et de brillants! Miguel faisait figure d'un bon gars et Élise devait jouer le rôle de la méchante maman pour s'assurer que la

maison et les enfants ne tombent pas dans le chaos. Élise rageait. Elle savait que sa réaction était excessive, mais elle sentait qu'elle était rendue au bout du rouleau.

Elle était au bord du désespoir quand elle vit de loin une figure familière assise sur un banc dans le parc. En s'approchant, la figure la salua et Élise reconnut le visage de sa meilleure amie, Lucie. Heureuse de la retrouver dans le parc, Élise accéléra le pas. Elle avait hâte de jaser un moment avec son amie. Mais en s'approchant, la chienne courut, prit de l'avance et rejoignit Lucie avant elle. Normalement, Daisy avait l'habitude de renifler quelqu'un et de lui sauter dessus quand elle le rencontrait pour la première fois. Son comportement devant Lucie était bizarre, elle était debout devant elle, la queue toute raide, jappant de petits gémissements. Élise n'avait pas la moindre idée de ce qui troublait ainsi la chienne et elle s'excusa devant Lucie.

— *Oh my God!* c'est beau de te voir Lucie! Désolée pour la chienne, je sais pas ce qui la prend. Elle s'appelle Daisy, et d'habitude, elle est fine. Elle se tourna vers Daisy et lui dit fermement, « Va jouer, vas-y! *Go!* », et la chienne s'en alla le nez vers le sol pour aller courir dans le parc. Élise regarda de nouveau Lucie, qui n'avait encore rien dit.

— Qu'est-ce que tu fais là? Je pensais justement à toi!

Lucie répondit, sa voix musicale, portée par le vent.

— Je suis venue te voir, ma belle amie.

— Pourquoi? Comment savais-tu que j'avais besoin de quelqu'un... de toi?

— Oui... J'ai ouï-dire que tu voulais parler. Viens, tire-toi une bûche. Ça va?

— Je n'sais même pas par où commencer. Je suis comme tellement fatiguée.

— Ça, je peux comprendre. Pas facile des fois, on ressent le poids de toute l'humanité sur nos épaules. Et puis, on est forte, on est capable, mais ce serait juste plus facile si on nous aidait.

Les paroles de Lucie résonnaient dans le cœur d'Élise. Elle avait besoin d'entendre ses mots et elle voulait tout lui raconter.

— Lucie, parfois je regrette mon mariage. Migs, c'était un bon gars et il l'est toujours, mais i' a jamais compris mes ambitions dans la vie. J'avais le feu, j'étais engagée, une revendicatrice militante. Puis là, je suis juste une autre femme mariée avec deux enfants. Je fais le minimum et je contribue pas assez.

Lucie se tourna pour regarder Élise dans les yeux. Sa meilleure amie méritait le bonheur. Elle voulait tout lui donner, mais elle ne pouvait que lui tendre l'oreille et lui offrir quelques conseils.

— Tu sais que c'est pas vrai. Avoir des enfants c'est le plus beau cadeau du Créateur. T'as déjà contribué en étant mère. Et puis, je connais pas Miguel très bien mais, il doit avoir des qualités. Tu l'as choisi. Si tu lui en parles, penses-tu qu'il serait ouvert?

— J'sais pu, Lucie. Je veux dire, aujourd'hui je suis allée à la manif pour *Shoal Lake*⁴⁴. Et puis, j'arrive à maison et c'est le bordel. Je suis là à regretter d'y avoir été parce qu'en revenant, il ne me reste que d'autre ménage à faire...

— Je comprends que tu es frustrée mais t'es allée à la manif⁹, t'as écouté les gens parler. T'es à veille de te retrouver. Elle est là devant moi, l'Élise que j'ai connue.

— C'est vrai. Voir tout ce monde aujourd'hui, j'ai vu que c'était pas trop tard. Peut-être ensemble, on peut provoquer des changements positifs? I' avait des intervenants qui m'ont vraiment inspirée. Des avocats, si tu peux le croire.

— Vraiment, c'est pas ton monde d'habitude!

⁴⁴ Le 6 juin 2019, les résidents de *Shoal Lake #40* Première Nation ont célébré l'ouverture de la route *Freedom Road*. Cette route donnera aux voitures accès à la réserve, ce qui était auparavant impossible et ce qui facilitera le transport d'eau potable. <https://aptnnews.ca/2019/06/04/waiting-for-a-century-shoal-lake-40-celebrates-freedom-road/>

— Je sais. Mais j’sais pas, je vois maintenant qu’on peut travailler la loi ou la contester pour faire du bien. En passant, un des avocats est un de tes grands fans.

— Qui ça?

— Un beau jeune avocat anishinaabe, spécialiste en droit autochtone. Il me faisait penser à Yannick, dans le sens qu’il est sur le côté de l’autorité mais il n’a pas peur de la questionner.

— Yannick... je me souviens de lui. I’ avait contacté des manifestants pour toi dans la forêt. Toi, dans ton arbre, toute vertueuse pour protéger les bois. Je me rappelle ta photo dans le journal... triomphante, avec toute la *gang* de beau monde dans ce coin-là. Que c’était beau être jeune.

— Je sais, hein? J’étais fière de moi-même et des gens qui étaient venus m’aider. Je me rappelle encore le bruit de ce tambour qui battait dans la forêt. J’étais émerveillée par les histoires qu’on racontait. J’aurais peut-être dû donner une chance à Yannick. I’ avait mis sa job en jeu en m’aidant. Mais, je venais de vivre quelque chose d’extraordinaire et puis je venais de casser avec l’autre...

— Qui ça? Phil?

— Oui, mentionnons pas ce nom-là!

Les deux femmes partirent à rire aux éclats. Cependant, il y avait un calme émanant de Lucie qu’Élise ne pouvait pas placer.

— Pis toi? Ça va, Lucie? Comme je t’ai dit, les gens adorent tes œuvres d’art. Tu travailles sur quoi maintenant?

— Ah, plein de choses. Un truc pas mal spécial. Tu vas voir, j’espère.

Lucie laissa les mots tomber de sa bouche. Elle savait que son amie n'apprécierait pas la nature énigmatique de ses paroles mais elle n'y était pour rien. Elle n'avait pas le choix que de parler comme elle le faisait. Elle dit doucement:

— S'i' y a une chose que je sais de toi, c'est que tu mérites d'avoir tes propres ambitions et que tes choix devraient être respectés. Si t'as pu ça avec Migs, ben, c'est le temps de lui parler. Pas besoin de souffrir seule, tu l'as, ta famille. Et puis, les enfants vont trouver leur mère trop *cool* si elle va au bout de ses convictions.

— Lucie, tu sais pas comme ça me fait du bien d'entendre ça. J'ai été tellement perdue. Toute mon énergie, je l'ai donnée à mes enfants. J'ai égaré les repères que j'avais avant dans ma vie à moi.

— Tu t'es oubliée, mais tu te retrouves. Si tu t'écoutes, tu vas entendre toutes les grand-mères, les aînées avant nous. Elles vont te dire la même chose. Le respect de soi, c'est archi-important. Et si tu te le donnes, les autres vont suivre.

— Lucie, comment t'es devenue si sage? J'ai l'impression que tu connais le secret de la vie. Je suis désolée qu'on n'a pas été bien proches depuis longtemps. Tu me parles de ton projet encore? Ta vie... I' y a quelqu'un de particulier?

— Je connais aucun secret, je sais juste que si tu veux retrouver ton chemin, respecte-toi et tes besoins. Mais donne-toi aussi à tes enfants sans remords. Tout ce que tu donnes te reviendra. Et, je parle mal au sujet de mon art. J'arrive pas à bien l'expliquer. Je préfère que les gens voient ce que je fais et l'interprètent pour eux-mêmes. Ce dernier tableau, c'est au sujet de la chasse au bison, celle des Métis. Cependant, mon focus, c'est les femmes et leur contribution. En particulier la famille, ma famille. Tu seras probablement surprise quand tu vas le voir...

— Oh! Lucie, j'ai tellement hâte de voir ça! C'est curieux que tu parles de chasse au

bison. J'ai eu un mauvais rêve l'autre soir et tu étais là. J'ai eu tellement peur, je voulais t'appeler immédiatement, mais comme j'avais pas ton numéro, je m'étais dit qu'il fallait que je te retrouve et te voilà. Je pourrais passer toute la soirée à te parler. Pourquoi tu viens pas chez moi? J'habite pas loin d'ici. On pourrait faire comme quand on était jeune. Qu'est-ce que t'en dis? Dis oui!

— J'aimerais bien Élise, mais j'peux pas. Pas ce soir. Mais je veux que tu saches que je suis toujours avec toi. Ok? Peu importe, je suis là. Et ton cauchemar, je te promets que la prochaine fois, tu verras la beauté dans cette chasse et le respect que nos ancêtres avaient pour un animal qui se sacrifiait pour notre survivance.

Élise voulait réagir aux paroles bizarres de son amie, mais brusquement sa chienne sortit du bois avec un lapin dans sa gueule. Élise souhaitait empêcher la mort d'une créature sans défense, alors elle se mit à gesticuler et à clabauder des commandes pour que Daisy lâche sa proie. Une fois que la chienne acquiesça, Élise lui enfila sa laisse et se retourna pour faire ses adieux et elle constata que Lucie avait disparu. Elle n'avait pas d'autre choix que de rebrousser chemin et s'en retourner à la maison. Perplexe, Élise ne comprenait pas le départ subit de Lucie. Pourtant, elles avaient eu une excellente conversation. Peu importe l'incertitude de la conclusion de leur causerie, elle se disait qu'elle ferait l'effort cette fois-ci de rester en contact avec son amie d'enfance.

Lucie souhaitait rester et tout expliquer à son amie, mais elle ne le pouvait pas. Il lui restait très peu d'énergie. Elle avait aussi rendu visite à sa mère pour lui demander de l'accompagner, mais Lucie avait compris que c'était un voyage solo. Elle devait prendre le chemin seule. Elle aurait aussi voulu voir sa nièce Andrée, mais elle ne voulait pas lui faire peur. C'était différent avec Élise, Lucie avait ressenti son besoin et elle y avait répondu comme elle avait pu.

Elle n'avait pas voulu mettre fin à son existence physique. C'était un sale coup qui l'avait mise dans cet état. Elle était sortie de son studio, crevée par le travail. Elle avait vu un ancien ami, de ses vieux jours de fêtes et il lui avait offert toutes sortes de drogues pour célébrer leurs retrouvailles. Lucie n'avait pas envie de festoyer avec un gars d'un passé qu'elle avait abandonné, mais dans un geste impulsif, elle avait choisi de prendre un calmant pour l'aider à trouver le sommeil. Elle ne savait vraiment pas pourquoi elle avait fait confiance à ce type et elle n'appréhendait surtout pas que le calmant qu'elle avait consommé cachait du Fentanyl.

C'était un accident, mais les répercussions avaient été mortelles. Malgré cet aboutissement, l'esprit de Lucie avait trouvé la force de visiter Élise et de lui faire ses adieux. Son temps sur terre tirait à sa fin et malgré les œuvres non accomplies et les moments de douleur, elle avait compris qu'il était temps de tout accepter. Maintenant, elle savourait la paix venant de cet achèvement qui représentait non pas la fin, mais un nouveau chapitre. Il n'y avait plus rien à faire que de se laisser aller, son âme quitterait ce monde pour en retrouver un autre. Son périple allait se poursuivre, mais au-delà de son corps physique.

Élise ne s'attendait pas aux mauvaises nouvelles que Miguel lui annonça dès son retour. Après le départ bouleversant de sa femme, il s'était mis à l'œuvre. Il nettoyait vigoureusement le désastre qu'il avait créé avec les enfants. Comment avait-il été si égoïste, en laissant toutes les tâches ménagères à sa femme? Il était en grande réflexion quand le téléphone d'Élise sonna. Elle l'avait oublié à la maison. Il n'avait pas l'habitude d'y répondre, mais il voyait qu'il y avait des textos signés urgent qui accompagnaient l'appel. En répondant, il apprit la nouvelle. C'était maintenant sa tâche à lui d'expliquer à sa femme que sa meilleure amie d'enfance était morte la veille d'une surdose.

Élise n'était pas prête à entendre que Lucie n'était plus. Elle ne voulait pas le croire... Élise se préparait justement pour avoir une grande discussion avec son mari après sa conversation inspirante avec Lucie. C'était impossible qu'elle soit morte : elle venait de lui parler! Mais face à la confirmation indéniable du décès de son amie, Élise sentit sa réalité chavirer dans tous les sens. Elle pleura comme une Madeleine jusqu'aux petites heures du matin. Entre temps, Miguel prit soin des enfants. C'était le minimum qu'il pouvait faire dans les circonstances.

Le lendemain matin, Élise se leva et retourna à l'endroit où elle avait vu Lucie, la veille. Malheureusement, elle n'y retrouva pas son amie. Le cœur lourd, elle fit tout de même une prière à haute voix. « Ma chère Lucie, ton départ me déchire. J'aurais dû être là pour toi, mais c'est toi qui es venue pour moi. Je ne mérite pas ta présence. Dis-moi ce que je devrais faire maintenant que tu es partie! Pourquoi Lucie, *fuck*, pourquoi? Je n'ai même pas eu la chance de... »

Élise laissa ses derniers mots en suspens. Elle n'avait plus l'énergie et demain, le rythme de sa vie allait reprendre. Le boulot, les enfants, rien ne s'arrêterait. La vie n'offrait aucune pause pour faire le deuil de sa meilleure amie. Elle songea à son bureau et elle savait qu'elle pouvait prendre un peu de temps personnel. Elle décida de faire justement cela, elle devait au moins contacter la famille à Lucie et voir si elle pouvait leur rendre service et aider avec les préparatifs funéraires. C'était la moindre chose qu'elle pouvait accomplir. Et, sur cette pensée, elle rebroussa chemin. Elle n'eut aucune conversation profonde avec Miguel ce soir-là, elle était trop épuisée pour entamer des discussions sur le partage des tâches ménagères. Elle s'endormit tôt. Et rêva beaucoup.

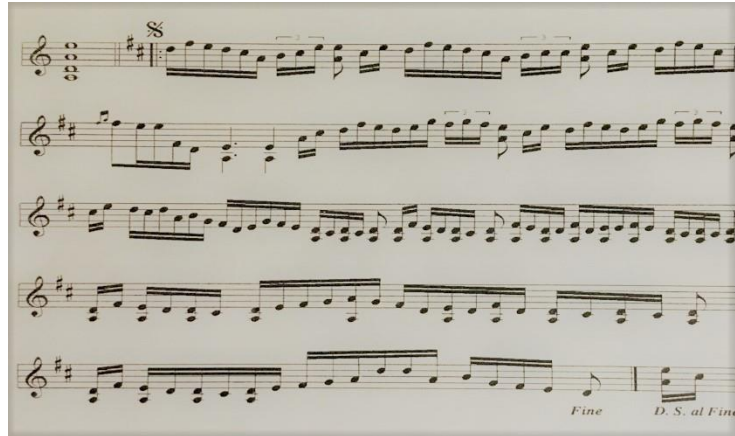
Lucie commençait son aventure vers l'au-delà. Cependant, avant de partir, elle se retrouva, une dernière fois dans un récit puissant. Elle rejoignit son tableau qu'elle venait de terminer, mais celui-ci était vivant. C'était pendant la chasse aux bisons d'autrefois. Toute sa grande

famille métisse y était. On entendait les sabots des chevaux marteler le sol. Les femmes préparaient leurs outils pour écorcher les animaux. On remerciait le bison pour son don et surtout, on lui témoignait un profond respect puisque toutes les créatures sur terre étaient dignes de respect. Pendant la chasse, la terre se convulsait sous les sabots de chevaux et des bisons, et un genre de chaos ordonné régnait. Lucie comprit que, dans ce rêve, elle devait jouer le rôle du bison. Même si cet aboutissement lui semblait sévère, elle comprit. Son sacrifice serait apprécié et nourrirait des générations futures. C'est pour cette raison qu'elle réussit à retrouver la paix intérieure. Elle comprit qu'elle devait devenir l'élément central de son dernier tableau...

Sa chute vers le précipice au bas de la falaise fut brutale, mais il y avait une beauté dans son offrande, parce qu'en tombant, Lucie ne toucha plus la terre. Elle planait. Elle espérait que ses proches comprendraient.

Les yeux ruisselants, Élise se réveilla subitement d'un rêve. Toujours la chasse aux bisons. Mais cette fois, elle comprit le message de Lucie.

6- L'sikra di Jo (texte en français mitchif)



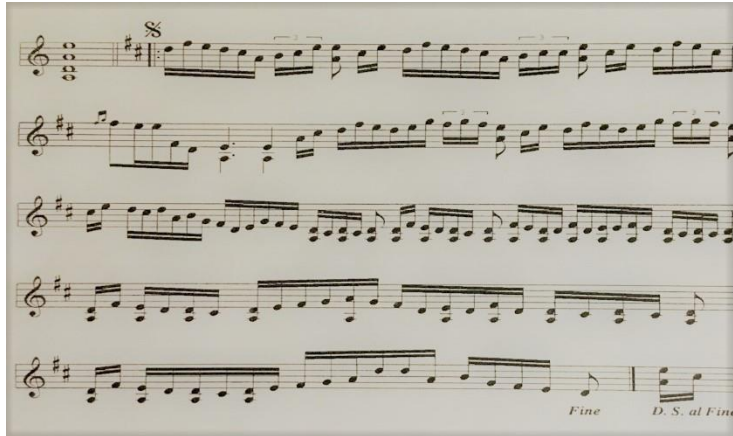
La gigue de la Rivière Rouge
Andy Desjarlais⁴⁵

- Bonjour Monsieur, assoyez-vous et mettez-vous à l’aise.
- Oké d’aborre, mé arrèti d’m’djirre vou. J’emme k’on m’dji chu.
- Pardon, Monsieur. C’est le protocole de vouvoyer l’invité dans le cadre d’une entrevue.
- Chu peu m’djirre chu. S’t’oké.
- D’accord. Pouvez-vous commencer... euh, désolée. Peux-tu commencer en te présentant à la caméra ? Ton nom au complet et la date d’aujourd’hui, s’il vous, s’il te plaît.
- Bein, si l’vein avri, d’l’anni 2005. J’m’appel Joseph Carrière mé, sa m’a toujours appli Jo, pi j’viein d’ein villaj dan l’sudesse dju Manitoba. Mé, j’vi a Winnipeg depwi lontan. Scuze-mwé, j’parl pi j’parl pi, t’a même pâ pozi d’keschion.

Jo, septuagénaire, masquait bien son âge, malgré son teint basané et sa peau ridée. Il avait encore une belle tête de cheveux gris, bien coiffés et ses yeux bridés, d’une étonnante couleur pers, s’allumaient quand il parlait. Avec sa chemise blanche et sa cravate, son pantalon sur

⁴⁵ Il y a plusieurs versions de cette mélodie. Certains disent que la version originale vient de la famille Desjarlais de la colonie de la Rivière Rouge.

6- Le secret de Jo (texte en français)



La gigue de la Rivière Rouge
Andy Desjarlais⁴⁶

- Bonjour Monsieur, assoyez-vous et mettez-vous à l’aise.
- Ok, d’abord, mais arrêtez de dire vous. J’aime qu’on me tutoie.
- Pardon, Monsieur. C’est le protocole de vouvoyer l’invité dans le cadre d’une entrevue.
- Tu peux ben me tutoyer. Ça va.
- D’accord. Pouvez-vous commencer... euh, désolée. Peux-tu commencer en te présentant à la caméra ? Ton nom au complet et la date d’aujourd’hui, s’il vous, s’il te plaît.
- Ben, c’est le 20 avril, l’an 2005. Je m’appelle Joseph Carrière, mais on m’a toujours appelé Jo, pis je viens d’un village dans l’sud-est du Manitoba. Mais, j’habite Winnipeg depuis longtemps. Excusez-moi, je parle et je parle, puis t’as même pas posé de question.
- Jo, septuagénaire, masquait bien son âge, malgré son teint basané et sa peau ridée. Il avait encore une belle tête de cheveux gris bien coiffés et ses yeux bridés, d’une étonnante couleur pers, s’allumaient quand il parlait. Avec sa chemise blanche et sa cravate, son pantalon sur

⁴⁶ Il y a plusieurs versions de cette mélodie. Certains disent que la version originale vient de la famille Desjarlais de la colonie de la Rivière Rouge.

mesure et ses souliers bien cirés, il se présentait avec élégance. C'était grâce à l'insistance de ses petits-enfants qu'il avait accepté de faire partie d'un documentaire pour l'Office national du film. Il bougea sur sa chaise et ce fut le premier indice qu'il était mal à l'aise. La réalisatrice, qui portait aussi le chapeau d'intervieweuse, ne s'en aperçut pas et continua l'entrevue.

— Merci, Jo. C'est bien que tu me dises d'où tu viens, ça fait partie de l'entrevue. Pourrais-tu me parler un peu de ton enfance? Ta famille?

— Tsé, ya rien d'eintressan. Shu l'bebé d'eine faméye di douze. Sa l'ita pôve mé toul'mond l'ita dan s'tan lâ. J'l'appri koman ferre la shasse pi la pésh, a kordi l'bwa. Sh'ta pâ mal bon pi mon perre l'ita fierre mé... Jo s'arrêta un moment. Il avait le regard perdu dans la nostalgie du souvenir. Il se râcla la gorge et continua.

Mé... j'voula apprande l'perrelaj pi la kouchurre. Y s'passè kechôze di spisial kan Moman a kouzè eine perre di mokassein neuve. Pi kan sa l'ava dju matiriel neu ô magazine jiniral, falla ke j'l'toush. Pi j'emma bin l'froufrou sué robbe d'ma merre pi d'ma seur. Huguette ma seur a savè k'j'emma sâ saffek a m'abiyè an robbe pour k'j'èye d'l'erre d'eine catein. Pour mwé, sta di moman majik mé, atansion si mon perre l'arra vu sâ, j'arra manji la fessi d'ma vi!

Jo, qui, au début, croyait qu'il n'avait rien à dire, en disait beaucoup. Ce n'était pas un grand parleur mais il avait oublié la présence de la caméra et était pris par son propre témoignage. Et même si c'était un homme peu loquace, il sentait tout à coup qu'il avait besoin de se défouler après tant d'années.

De son côté, l'intervieweuse ne s'attendait pas à ces réponses. Elle faisait un documentaire sur les Métis manitobains. Elle cherchait des entrevues avec des personnes âgées pour parler de leurs coutumes et de leur fierté métisse. C'était un projet qui méritait de

mesure et ses souliers bien cirés, il se présentait avec élégance. C'était grâce à l'insistance de ses petits-enfants qu'il avait accepté de faire partie d'un documentaire pour l'Office national du film. Il bougea sur sa chaise et ce fut le premier indice qu'il était mal à l'aise. La réalisatrice, qui portait aussi le chapeau d'intervieweuse, ne s'en aperçut pas et continua l'entrevue.

— Merci, Jo. C'est bien que tu me dises d'où tu viens, ça fait partie de l'entrevue.

Pourrais-tu me parler un peu de ton enfance? Ta famille?

— Tu sais, c'est rien d'intéressant. Je suis le bébé d'une famille de douze. On était pauvre mais tout le monde l'était dans c'temps-là. J'ai appris comment faire la chasse et la pêche, à corder le bois. J'étais pas mal bon et mon père était fier mais... Jo s'arrêta un moment. Il avait le regard perdu dans la nostalgie du souvenir. Il se râcla la gorge et continua.

Mais... Je voulais apprendre le perlage et la couture. Y avait quelque chose de spécial qui s'passait quand maman cousait une nouvelle paire de mocassins. Et puis, quand y avait du nouveau tissu au magasin général, j'avais besoin de le toucher. Et puis, j'aimais bien le froufrou que faisaient les robes de ma mère et de mes sœurs. Ma sœur Huguette m'encourageait et m'habillait en robe pour faire de moi une poupée. C'était, pour moi, des moments magiques mais attention si mon père voyait ça, j'aurais eu la fessée de ma vie!

Jo, qui, au début, croyait qu'il n'avait rien à dire, en disait beaucoup. Ce n'était pas un grand parleur mais il avait oublié la présence de la caméra et était pris par son propre témoignage. Et même si c'était un homme peu loquace, il sentait tout à coup qu'il avait besoin de se défouler après tant d'années.

De son côté, l'intervieweuse ne s'attendait pas à ces réponses. Elle faisait un documentaire sur les Métis manitobains. Elle cherchait des entrevues avec des personnes âgées pour parler de leurs coutumes et de leur fierté métisse. C'était un projet qui méritait de

l'attention, vu que la plupart des Franco-Manitobains étaient de souche métisse mais avaient grandi dans la honte. Certains avaient tant souffert de racisme qu'ils avaient choisi de refouler leur héritage pendant longtemps. Mais les temps changeaient et ce documentaire allait faire partie de la conversation et de la nouvelle vision du Canada. Baptisée Sylvie Desrosiers, elle-même était très fière de ses origines métisses. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience comme documentariste, mais avait l'audace et la détermination de la jeunesse. Elle avait toutefois compris qu'il fallait toujours laisser le sujet parler tout en s'assurant qu'on l'enregistrait parce qu'on pouvait découvrir et vivre des expériences importantes qui serviraient au film. Alors, si Jo voulait parler de ce qu'il aurait aimé faire, Sylvie allait le laisser parler. Jo n'était pas un homme ordinaire et il ne semblait pas rappeler stéréotype du Métis rustique, chasseur et pêcheur. Elle était très curieuse d'entendre son histoire.

Jo se reprit après un moment.

— Bon bein, s't'itou paske j'ava Huguette a kôti d'mwé k'j'appri a dansi. Elle, a voula ein partneu, saffek j'la suiva pi sta fasil pour mwé. J'apprenna vitte a dansi. Falla yeink m'montri eine fwè pi sh'ta parchi! Saffek, j'la komansi kan sh'ta ptchi. Mé, Man pi Pâ sa voula pâ ke j'fasse l'show off. Y'ava peur k'on djize kon s'pansa myeu k'lizôt. Mé kan k'y'on vu ke sh'ta bon, y'on arrêti d'm'ashalli. Saffek, y m'am'na dan li parti shi li wèzein pi toutte. Depwi s'tan-lâ, j'emme bein fèti an faméye. Pi apra sâ, l'mond sa m'd'manda toultan pour dansi. Sh'ta bin populerre.

S'bein sartein, y'ava di bêta frashyé ksa ria d'mwé, mé j'ava pâ peur paske j'grouya vitte pi j'ita an bonne shép! J'feza sanblan d'pâ li werre ôtan ke j'pouva, paske j'dansè miyeu k'izôt. Saffek, li féye sa m'voula toultan, Sa parla pour riein djirre pi mwé, bein j'dansè. Ô pi lâ, li gâ sa voula ke j'leu mont koman dansi, izôt itou. Mé j'emmè sa, leu montri koman ferre. J'prennè la

l'attention, vu que la plupart des Franco-Manitobains étaient de souche métisse mais avaient grandi dans la honte. Certains avaient tant souffert de racisme qu'ils avaient choisi de refouler leur héritage pendant longtemps. Mais les temps ont changé et ce documentaire allait faire partie de la conversation et de la nouvelle vision du Canada. Baptisée Sylvie Desrosiers, elle-même était très fière de ses origines métisses. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience comme documentariste, mais avait l'audace et la détermination de la jeunesse. Elle avait toutefois compris qu'il fallait toujours laisser le sujet parler tout en s'assurant qu'on l'enregistrait parce qu'on pouvait découvrir et vivre des expériences importantes qui serviraient au film. Alors, si Jo voulait parler de ce qu'il aurait aimé faire, Sylvie allait le laisser parler. Jo n'était pas un homme ordinaire et il ne semblait pas rappeler le stéréotype du Métis rustique, chasseur et pêcheur. Elle était très curieuse d'entendre son histoire.

Jo se reprit après un moment.

— Bon ben, c'est aussi parce que j'avais Huguette à mes côtés que j'ai appris à danser.

Elle, a' voulait un partenaire, alors je la suivais, pis c'était facile pour moé. J'avais le don pour la danse. Fallait rien que me montrer une fois pis j'étais parti! Alors, j'ai commencé quand j'étais petit. Mais, Ma et Pa voulaient pas que je fasse le *show off*. I's avaient peur qu'on dise qu'on se pensait mieux que les autres. Mais une fois qu'i'ont vu que j'étais bon, I' m'ont laissé faire. Ça fait qu'i' m'emmenaient dans les *partys* de cuisine chez les voisins et toutte. J'aime bien faire la fête en famille depuis ce temps-là. Et pis, après ça, le monde me demandait toujours de danser. J'étais ben populaire.

Y'avait, ben certains, des abrutis frais-chiés qui riaient de moé, mais j'avais pas peur d'eux parce que je bougeais vite et j'étais en forme! Je faisais de mon mieux pour les ignorer parce que je dansais mieux qu'eux. Alors, les filles voulaient toujours de moé. Ça parlait pour rien dire et puis moé, ben, je dansais. Oh pis là, les gars voulaient que je les apprenne à danser, eux itou. Mais j'aimais ça, leur montrer comment faire. Je prenais la

plasse d'la femme dan l'koupe pi on riè ansanb. Mé a fein, toul'mond sa pouva dansi pi y n'a même k'ita dev'nu bon.

Jo avait un regard rêveur quand il se rappelait ses souvenirs d'enfance. C'était bien pour lui de songer à son enfance. Il avait souvent eu l'impression qu'il était un garçon différent mais il avait trouvé ses talents et les avait exploités. Il pensait à Huguette et l'amour qu'elle avait eu pour son petit frère. Elle ne l'avait jamais jugé et elle l'avait même encouragé. Malgré son appui, ce n'était pas facile pour Jo. Un homme c'était un homme et il avait eu à cacher ses impulsions plutôt féminines. Il avait toujours eu un penchant pour les activités réservées aux femmes. Mais ses parents, étant très traditionnels, avaient rejeté cette notion. Oui, ils aimaient bien que Jo savaît danser mais ce n'était qu'un passe-temps et pour eux, un garçon devait s'endurcir pour trouver sa place dans le monde. Il devait travailler de ses mains et devenir un homme fort et ferme pour pouvoir éventuellement subvenir aux besoins de sa future famille. Jo se rappela avec une certaine mélancolie qu'il ne s'était jamais vraiment retrouvé dans le moule du « garçon super masculin » que ses parents auraient voulu de lui. Une certaine tristesse l'enveloppa, mais il la plaça de côté quand il revint à la question de l'intervieweuse et répondit.

— Mé, pour r'vieind back a ta keshion d'la fierreti méchisse, bin toutte nô dans pi toutte nô tradjission, sta di zaferre méchif. Sa parla pâ did'sâ paske sa sava bein k'l'mond sa djirè ksa l'ita di savaj. Mé, sa l'ita parèye kom toul'mond dan l'villaj. A mizon, sa parla mêm an méchif, mé a l'ikol, sta an fransa avek la mitresse pi an angla kan l'einspekteur y v'na viziti...

Jo prit une pause. Il prit le verre d'eau que Sylvie lui avait offert et but l'eau d'un seul trait. Il découvrait qu'il avait grand besoin de tout raconter. Il était vieux et il comprenait très bien que la mort était sans issue. Il avait vu mourir ses parents, ensuite la majorité de ses frères et sœurs avaient quitté ce monde et, finalement, sa belle et douce compagne, Rosalie. Il avait

place de la femme dans le couple et on riait ensemble. Mais au bout de compte, tout le monde pouvait danser et pis y en a qui sont même devenus bons.

Jo avait un regard rêveur quand il se rappelait ses souvenirs d'enfance. C'était bien pour lui de songer à son enfance. Il avait souvent eu l'impression qu'il était un garçon différent mais il avait trouvé ses talents et les avait exploités. Il pensait à Huguette et l'amour qu'elle avait eu pour son petit frère. Elle ne l'avait jamais jugé et elle l'avait même encouragé. Malgré son appui, ce n'était pas facile pour Jo. Un homme, c'était un homme et il avait eu à cacher ses impulsions plutôt féminines. Il avait toujours eu un penchant pour les activités réservées aux femmes. Mais ses parents, étant très traditionnels, avaient rejeté cette notion. Oui, ils aimaient bien que Jo sache danser mais ce n'était qu'un passe-temps et pour eux, un garçon devait s'endurcir pour trouver sa place dans le monde. Il devait travailler de ses mains et devenir un homme fort et ferme pour pouvoir éventuellement subvenir aux besoins de sa future famille. Jo se rappela avec une certaine mélancolie qu'il ne s'était jamais vraiment retrouvé dans le moule du « garçon super masculin » que ses parents auraient voulu de lui. Une certaine tristesse l'enveloppa, mais il la plaça de côté quand il revint à la question de l'intervieweuse et répondit :

— Mais pour revenir à ta question de fierté métisse, ben, toutes nos danses et toutes nos traditions, c'étaient des affaires mitchifs. On n'en parlait pas parce qu'on savait ben que les gens diraient qu'on était des sauvages. Mais on était pareil à tout le monde dans le village. À' maison, on parlait en mitchif, mais à l'école c'était en français avec la maîtresse et en anglais quand l'inspecteur venait visiter. Mais y a une chose que j'ai compris quand j'étais petit, c'est que fallait apprendre à parler le bon français. Et puis pour faire ça, fallait pas parler mitchif à l'école...

Jo prit une pause. Il prit le verre d'eau que Sylvie lui avait offert et but l'eau d'un seul trait. Il découvrait qu'il avait grand besoin de tout raconter. Il était vieux et il comprenait très bien que la mort était sans issue. Il avait vu mourir ses parents, ensuite, la majorité de ses frères et sœurs avaient quitté ce monde et, finalement, sa belle et douce compagne, Rosalie. Il avait

franchi toutes les étapes majeures que la vie puisse offrir et maintenant on lui offrait la chance de faire ses aveux. Il était en plein milieu de son songe quand Sylvie l'interrompit.

— Euh, pardon, Monsieur Jo, voulez-vous élaborer sur votre expérience à l'école?

— J'la pâ gran shôze a djirre paske sh'ta pâ lâ lontan. J'la fette ma wichyemme anni, kom toul'mond pi lâ, falla ke j'trouve dju travaye. Mé, y'ava pâ grand shôze. J'ma dji ke sta miyeu k'mi paran y swè kontan, pi k'j'alle trouvi kechôze. Saffek, shu parchi pi j'la trouvi eine jobbe dan li kan d'forra... Pi lâ, la Gerre a iklati. Mé mwé, j'm'wèyè pâ kom ein soldâ. Mon perre sa voula ke j'l'swè paske j'ava ein mononk ksa l'ava iti soldâ pandan la Premyerre gerre mondjial. Mwé, j'voula pâ m'milanji dan toutte sa.

Mé la Guerre l'ita bin komansi. Sta an 1943 k'mon perre m'a dji d'alli werre mon mononk ô kan d'prizonyé a Riding Mountain. Sa s'appla l'kan *Whitewater POW*. Y voula k'mononk Alphonse y m'pousse pour ferre ma parre pour l'pèyi. Y faza parchi dju « Veterans Corps », pi y'ita garde di soldâ Alman ksa l'ava été kapchuri an Afrik dju Norre. Saffek, sh't'alli lâ pour parli avek mon manonk. Pi sé lwi ksa m'a fette disidi d'alli dan l'armi. Mé la konskripsion la v'nu l'anni d'apra kan même, saffek j'l'arra pâ eu d'shwa d'alli ô fron.

Sylvie choisit d'intervenir afin de l'encourager à continuer.

— D'accord, Monsieur, pouvez-vous... Peux-tu me parler de ton expérience comme soldat et en particulier comme soldat métis?

— Bin, j'ava pâ pansî a la keshion méchisse. J'veu djirre k'y'ava di soldâ méchisse mé, spa kom si y'ava ein drapô ou ein uniforme spisial pour nouzôt. J'm'rappel k'j'ava vu di soldâ eindjiein, euh... ôtoktonne. Li seuze ksa parla l'Cri, l'ita di koureur di messaj, tsé bein. Sa konnassa eine lang kli Alman sa konprenna pâ. Sta di soldâ bein brave pi bein sarviab. Mwé, j'la yeink été shanseu. J'm'rappel kan sh'ta randju a Calais, j'la vu la ville tâtalman an rwinne. Li

franchi toutes les étapes majeures que la vie puisse offrir et maintenant on lui offrait la chance de faire ses aveux. Il était en plein milieu de son songe quand Sylvie l'interrompt.

— Euh, pardon, Monsieur Jo, voulez-vous élaborer sur votre expérience à l'école?

— J'ai pas grand-chose à dire, vu que j'étais pas là longtemps. J'ai fait ma huitième année comme tout le monde et pis là fallait que j'trouve du travail. Mais... fallait chercher. Je me suis dit que je suis mieux de rendre mes parents heureux puis aller trouver qu'que chose. Alors ch'uis parti et pis j'ai trouvé de la *job* dans des camps forestiers... Puis là, la Guerre a éclaté. Mais moé, j'me voyais pas comme soldat. Mon père voulait que j'le sois parce que j'avais un oncle qui avait servi pendant la Première guerre mondiale.

Moé, j'voulais pas m'mêler dans ça. Mais la Guerre était ben partie et pis c'était en 1943 que mon père I me dit d'aller visiter mon oncle aux camp de prisonniers à Riding Mountain, ça s'appelait le *Whitewater POW* camp. I' voulait que mon oncle Alphonse m'encourage de faire ma part pour le pays. I' faisait partie du *Veterans Corps*, pis I' était garde de soldats allemands qui avaient été capturés en Afrique du nord. Donc, je me suis rendu là pour parler avec mon oncle. Pis c'est lui qui m'a convaincu de joindre l'armée. De toute façon, la conscription est venue l'année d'après, alors, j'aurais pas eu d'autre choix que d'aller au front.

Sylvie choisit d'intervenir afin de l'encourager à continuer.

— D'accord, Monsieur, pouvez-vous... Peux-tu me parler de ton expérience comme soldat et en particulier comme soldat métis?

— Ben, j'avais pas pensé à la question métisse. Je veux dire y en avait des combattants métis mais c'est pas comme s'i' y'avait un drapeau ou un uniforme spécial pour nous. Je me rappelle que j'avais vu des soldats indiens, euh, autochtones plutôt. Ceux qui parlaient le cri servaient de coureurs de message, vous savez ben. Avec la connaissance d'une langue étrangère aux Allemands, c'étaient des soldats ben braves et utiles. Moé, j'ai juste été chanceux. Je me rappelle qu'une fois rendu à Calais, j'ai vu la destruction totale de la

zafan sa kêtè dan li ru. Einne pchitte féye bein mégre a m'a danni ein akordiyon pour d'la grobbe. J'yé toute danni. J'la pri son cadô pi, eine bonne shans, paske s't'akordiyon-lâ a m'a sôvi la vie. J'l'porta su mon dô kan ein snipeu y m'a eu. J'pansa ke j'l'ava été frappi paske j'filè la balle toushi mon paksak. Shu tombi an arriere dju mur divousse k'on ita kashi. L'iz'ôt soldâ l'on vu divousse ksa v'na pi sa lâ eu selwi-lâ. Entéka, y m'a pâ eu! Y'a eu l'akordiyon! J'l'a vu bein dju mond morre, di zafan, di famme, pâ jusse di soldâ...

Jo s'arrêta encore une autre fois, c'était toujours difficile d'en parler. Il avait réussi à détourner la question à plusieurs reprises quand ses enfants grandissaient. Ce n'était pas dans son caractère d'avoir la langue bien pendue. Il avait simplifié et brossé des tableaux très vagues de son temps en Europe, dans ses récits de guerre réclamés par ses petits-enfants. Ce n'était pas le genre de chose qui se partageait facilement. Et pourtant, il n'y avait pas seulement ces combats épouvantables qui le tracassaient. Il y avait une toute autre histoire qu'il avait cherché à enterrer à jamais. Du moins, c'est ce que jadis, il s'était promis de faire. Aujourd'hui, il sentait qu'il voulait s'alléger d'un poids trop lourd.

Sylvie trouvait le récit de Jo fascinant. C'était un homme qui avait tellement vécu. Il avait souffert sans aucun doute, mais c'était un survivant. Elle avait un pressentiment que l'histoire à Jo pouvait devenir la pierre angulaire de son projet. Pourtant, il fallait procéder avec précaution puisqu'elle ne voulait pas trop pousser son sujet. Elle ne voulait pas qu'il abandonne l'entrevue. Elle croyait qu'il n'avait pas fini de parler. Elle devait continuer l'entrevue en posant des questions très discrètes et espérer que Jo n'allait pas se taire. Elle poursuivit respectueusement.

— Quelle histoire, Monsieur! Alors, vous avez gardé cet accordéon?

— Bein wè! Mé, j'lâ jama vrèman jwé. J'lé ankorre, dan bwête avek ein trou d'balle a traverre. Si kechoze!

— Fascinant, répondit Sylvie. Tu dois avoir tellement d'histoires! T'as envie d'en raconter

ville. Les enfants mendiaient dans les rues. Une petite fille toute maigrichonne m'a donné un accordéon en échange pour de la nourriture. Je lui ai tout donné. J'ai bien accepté son cadeau et une chance parce que c't'accordéon m'a sauvé la vie. Je le portais sur mon dos quand un *sniper*... euh, un franc-tireur m'a eu. Je me croyais frappé parce que j'ai senti la balle toucher mon sac à dos. Je suis tombé derrière le mur où on était caché. Les *boys* ont vu d'où ça venait et on l'a eu c'te-lui-là. Ben, i'm'a pas eu! i' a eu l'accordéon! J'ai vu ben du monde mort, des enfants, des femmes, pas juste des soldats...

Jo s'arrêta encore une autre fois, c'était toujours difficile d'en parler. Il avait réussi à détourner la question à plusieurs reprises quand ses enfants grandissaient. Ce n'était pas dans son caractère d'avoir la langue bien pendue. Il avait simplifié et brossé des tableaux très vagues de son temps en Europe, dans ses récits de guerre réclamés par ses petits-enfants. Ce n'était pas le genre de chose qui se partageait facilement. Et pourtant, il n'y avait pas seulement ces combats épouvantables qui le tracassaient. Il y avait une toute autre histoire qu'il avait cherché à enterrer à jamais. Du moins, c'est ce que jadis, il s'était promis de faire. Aujourd'hui, il sentait qu'il voulait s'alléger d'un poids trop lourd.

Sylvie trouvait le récit de Jo fascinant. C'était un homme qui avait tellement vécu. Il avait souffert sans aucun doute, mais c'était un survivant. Elle avait un pressentiment que l'histoire à Jo pouvait devenir la pierre angulaire de son projet. Pourtant, il fallait procéder avec précaution puisqu'elle ne voulait pas trop pousser son sujet. Elle ne voulait pas qu'il abandonne l'entrevue. Elle croyait qu'il n'avait pas fini de parler. Elle devait continuer l'entrevue en posant des questions très discrètes et espérer que Jo n'allait pas se taire. Elle poursuivit respectueusement.

— Quelle histoire, Monsieur! Alors, vous avez gardé cet accordéon?

— Ben oui! Mais je l'ai jamais vraiment joué. Je l'ai encore, dans la boîte avec un trou de balle à travers. C'est que'que chose!

— Fascinant, répondit Sylvie. Tu dois avoir tellement d'histoires! T'as envie d'en raconter d'autres? Peut-être revenir sur ce que t'as vu dans ce camp de prisonniers. C'est une histoire peu connue. On a le temps, mais seulement si tu veux, Jo.

Sylvie était étonnée d'entendre qu'il y avait des camps de prisonniers dans sa province. Ce n'était pas quelque chose qu'on lui avait enseigné à l'école. Quel choc! Elle avait été très reconnaissante d'avoir trouvé un sujet d'interview si intéressant mais maintenant elle était ravie. Si seulement tous ces sujets avaient le pouvoir de la surprendre comme Jo. C'était une péripétie dramatique qui, selon elle, avait beaucoup de potentiel, même si, pour le moment, cette histoire n'avait vraiment rien à voir avec la culture métisse et son documentaire. Depuis ses premières expériences dans l'industrie cinématographique, on avait vu en elle une sensibilité pour les gens qu'elle interviewait. Elle avait fait parler des personnes qui ne voulaient pas participer et elle réussissait à les mettre à l'aise. L'intuition était une qualité précieuse dans ce métier et heureusement Sylvie le savait. Elle devinait que quelque chose d'important se passait ici et c'était son devoir d'être à l'écoute. Elle laissa donc Jo parler en le motivant comme elle le pouvait.

Jo hésita un moment. Il se disait que Sylvie avait raison. Il avait un secret qui lui pesait sur le cœur au sujet de son expérience à Riding Mountain. Peut-être était-il prêt à le dévoiler? Peu importe la réaction de Sylvie, il savait que cela lui ferait du bien. Et puis l'intervieweuse lui faisait penser à sa sœur Huguette, longtemps défunte, mais à qui il avait toujours pu se confier. Il prit une grande respiration et commença.

— Si vra ke j'la bein di z'istwerre. Pi, y n'a eine ke j'emmera dji... Sta pandan ma vizitte ô kan. Sh'pâ ressti lontan. J'vizitè manonk Alphonse jusse pour k'mé paran y swè kontan. Sh'ta lâ yeink kek jour mé, ya kan même ein istwerre lâ. Bein, kom sh'ta dji, sta di soldâ Alman, apeupra

d'autres? Peut-être revenir sur ce que t'as vu dans ce camp de prisonniers. C'est une histoire peu connue. On a le temps, mais seulement si tu veux, Jo.

Sylvie était étonnée d'entendre qu'il y avait des camps de prisonniers dans sa province. Ce n'était pas quelque chose qu'on lui avait enseigné à l'école. Quel choc! Elle avait été très reconnaissante d'avoir trouvé un sujet d'entrevue si intéressant mais maintenant elle était ravie. Si seulement tous ces sujets avaient le pouvoir de la surprendre comme Jo. C'était une péripétie dramatique qui selon elle, avait beaucoup de potentiel, même si, pour le moment, cette histoire n'avait vraiment rien à voir avec la culture métisse et son documentaire. Depuis ses premières expériences dans l'industrie cinématographique, on avait vu en elle une sensibilité pour les gens qu'elle interviewait. Elle avait fait parler des personnes qui ne voulaient pas participer et elle réussissait à les mettre à l'aise. L'intuition était une qualité précieuse dans ce métier et heureusement Sylvie le savait. Elle devinait que quelque chose d'important se passait ici et c'était son devoir d'être à l'écoute. Elle laissa donc Jo parler en le motivant comme elle le pouvait.

Jo hésita un moment. Il se disait que Sylvie avait raison. Il avait un secret qui lui pesait sur le cœur au sujet de son expérience à Riding Mountain. Peut-être était-il prêt à le dévoiler? Peu importe la réaction de Sylvie, il savait que cela lui ferait du bien. Et puis l'intervieweuse lui faisait penser à sa sœur Huguette, longtemps défunte, mais à qui, il avait toujours pu se confier. Il prit une grande respiration et commença.

— C'est vrai que j'ai ben des histoires. Pis, y'en a une que j'aimerais partager... C'était pendant ma visite au camp. J'suis pas resté longtemps, je visitais mon oncle Alphonse tout simplement pour plaire à mes parents. J'étais là quelques jours, mais, l'y a quand même une histoire là. Ben, comme j't'ai dit, c'était des soldats allemands, environ

kat san. Y'ava pâ klôchurre di brosh alantour dju kan paske sta bein trô lwein dan l'bwâ. Y'ava apeupra 75 garde ke feza l'tour pour watchi li prizonyi d'gerre. Sa feza ein boud'tan kli prizonyi sa l'ita ô kan d'travaye, kizman ein an.

Y s'feza pèyi 50 cenne par jour pour koupî l'bwâ pi nitwèyi alantour. Y pouva kommandi dju katalog d'Eaton's pi y'ita di zami avek bin di z'Ukrényein dju village d'a kôti. Mwé, sh'ta lâ pour parli avek manonk Alphonse pi j'voula pâ êt ami avek li mishan, chu wé. Mé, sa filè pâ kom la gerre la-bâ. Pi manonk m'ava dji kli soldâ ksa l'ita pour Hitler, ava iti anwèyi an kek parre d'ôt, paske sta pâ toute li soldâ Alman ke sonta di Natzi.

Mwé, j'l'sava pâ, mé j'la su ke sta dju bon mond, mêm k'y'ita bein korrek. Manonk Alphonse, y m'ava ixpliki k'ô komansman, li z'Alman l'ita bein oké pour travayi kom di bon soldâ. Mé, y'ita bin trisse d'êt si lwein d'leu faméye. Pi sta vrèman lwein dan l'bwâ. Y'ava vrèman pâ d'shans d's'sôvi. S'pour sa ke, di fwè, sa parta dju kan la nwitte, pour alli vèyi avek dju mond dju villaj. Y'ava di z'Huttérites dan l'villaj ksa parla l'Alman saffek, twé deu, sa l'ava bein di aferre parèye ksa l'emma. Y'emmè dansi pi fêti pi y r'v'na back ô kan l'matein avek la même exkuze.

Jo s'arrêta, changea de ton et avec son meilleur accent allemand dit, « Ve got lost in ze woods ». Il sourit à ce souvenir et, sans prendre de pause, il continua son récit.

— Pi sa arriva bein souvan. Y'ita pâ vrèman puni saffek sa li z'arrêta pâ d'l'ferre. Saffek, sta mon darnyé swerre-lâ. Manonk m'ava parli lontan d'm'rand a Winnipeg pi d'ferre parchi dju konbâ. Sta pour nô drwè pi nô libarti. Mé mwé, j'wèyè kli z'Alman l'ita pâ si djifaran k'nouzôt pi j'm'djiza ke sh'ra bein fou d'traversi l'ôsian pour alli chuwé dju mond k'ita oké.

Bein, sta ein samdji swerre pi la rouchinne dan l'kan sta d'lessi li prizonyi monti ein pchi spektak. La pluparre dju tan, sta di pchitte sènettes avek d'la mézik pi, di fwè, y'ava di dans

quatre cents. Le camp y'était pas entouré de barbelé parce que c'était ben trop isolé par la forêt. I' y avait environ soixante et quinze gardes qui faisaient le tour pour surveiller les POW. Ben, ça faisait un boutte que les prisonniers étaient au camp de travail, presque'un an.

I's'faisaient payer 50 cennes la journée pour couper le bois et défricher les lieux. I's avaient le droit de commander du catalogue Eaton's et pis i' taient même amis avec beaucoup d'Ukrainiens du village environnant. Moe, j'étais là pour parler avec mononcle Alphonse pis je voulais pas fraterniser avec l'ennemi, tu vois. Mais, c'était pas l'atmosphère de guerre là-bas. Et pis, mononcle m'avait expliqué que les soldats qui prenaient pour Hitler avaient été envoyés ailleurs, parce que pas toutes les soldats allemands c'étaient des Nazis.

Moé, je le savais pas mais, j'ai appris que c'était même du bon monde, même, ben correc'. Mononcle Alphonse i' m'avait expliqué qu'au début, comme des bons soldats, les Allemands i'étaient ben ok pour travailler. Mais i' étaient pas mal tristes d'être si loin de leur famille. Et puis, c'était vraiment dans le bois, i' avaient vraiment pas de possibilité de se sauver. C'est pour ça que des fois, i' quittaient le camp la nuit pour aller veiller avec des gens du village. I' y avait des Hutterites dans le village qui parlaient allemand, alors i' avaient ben des choses en commun. I' aimaient danser et fêter et puis i' retournaient au camp le matin avec la même excuse.

Jo s'arrêta, changea de ton et avec son meilleur accent allemand dit, « Ve got lost in ze woods ». Il sourit à ce souvenir et, sans prendre de pause, il continua son récit.

— Et pis, ça arrivait pas mal souvent. I' y avait vraiment pas des conséquences, alors, ça les empêchaient pas de le faire. Alors, c'était mon dernier soir-là. Mononcle m'avait parlé en long et large que je devrais me rendre à Winnipeg et puis me joindre au combat. C'était pour nos droits et libertés. Mais moé, je voyais que les Allemands i' étaient pas si différents que nous, pis je m'disais qu'c'est ben fou de traverser l'océan pour aller tuer du monde qui était pas si mal.

Ben, c'était un samedi soir, pis la routine dans le camp, c'était de laisser les prisonniers monter un petit spectacle. C'était le plus souvent des petites saynètes avec de la musique et parfois I' ajoutaient des danses

tradjissionnel. Pi kom y'ava pâ d'famme dan l'kan, li zomme y'akta kom di famme an uzan di tabliyi d'kwizinne pour ferre kom di robbe. Saffek, l'monde y'ita bein kontan mé, ste swerre-lâ. Sh'fila pâ pour sâ saffek, j'la dji a manonk ke j'alla prand d'l'erre. Y'm'r'gârd pi y m'dji avek ein pchi erre d'mâkeu : « Oké d'aborre Jo, mé fa bein attanssion ô Rougarou, tedbein k'ita dan l'bwâ! Pi, si chu lwè, sé twé ke va êt ein Rougarou ». Pi mwé j'ripon « Ti fou manonk! Si yeink di lijand di viyeu Méchisse. Ma êt korrek, shu bein kapab dan l'bwa. Saffek manonk Alphonse y ripon : « S'bein vra! Mé fa-z'y attanssion. Si spa l'Rougarou, chu va tedbein rankontri l'Sabé! Pi chu pourra eriein m'kashi paske lwi, y ran l'mond ânête!

Jo, qui s'était emballé dans son récit, s'arrêta pour élaborer ce qu'il venait de raconter à Sylvie. Il se disait qu'en faisant ses aveux, il allait tout lui expliquer.

— Manonk Alphonse, sta ein omme ksa konnassa li lijand di Méchisse pi y'emma ferre peur ô ptchi avek si istwerre di monstre. Mwé, sa m'fèza pâ gran shôze paske j'l'ava grandji an l'ikoutan. Mé kan y parla dju Sabé, sâ sta eine ôt aferre. Manonk, y'ava maryé eine famme Ojibwe pi si elle ksa y'ava montri toutte sorte di tradjission ôtoktonne. Supposé k'èta bein belle mé j'la pâ konnu paska li morte jenne. Entéka, Alphonse y'emme bein parli d'elle pi si lesson d'ojibwe. Saffek, sel dju Sabé, j'la konnassa. Y nô z'ava dji ke sta selwi ksa porta l'ânêtet. Mwé, j'filè pâ pour antande sâ paske mwé, si sh'ta pour êt ânêt, j'voula pâ rantri dan l'armi. Saffek, j'y fette sanblan d'rire a manonk pi shu parchi prande eine marsh.

Jo s'arrêta pour boire un peu d'eau. Sylvie n'en revenait pas de ce qu'il venait de raconter. Jo était vraiment le sujet le plus intéressant qu'elle avait rencontré dans sa courte carrière de documentariste. Elle pouvait à peine contenir son enthousiasme, elle faisait tout pour ne pas

traditionnelles. Pis y'avait pas de femmes dans le camp, alors, les hommes faisaient les femmes, avec des tabliers de la cuisine pour faire comme des robes. Donc, l'atmosphère était ben joviale mais ce soir-là, j'en avais pas envie alors j'ai dit à mononcle que j'allais prendre un peu d'air. Et, i' me regarde et i' dit avec un air moqueur, « Ok d'abord Jo, mais fais ben attention au Rougarou, i' est peut-être dans le bois! Et pis, si tu le vois, c'est toé qui va devenir le rougarou »! Et pis moé je réponds, « T'es fou mononcle! C'est juste des légendes des vieux Métis! M'a être correc' J'suis ben capable dans le bois! » Alors mononcle i' répond, « C'est ben vrai! Mais fais-y attention, si c'est pas le Rougarou, tu vas peut-être rencontrer le Sabe! Pis tu pourras rien me cacher! Parce que lui, i' rend les gens honnêtes! »

Jo, qui s'était emballé dans son récit, s'arrêta pour élaborer ce qu'il venait de raconter à Sylvie. Il se disait qu'en faisant ses aveux, il allait tout lui expliquer.

— Mononcle Alphonse, c'était un homme qui connaissait les légendes des Métis et i' aimait faire peur aux petits avec ces histoires de monstres. Moé, ça m' faisait pas peur parce qu'j'avais grandi en l'écoutant. Mais quand i' parlait du *Sabe*, c'était autre chose. Mononcle, i' avait marié une femme Ojibwe et c'est elle qui lui avait appris toutes sortes de traditions autochtones. Apparemment, é' était ben jolie mais j'l'ai pas connue parce qu'est morte jeune. De toute façon, Alphonse i' aimait ben ça parler d'elle et des leçons ojibwé. Alors je la connaissais, celle-là à propos du *Sabe*. I' nous avait dit que c'était le porteur de l'honnêteté. Moé, j'avais pas envie d'entendre ça, parce que moé, si j'allais être honnête, j' voulais pas rentrer dans l'armée. Alors, j'ai fait semblant de rire au commentaire de mononcle et pis je suis partie pour ma marche.

Jo s'arrêta pour boire un peu d'eau. Sylvie n'en revenait pas de ce qu'il venait de raconter. Jo était vraiment le sujet le plus intéressant qu'elle avait rencontré dans sa courte carrière de documentariste. Elle pouvait à peine contenir son enthousiasme, elle faisait tout pour ne pas

révéler de grandes réactions, ayant peur que ça le gênerait. Après une courte pause Jo continua.

— Saffek, kom j'djiza, shu parchi dan l'bwa. J'voula yeink m'shanji li z'idi pi awerre ein ptchi brin la pa. Sta vrèman ein bô swerre d'iti. J'm'an rappel kom si sta yerre. L'salèye y sta jusse koushi pi sta bô, mé j'marshè vitte paskli mareingwein y sonta terribe a st'eurre-lâ. An marshan, j'ikouta pour li zanimô savaj pi pâ pour l'Rougarou ou l'Sabé paske j'ava pâ oubliyi toutte li lesson k'mon perre m'ava montri pandan toutte nô jour di shasse. J'la marshi pandan ein boutte, pi l'siel li v'nu nwerre mé pâ tan ksa, a kôze k'ita bourri d'itwel.

D'èin kou, shu dan ein ouvarchurre dan l'bwa pi j'wè chu pâ ein soldâ Alman, koushi su'l dô a r'gârdi li zitwel. Y mwé einkyette ke sh'ta pâ ein soldâ pi lwi y'ita ein prizonyi. Saffek, j'yé ripondju ke sta sartenneman eine belle swerri mé ke j'ta sartain k'y'ava pâ l'drwè d'êt lâ pi ki falla k'on r'tourne ô kan. Mé lwi, y'ita pâ pressi. Y'allume eine sigarette, pi lâ y m'dji ki kié. Y s'appla Walter Otto Erdman. Apra sâ, y m'offe ein kou an m'passan eine boutèye di vanéye. Ô komansman, j'la dji non, mé finalman, shé pâ pourkwè, j'la pri eine gorji. Saffek, y m'dji ke l'kwizinyé y fèza eine sorte de bagosse ke gouta pâ bon mé k'apra kek kou, sta oké! Bein, j'ava pâ bu bein grô depwi ke sh't'arrivi ô kan paske sh'ta ankorre jenne, j'ava kizman djizsept ans.

Mé y'ava ketchôze dan l'erre swerre-lâ, pi sa a komansi a parli d'neinporte kwè, toutte mé pâ la gerre. Sa s'kontè di zistwerre di kan sta jenne, mêm si mwé, j'ta bein jenne. Mé, shé pâ, j'fèza l'gran. J'm'sakrè bein paske j'sava bein ke j'l'verrè pu jama apra-d'mein. Pi lâ, sa l'ava dju fonne a djirre di zaferre shokante. Yeink pour werre koman l'ôt y'ita pour riagir. La premyerre boutèye, sa l'ava cali bein vitte paska l'ita ptchitte kan même. Pi Walter, y n'ava d'ôt dan si posh.

révéler de grandes réactions, ayant peur que ça le gênerait. Après une courte pause, Jo continua.

— Alors, comme j'disais, j'suis parti dans le bois. Je voulais juste me changer les idées et avoir un peu de paix. C'était vraiment un beau soir d'été. J'm'en rappelle comme si c'était hier. Le soleil venait juste de se coucher et c'était beau, mais je marchais vite parce les maringouins sont terribles à c't'heure-là. En m'baladant, j'écoutais pour les animaux sauvages pis pas pour le Rougarou, ni le Sabe parce que j'avais pas oublié toutes les leçons que mon père m'avait enseigné pendant nos innombrables jours de chasse. J'ai marché pendant un boutte et le ciel s'est noirci mais pas vraiment parce qu'i' était rempli d'étoiles.

Pis, j'arrive à une petite clairière et je m'aperçois qu'i' y a un soldat allemand, couché sur l' dos en train de regarder les astres. Il m' voit venir et i' s' lève tout de suite pis i' me dit, « *Good evening, nice night we are having.* » I' était pas du tout concerné que j'étais un civil et lui un prisonnier. Alors, je lui ai répondu que c'était sans doute une belle soirée mais que j'étais certain qu'i' avait pas le droit d'être là et qu'on devait retourner au camp. Mais lui, i' était pas pressé. Il s'allume une cigarette, pis là i' se présente, i' s'appelait Walter Otto Erdman. Ensuite, i' me passe une bouteille de vanille, m'offrant un coup. J'ai d'abord refusé mais je ne sais pas pourquoi, finalement, j'ai pris une gorgée. C'était pas de la vanille, c'est certain.

Alors i' m'explique que le cuisinier i' préparait une sorte de *moonshine* qui goûtait mauvais, mais, tu sais, après quelques coups, c'était pas si mal! Ben, j'avais pas bu beaucoup depuis mon arrivée au camp parce que j'étais encore jeune, j'avais à peine dix-sept ans.

Mais, i' y avait quelque chose dans l'air ce soir-là et pis on a commencé à parler de n'importe quoi, tout sauf la guerre. On se racontait des histoires de jeunesse, malgré le fait que j'étais ben jeune moé. Mais, j' sais pas, je faisais le grand. Je me laissais aller parce que j' savais ben que je ne le verrais pus jamais après le lendemain. Et, pis là, on s'amusait à dire des choses choquantes, juste pour voir la réaction de l'autre. On avait calé la première bouteille assez rapidement, elle était petite, quand même. Pis Walter, i' en avait d'autres dans ses poches.

Y'ita torre asteur pi sa l'ava pâ arrêti d'parli. Pi lâ, shé pâ pourkwè, mé sa lâ komansi a parli d'la dans. Bein vrèman, sh'sé pourkwè. Si paske lâ, sa l'ita bein pakti, twé deux. Mvé j'ava komansi a lwi montri la jég d'la Rivyerre Rouj pi lâ, paske j'm'vanta koman sh'ta bon, Walter y voula m'montri la danse bavarwèze.

Sta pâ fasil dansi pâ d'mézik, mé Walter y shanta la milodji pi y m'montra li pâ. An premyé, y m'a montri la parchi d'la famme pi apra, la sel de l'omme. Sta bizarre koman j'fila bein konfortab avek lwi. Si tedbein paske, lwi itou, y l'ita pâ mal jenne. Pâ djifarans pourkwè, j'ta vrèman pakti pi j'peu djirre ke j'dansa pâ vrèman bein. On s'enfarja twé deu pi j'sertain ke sta kechôze d'nô werre dan l'bwâ an trein d'dansi kom di sandessein... Pi, shu pâ trô fyerre di kossi ké sta passi apra.

Jo s'était subitement tu. Sylvie n'avait rien dit depuis quelques temps. Dire qu'elle était estomaquée par les paroles de Jo serait le moindre qu'on puisse dire. Tout chavirait dans sa tête. Premièrement, il y avait sa réaction en tant que réalisatrice. L'histoire de Jo était du jamais vu mais elle ne figurait pas dans le thème de son documentaire. C'était une tangente incroyable et elle se demandait si tout le travail au préalable pour son documentaire était une perte de temps puisque Jo était sans doute un meilleur sujet que ceux recrutés pour ses autres entrevues. Elle ne voulait pas qu'il arrête de raconter sa vie et même si on ne parlait plus de culture métisse elle était certaine que ce personnage était une perle rare. Elle désirait entendre la suite. Elle ne pouvait s'en passer. C'était une histoire originale qui méritait d'être entendue. Pendant qu'elle y songeait, Jo reprit son récit :

— J'dansa avek Walter pi sa tourna. Sh'ta bein itourdji par la bagosse pi j'la pardju mon balan. Walter m'a pogni pi d'ein kou, sa s'r'gârdi dan li zieu pi on si dannu ein bek. J'ava jama fette sâ avek ein omme. Pi l'pire, sta ein Alman. J'l'ita toutte milanji dan ma tête pi, toutte switte, j'la

l' était maintenant tard et on avait pas arrêter de jaser. Et pis là, je sais pas c' qui nous a pris mais on avait commencé à parler de danses. À vrai dire, j' sais ben pourquoi, parce qu'à ce point-là, on était tous les deux pas mal grisés. Moi, j' avais commencé à lui montrer la gigue de la rivière Rouge et pis là, Walter voulait m' montrer la danse bavaroise parce que je me vantais de mes habiletés.

C' est pas facile danser sans musique, mais Walter fredonnait la mélodie et il me montrait les pas. En premier, il m' a montré la partie de la femme et ensuite celle de l' homme. C' était bizarre combien je me sentais à l' aise avec lui. Et lui, pareil. C' est peut-être parce qu' il était pas mal jeune, lui itou. Peu importe les raisons, j' étais vraiment ivre et je peux te dire que je dansais vraiment pas bien. Je veux dire, on trébuchait tous les deux et ça devait être qu' que chose nous voir dans le bois en train de danser comme des sans-desseins... Et pis, j' suis pas trop fier de ce qui s' est passé par la suite.

Jo s' était subitement tu. Sylvie n' avait rien dit depuis quelques temps. Dire qu' elle était estomaquée par les paroles de Jo serait passer sous silence toutes ses émotions. Tout chavirait dans sa tête. Premièrement, il y avait sa réaction en tant que réalisatrice. L' histoire de Jo était du jamais vu, mais elle ne figurait pas dans le thème de son documentaire. C' était une tangente incroyable et elle se demandait si tout le travail au préalable pour son documentaire était une perte de temps, puisque Jo était sans doute un meilleur sujet que ceux recrutés pour ses autres entrevues. Elle ne voulait pas qu' il arrête de raconter sa vie et même si on ne parlait plus de culture métisse elle était certaine que ce personnage était une perle rare. Elle désirait entendre la suite. Elle ne pouvait s' en passer. C' était une histoire originale qui méritait d' être entendue. Pendant qu' elle y songeait, Jo reprit son récit.

— J' étais en train de danser avec Walter et pis on tournait. J' étais pas mal étourdi par la *moonshine* et pis j' ai perdu l' équilibre. Walter m' attrapa et d' un coup, on s' est regardé dans les yeux et pis on s' est embrassé. J' avais jamais de la vie faite ça avec un homme. Et pire, c' était un Allemand. Toutte chavirait dans ma tête et je me suis aussitôt

r'kuli pour werre la fasse a Walter. Y'ava d'l'erre bein dizapweinti par ma riakssion. Mé, y m'a pâ forsi. La belle swerri la fini an keu d'pwèsson pi j'sava pâ kwè djire ou pansî. Saffek, on a r'tourni ô kan pi si toute.

Shu parchi l'land'mein pi, pâ lontan apra, la konskripssion s'ita la lwè. Sh't'alli ô fron mêm si j'voula pâ. J'la pansî an masse a Walter kan sh'ta an Europe. J'fila mal pask'y'ava di zom kom lwi kon chira tsu. Sa m'a ashalli an masse. Sh'ta pâ fette pour êt ein soldâ.

Apra la fein d'la gerre, j'la su ksa l'ava difette l'kan. J'la jama r'vu Walter mé j'esperre kya r'tourni an Allemagne pi kya viku viyeu kom mwé. Sta vrèman ein bon gâ.

Jo avait la larme à l'œil. Il avait gardé ce secret pendant si longtemps. Il se sentit à la fois soulagé et un peu surpris qu'il s'était donné permission de revivre cette aventure. Le baiser avait été un moment spontané et il ne le regrettait pas. Il avait toujours été attiré vers le féminin. Est-ce surprenant qu'il n'avait pas été plus loin avec ce soldat? Toutefois, cela n'avait pas vraiment changer sa perspective en ce qui concernait la vie de couple. Ses croyances étaient demeurées conformes à celles de l'époque. Il n'avait jamais répété l'histoire de cette caresse si tabou avec un autre. Il s'était sagement marié à une jolie femme et ils avaient été heureux. Ils avaient eu des enfants, adultes maintenant et des petits-enfants. Malgré cet épisode, il avait vécu une bonne vie. Jo avait tout fait pour que le bon Dieu le pardonne. Tout, sauf se confesser à un prêtre. Il n'avait jamais été capable de le faire pendant toutes ces années où il allait à l'église avec Rosalie. Et, depuis sa mort, il n'avait plus envie d'y aller. Certainement pas pour aller se confesser. Sylvie avait été la première à qui il avait tout avoué. Il reprit conscience de cet instant et se râcla la gorge nerveusement.

Sylvie voulait répondre à cet aveu avec sensibilité. C'était à sa manière un *coming out* pour Jo. Il ne se déclarait pas gai, ni bisexuel mais, il avait partagé quelque chose d'important

reculé pour voir le visage de Walter. I' avait l'air tellement déçu de ma réaction. Mais i' allait pas insister. La belle soirée finissait en queue de poisson et j' savais pu quoi dire, ni penser.

Alors, on est retourné au camp et pis c'est toute.

J' suis parti le lendemain et pis peu après la conscription est devenue loi. Et j' suis allé au front, même si j' voulais pas. J'ai pensé à Walter beaucoup quand j'étais en Europe. J' m' sentais mal, parce que j' savais qu'i' avait des hommes comme lui qu'on tirait dessus. Ça m'a angoissé pas mal. J'étais pas fait pour être soldat.

Après la fin de la guerre, j'ai su que le camp avait été démantelé. J'ai jamais revu Walter, mais j'espère ben qu'i s'est en retourné en Allemagne pis, qu'i' a vécu jusqu'à la vieillesse comme moé. C'était vraiment un bon gars.

Jo avait la larme à l'œil. Il avait gardé ce secret pendant si longtemps. Il se sentit à la fois soulagé et un peu surpris qu'il s'était donné permission de revivre cette aventure. Le baiser avait été un moment spontané et il ne le regrettait pas. Il avait toujours été attiré vers le féminin. Est-ce surprenant qu'il n'avait pas été plus loin avec ce soldat? Toutefois, cela n'avait pas vraiment changé sa perspective en ce qui concernait la vie de couple. Ses croyances étaient demeurées conformes à celles de l'époque. Il n'avait jamais répété l'histoire de cette caresse si tabou avec un autre. Il s'était sagement marié à une jolie femme et ils avaient été heureux. Ils avaient eu des enfants, adultes maintenant et des petits-enfants. Malgré cet épisode, il avait vécu une bonne vie. Jo avait tout fait pour que le bon Dieu le pardonne. Tout, sauf se confesser à un prêtre. Il n'avait jamais été capable de le faire pendant toutes ces années où il allait à l'église avec Rosalie. Et, depuis sa mort, il n'avait plus envie d'y aller. Certainement pas pour aller se confesser. Sylvie avait été la première à qui il avait tout avoué. Il reprit conscience de cet instant et se racla la gorge nerveusement.

Sylvie voulait répondre à cet aveu avec sensibilité. C'était à sa manière un *coming out* pour Jo. Il ne se déclarait pas gai, ni bisexuel mais, il avait partagé quelque chose d'important

pour lui. Elle voulait lui offrir de l'appui, l'aider en quelque sorte. Pourtant, elle ne voulait pas l'offusquer. « Quelle histoire, Jo! C'est incroyable ce que tu as vécu! » dit-elle avec un peu trop d'enthousiasme.

— Chu pans? J'la toujours eu honte di mwé. Honte paske j'li pâ anwèyi shu l'djabe, honte paske j'li jama r'vu. Sh'ta bein milanji mé, si d'mêm dan vie, pi shu pa selwi ke va r'tourni an aryerre. Mé, j'ma d'mandi si toutte sâ, sa m'â arrivi a kôze ke sh'ta féméninne, kom djirè Pa.

— Les gens d'aujourd'hui, ne se définissent plus comme dans le passé. Tu sais, cette histoire de ton côté féminin me fait penser à une recherche que j'ai faite pour un autre documentaire. Traditionnellement dans les cultures autochtones, il y avait des personnes *Two-spirit*, ou en cri, *Tastawiwiniyak* qui veut dire les gens « entre », comme dans le milieu du cercle qui se balancent entre le féminin et le masculin. Dans le temps, ces personnes avaient le don de guérir la communauté. Aujourd'hui, certaines sociétés et groupes réclament le terme et leur place dans le cercle. C'est ce que j'ai appris d'une aînée métisse avec des origines algonquines et françaises. Je dis pas que c'est toi Jo, mais je sais que t'es pas seul, i' y a d'autres gens comme toi.

À ces mots, Jo se permit pour la première fois de sourire au souvenir de cette soirée, il y a si longtemps. Il ressentait en lui ce que l'honnêteté de ce qu'il avait raconté ne pouvait plus l'angoisser mais lui offrir une nouvelle liberté. Il comprit finalement ce qu'il n'avait pas pu trouver tout au long de sa vie, le pardon.

pour lui. Elle voulait lui offrir de l'appui, l'aider en quelque sorte. Pourtant, elle ne voulait pas l'offusquer. « Quelle histoire, Jo! C'est incroyable ce que tu as vécu! » dit-elle avec un peu trop d'enthousiasme.

— Tu penses? J'ai toujours eu tellement honte de moi. Honte parce que je l'ai pas repoussé, honte parce que je l'ai jamais revu. J'étais pas mal confus mais ainsi va la vie et j' suis pas du genre à retourner en arrière. Mais j' m' suis demandé si c'était à cause de ma personnalité un peu, comme disait Pa, féminine, que toutte ça m'est arrivé.

— Les gens d'aujourd'hui ne se définissent plus comme dans le passé. Tu sais, cette histoire de ton côté féminin me fait penser à une recherche que j'ai faite pour un autre documentaire. Traditionnellement dans les cultures autochtones, il y avait des personnes *Two-spirit*, ou en cri, *Tastawiwiniyak* qui veut dire les gens « entre », comme dans le milieu du cercle qui se balancent entre le féminin et le masculin. Dans le temps, ces personnes avaient le don de guérir la communauté. Aujourd'hui, certaines sociétés et groupes réclament le terme et leur place dans le cercle. C'est ce que j'ai appris d'une aînée métisse avec des origines algonquines et françaises. Je dis pas que c'est toi, Jo, mais je sais que t'es pas seul, y'a d'autres gens comme toi.

À ces mots, Jo se permit pour la première fois de sourire au souvenir de cette soirée, il y a si longtemps. Il ressentait en lui ce que l'honnêteté de ce qu'il avait raconté ne pouvait plus l'angoisser, mais lui offrir une nouvelle liberté. Il comprit finalement ce qu'il n'avait pas pu trouver tout au long de sa vie, le pardon.

7- Miskinahka Ministik

*Who knows what tomorrow brings (Qui sait ce que nous apporte demain)
in a world where few hearts survive (dans un monde où seuls quelques cœurs survivent)
All I know is the way I feel (La seule chose que je sais c'est ce que je ressens)
when it's real (lorsque c'est vrai)
I keep it alive (je le garde vivant)
The road is long (La route est longue)
there are mountains in the way (il y a des montagnes dans le chemin)
but we climb a step every day (mais nous prenons un pas chaque jour)
Love lifts us up where we belong (L'amour nous soulève jusque-là où nous sommes destinés)
where the eagles fly (là où les aigles planent)
on a mountain high (au haut de la montagne)
Love lifts us up where we belong (L'amour nous soulève jusque-là où nous sommes destinés)
far from the world we know (loin de la terre que nous connaissons)
up where the clear winds blow (là-haut où le vent clair souffle)
Up where we belong, Buffy Sainte-Marie,
Will Jennings, Jack Nitzche*

Dans un petit village métis, pas loin du centre longitudinal du continent que l'on appelait autrefois l'Île de la tortue, ou Miskinahka Ministik, si vous préférez en cri, se retrouvaient deux âme sœurs. Certains diraient que leur histoire en était une d'amour. Pourtant cette appellation ne convient pas puisque ce qui existait entre ces êtres représentait plus que cela. En effet, leur syntonie franchissait l'espace-temps. Ce récit, qui servira de testament de leur union, commence avant même que deux spermatozoïdes rejoignent et fécondent leurs ovules choisis. Ces deux esprits avaient voyagé ensemble sur un plan spirituel, heureux. Pourtant, éventuellement, nos deux âmes se sont lassées de leur bonheur. Elles recherchaient une certaine énergie audacieuse qu'on ne retrouvait pas dans le monde mystique. Alors, elles demandèrent respectueusement d'aller vivre leur union dans le monde physique. Mais en dépit de leur complicité spirituelle, vivre cet amour sur terre comme êtres humains à la fois complexes et imparfaits, allait être un défi. Le Créateur, lui de son côté, croyait que surmonter des obstacles était un travail nécessaire pour mieux se comprendre ainsi que son prochain et il acquiesça à leur demande avec une recommandation. Pour contrer tout opposant, et pour leur donner espoir si tout n'allait pas

comme prévu, il leur conseilla de ne jamais oublier le pouvoir de mikisiw, l'aigle, qui représente l'amour incarné. Et, avec cette bénédiction et recommandation de suivre l'exemple de l'aigle, nos deux esprits quittèrent la protection que leur offrait l'univers sacré et commencèrent leur longue chute vers le globe terrestre.

Andrée et Pascale se connaissaient depuis une rencontre qu'elles auraient cru prédestinée à la prématernelle. Pascale s'était liée d'amitié avec Andrée dans le bac à sable. Andrée tentait de sauver un camion à benne d'un garçon qui n'arrêtait pas de le lancer dans un bac à sable placé au fond de la salle de classe. Elle se chamaillait avec ce dernier lorsque Pascale intervint et le poussa par terre. Les enfants avaient été grondés pour leur dispute et avait subi leur punition ensemble. Depuis cette expérience, elles s'étaient liées d'une grande amitié.

De nombreuses années s'étaient écoulées à la suite de cette rencontre fatidique, mais le temps ne pouvait pas atténuer leur amitié. Andrée, au teint basané et aux longs cheveux foncés toujours en nattes, rêvait d'aller à l'université et de devenir médecin. Pascale, qui ne connaissait plus la couleur naturelle de sa chevelure, avait pour le moment une tête arc-en-ciel, c'est-à-dire es mèches de toutes les couleurs. Son plus grand désir c'était de faire du théâtre et de devenir une grande comédienne sur la scène internationale. Les deux filles avaient passé des années à rêvasser de leurs futurs projets. Toutes jeunes, elles montaient des saynètes pour leurs cousins et leurs cousines avec une thématique bien spéciale, leur pièce tournait toujours autour d'une crise médicale. Cela permettait à Andrée de « sauver » Pascale, comme Pascale l'avait fait pour elle.

Plus tard, en huitième année, elles avaient préparé des collages et des tableaux de visualisation à la demande de leur enseignante. C'était une autre façon de concrétiser leurs rêves.

Au secondaire, elles avaient travaillé tous les étés et épargné chaque dollar judicieusement. Les filles avaient consulté la conseillère de l'école pour qu'elles soient prêtes pour l'avenir.

Voilà maintenant deux fillettes, devenues jeunes femmes en douzième année du secondaire. C'était leur dernière année ensemble dans leur petit village. Après, elles allaient quitter pour la grande ville. Et puis, après Winnipeg, qui sait? Alors, les deux adolescentes voulaient profiter de leurs derniers moments à l'école.

Andrée, elle, n'avait aucun problème avec ses études. Elle complétait les travaux en respectant les échéanciers. Elle adorait la science et les mathématiques. Mais, elle souffrait d'ennui à l'école puisqu'elle n'avait aucun défi à relever. Ses enseignants et enseignantes avaient beau lui offrir des travaux supplémentaires, elle les complétait facilement et sans difficulté. Le personnel de l'école était toujours surpris par son intelligence et sa volonté de travailler. Elle croyait qu'elle devait bosser sans relâche pour montrer aux autres qu'elle n'était pas comme le reste de sa famille, que plusieurs considéraient comme des voyous. Cette terrible réputation avait commencé peu après le départ de son père, à l'âge de dix ans. Il s'était remarié, avait eu de nouveaux enfants et se retrouvait quelque part en Colombie-Britannique. Du moins c'est l'histoire que lui avait raconté sa mère. Andrée doutait de la véracité de cet énoncé, mais elle avait perdu toute envie de retrouver son père qui, selon elle, avait sans doute fait de mauvais choix. Alors, sa mère avait fait de son mieux, mais elle avait été surchargée en élevant seule quatre enfants. La plus jeune, la seule fille et la plus douée, Andrée avait tout fait pour s'échapper de cette maison remplie par la présence de ses trois frères. Bruyants, turbulents et impétueux, ils contribuaient à la misère familiale. Sans influence masculine positive, ils étaient perdus. L'aîné, Guy avait fait de la prison pour vol par effraction. Simon, le cadet et Julien, le benjamin, allaient sans doute vivre le même destin car ils passaient leur temps à vendre la drogue

aux adolescents dans l'école secondaire que fréquentaient Andrée et Pascale. Ils avaient tous décroché après une ou deux années d'études. Andrée était l'espoir de sa mère et de sa famille. Même ses frères, malgré leur échec scolaire, étaient fiers d'elle. Elle allait être la première diplômée de sa famille et c'était vraiment un accomplissement.

Quant à Pascale, elle n'était pas aussi dévouée à ses études que sa meilleure amie. Étudier était un mal nécessaire, mais ce qui l'intéressait vraiment c'était le club d'art dramatique. À chaque année, l'école présentait une pièce de théâtre pour toute la communauté et Pascale s'était impliquée dès qu'elle en avait eu la chance. Cette année, elle avait eu le rôle principal dans la création collective qu'elle avait aidé à écrire avec ses camarades du club de théâtre. La pièce se situait dans un monde post apocalyptique. Un virus avait attaqué la plupart des adultes. L'intrigue suivait un groupe de Métis qui avaient survécu en vivant comme leurs ancêtres. Pascale jouait le rôle de la chef de cette bande d'adolescents qui devaient se déplacer pour survivre. La pièce abordait beaucoup de thèmes universels et Pascale en était vraiment fière. Elle avait hâte de croquer à belles dents cet apprentissage de son personnage. Elle avait beaucoup de texte à apprendre, mais ça faisait partie de son rêve, et elle était prête à relever le défi.

Pascale jouissait d'une stabilité familiale. Ses parents étaient toujours ensemble après une vingtaine d'années de mariage. Ses deux sœurs aînées Nathalie et Rachelle étaient rendues à l'université, et la plus vieille avait déjà trouvé un poste d'enseignante dans une école rurale pour la prochaine année scolaire. Son petit frère Sam jouait au hockey et c'était sa passion. Rien ne le rendait plus heureux que de passer toutes ses heures de temps libre sur la glace. Pascale trouvait que c'était bien que son frère ait trouvé ce qui le rendait heureux. Elle avait le même sentiment en pensant à son amour pour le théâtre. Elle pouvait rester après l'école et répéter son texte sans cesse, tellement elle adorait apprendre et jouer.

La famille de Pascale était beaucoup trop conservatrice à son goût. Ses parents étaient des catholiques dévoués et les lois de l'Église faisaient partie de leur quotidien. La famille ne pouvait pas manquer la messe du dimanche et, dans le cas où il y avait une partie de hockey, elle se rendait à l'église le samedi soir. Jadis, les Métis de son village avaient été inculqués avec les mœurs et coutumes de l'église catholique. C'était un temps d'assimilation et la plupart des traditions autochtones avaient été oubliées à cause du racisme dont ils souffraient. Pascale trouvait ce fait aberrant et voulait vivre pleinement sa culture métisse. Sa famille était beaucoup trop assimilée d'après elle.

Heureusement, l'école avait commencé à remplir le vide en offrant des ateliers et des leçons sur la spiritualité anishanaabe, Cri et les traditions métisses. Ses parents toléraient sa participation pourvu qu'elle se rende à l'église avec eux au moins une fois par semaine. Pascale y allait contre son gré. Il était plus facile de plaire à ses parents que de causer une dispute. Ce qui la dérangeait le plus, c'étaient les règlements religieux qu'elle jugeait sexistes et archaïques. Pourquoi, par exemple, une femme ne pouvait pas devenir prêtre? Et puis, pourquoi l'église n'acceptait pas les homosexuels? Son questionnement la préoccupait et elle passait la majorité de son temps à y penser pendant la messe. Ce n'était pas productif. Au fil du temps, elle n'avait pas cherché à approfondir sa foi en l'église et elle savait que ses valeurs ne collaient plus à celles de ses parents. Elle préférait rencontrer des aînés autochtones ou métis pour apprendre et pratiquer leurs cérémonies sacrées. Elle s'était promise de quitter l'église, une fois déménagée à Winnipeg.

C'était maintenant le mois d'avril et l'année scolaire battait son plein. Andrée avait fait maintes demandes de bourses pour son année universitaire et Pascale était occupée tous les soirs avec des répétitions. Pourtant, les deux filles prenaient le temps de s'envoyer des textos et se voir quelques fois par semaine pour s'encourager. C'était lors de ces rencontres que les filles avaient

mijoté divers plans pour fêter la fin de l'année scolaire. Couchées sur le lit dans la chambre à Pascale, les filles jasaient de n'importe quoi et de rien quand Pascale proposa une idée.

— Andrée, je sais que ça fait, comme, depuis toujours qu'on planifie notre avenir.

Mais que penses-tu, si comme, après qu'on se trouve un appartement à Winnipeg ensemble, moi, je cherche un emploi au lieu de faire des études. Comme ça, je fais de l'argent pendant que tu étudies et moi je *check* la scène de théâtre à Winnipeg. Je pourrais voir s'i' y a des auditions, je peux faire un tour au Cercle Molière et la *Manitoba Theatre Company*. *It's a good plan, right?* Tu penses pas, Andrée? Dis-moi que tu penses que c'est un bon plan?

Andrée hésita avant de répondre.

— *Sure*, c'est une bonne idée, mais quoi, tu veux pas aller à l'université? Comme, je pensais que t'allais au moins faire ta première année à l'université de Saint-Boniface et voir si tu pouvais faire du théâtre là-bas?

En réalité, Andrée cachait un énorme secret. Elle n'avait pas partagé avec Pascale le fait qu'elle avait postulé à plusieurs programmes universitaires un peu partout au Canada. Elle était une candidate idéale et maintenant que toutes les démarches étaient entamées, elle n'avait qu'à attendre les réponses et décider où elle irait. Elle ne lui avait rien dit, ne trouvant jamais le bon moment. Elle se justifiait en pensant qu'elle le lui communiquerait une fois qu'elle était certaine d'avoir été acceptée. Toutes ces grandes questions tournaient dans sa tête et elle était paralysée sachant qu'un jour elle aurait à lui dévoiler son secret.

Pascale, qui détestait la moindre opposition à ses idées qu'elle jugeait brillantes, était sac visiblement contrariée. « *O.M.G.* Andrée! Tu sonnes comme mes parents. Je veux être actrice et je veux pas gaspiller mon temps dans des cours plates qui ne m' donneront rien dans la vie! Tu comprends!?!? »

Andrée savait que ce qu'elle lui avait dit n'était pas honnête ni gentil. Elle était sensée être là pour Pascale et la soutenir. Mais, Andrée n'ayant pas envie de lui dire la vérité, décida d'agir comme elle l'avait toujours fait en cas de conflit. Elle partit et laissa Pascale avec sa peine. Ce n'était pas juste, ni correcte, mais c'était son habitude. Donc, elle se leva et dit d'un ton froid,

— D'accord, je dois m'en aller à la maison. J'ai du travail à faire. Bye.

Pascale connaissait bien la tactique utilisée par Andrée. Elle se leva aussi et se plaça devant la porte de sa chambre pour bloquer la sortie.

— Ah non, non, non! Tu ne pars pas comme ça! Tu veux même pas considérer vivre ensemble, si je ne suis pas aux études? Pourquoi tu fais ça! Je suis vraiment désolée, je pensais qu'on allait toujours s'appuyer dans nos rêves! On se l'est promis depuis *forever*.

— Oui, c'est vrai, mais on était jeune et puis maintenant, on a vieilli et il faut faire des choses raisonnables.

— Vraiment, tu me dis après toutes ces années que tu ne crois pas dans mon rêve! Mais qu'est-ce qu'on fait ensemble d'abord?

— Tu sais Pascale, je sais pu vraiment pourquoi on est ensemble! Laisse-moi sortir!

Sur ses paroles déchirantes, Andrée fila de la chambre et partit chez elle. Pascale s'effondra sur son lit, de grosses larmes coulant à flot sur l'oreiller.

Depuis l'âge de seize ans, les deux adolescentes avaient ressenti une affection plus sublime que l'amitié. Au départ, elles avaient eu peur d'en parler, mais, leur attraction était incontestable. Après de nombreuses discussions débattant les pour et les contres de leur relation inhabituelle, elles avaient judicieusement décidé de faire le grand saut et de laisser parler cet amour entre elles. Cependant, elles le vivaient en cachette. Les parents de Pascale n'allaient pas l'accepter et

cette admission pouvait donner du fil à retordre à Andrée dont les frères verraient mal une telle liaison.

Andrée retourna chez elle avec la tête tourbillonnante, chargée de pensées renversantes. Il y avait plein de choses qu'elle n'avait pas partagées avec Pascale et maintenant tout allait se révéler. Elle avait tant voulu lui expliquer que Winnipeg était une solution de dernier recours. Elle avait toujours un peu caché ce que ses frères faisaient mais tout le monde le savait. À Winnipeg, elle risquait de rencontrer les *chums* de ses frères, des gars qui avaient pratiquement le pied dans des gangs de rue violents.

Elle savait qu'elle aurait pu être hébergée chez sa tante Lucie, mais elle-même manquait de stabilité. Lucie c'était la demi-sœur de son père. Il y avait eu un différend entre eux d'après ce qu'Andrée pouvait comprendre et leur relation ne s'était pas améliorée lorsque son père les avait quittés. Lucie avait tenté de combler le vide de l'absence du père en invitant Andrée à passer le weekend à Winnipeg de temps en temps.

Andrée adorait ces visites quand elle était plus jeune, c'étaient des soirées remplies de peinture et de plaisir. Elle se rappelait du gros *t-shirt* que Lucie lui prêtait qui servait de tablier de peinture et de pyjamas. Et, après les œuvres décidément modernes et les dégâts qu'elles causaient, Lucie la bordait dans son grand lit, et lui lisait la seule littérature pour enfants qu'elle possédait. C'était une ancienne copie du *Petit Prince* que Lucie avait trouvée dans un magasin d'occasion pour vingt-cinq cents. Ce souvenir chaleureux était parfumé de l'odeur de vanille et de cigarette.

Les souvenirs plus sombres sont venus plus tard quand Andrée visitait Lucie et ses frères et leurs amis venaient faire la fête chez elle. Elle comprit très rapidement que sa tante gérait difficilement sa consommation d'alcool. Le chaos qu'elle laissait pénétrer dans sa demeure

angoissa beaucoup Andrée. Plus d'une fois elle s'était réveillée pour retrouver sa tante avec une gueule de bois, offrant milles excuses à sa nièce pour son comportement de la veille. Andrée prenait en pitié sa tante Lucie en ces moments-là. Cependant elle était très consciente que ce n'était pas normal qu'elle soit plus responsable que l'adulte en charge.

Lucie était une artiste incroyable dans ses moments de lucidité et Andrée n'avait jamais douté de l'amour de sa tante pour elle. Mais, aller vivre en ville avec Lucie? Non, elle ne pouvait vraiment pas. Même sobre, sa tante Lucie était une personne intense et Andrée voulait poursuivre son propre rêve sans distractions. Avec Lucie, il y avait des montagnes russes d'émotions et Andrée ne savait jamais sur quel pied danser avec elle.

Andrée avait eu plusieurs raisons de garder les plans de son départ secrets. Tout doucement, elle avait fait demande à divers programmes universitaires en Ontario et elle avait déjà fait une entrevue à l'Université de Queens. Elle était rendue à la dernière étape et c'était un programme avec bourse comprise. Elle avait travaillé si fort et elle savait qu'elle méritait le financement. Si elle était choisie, sa vie changerait à jamais et elle avait hâte. Tellement hâte! Il n'y avait qu'une fausse note dans toute la situation et elle était immense. Elle n'avait rien dit à Pascale parce qu'elle n'avait pas voulu lui briser le cœur. Pascale n'allait pas comprendre. Elle était beaucoup plus naïve et protégée. Andrée l'aimait trop pour lui dire que le monde n'était pas rempli de bonnes intentions. Elle connaissait la perversité de certains gens et préférerait oublier la fois qu'on l'avait laissée seule avec l'ami de son frère Simon. Elle n'avait jamais partagé ses expériences avec qui que ce soit et certainement pas avec sa meilleure amie qu'elle voulait protéger à tout prix.

Il y avait plusieurs raisons qu'elle aimait passer son temps chez Pascale dans une famille normale où on avait un sentiment de bien-être et de sécurité. Elle avait tellement apprécié la

chaleur d'un foyer sympathique. Andrée était une personne pragmatique et elle avait souvent pensé que les beaux jours avec Pascale s'achèveraient un jour ou l'autre. Elle craignait la blesser mais elle se demandait comment cet amour pouvait durer? Surtout pour deux adolescentes avec des rêves si différents. De toute façon, Pascale allait être mieux sans elle. La fin de leur amour s'était annoncée un peu plus tôt que prévu mais pour Andrée, c'était inévitable.

Les derniers mois d'école s'étaient déroulés tel que prévus. Pascale avait tenté de renouer avec Andrée mais leurs discussions finissaient toujours en queue de poisson. Le coup de grâce est venu lorsqu'elle avait découvert l'énorme secret de sa meilleure amie. Andrée avait bien masqué ses intentions avec toutes sortes d'histoires tout au long de l'année et Pascale n'en pouvait plus. Ses parents avaient tenté de savoir ce qui était arrivé mais elle n'avait rien dit. Elle s'était consacrée entièrement à son rôle et l'effort qu'elle y avait mis impressionna tous ceux qui avaient eu la chance de voir sa prestation.

De son côté, Andrée avait aussi reçu d'excellentes nouvelles. Elle avait été choisie au programme accéléré de l'université de Queens et elle s'occupait à préparer son départ. Malgré la rupture de leur couple, les filles s'épanouissaient individuellement. Elles n'avaient qu'à souffrir pendant un été en travaillant à leurs emplois respectifs.

Vers la fin de l'été, elles s'étaient dit des aurevoirs maladroits. Andrée n'avait pas eu le courage de s'excuser. Les filles avaient partagé un dernier câlin pendant lequel Andrée avait murmuré, « Je t'aime, Pasc', mais c'est pour le mieux comme ça... » Pascale, qui ne pouvait pas retenir les larmes, avait simplement répondu, « *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerais.* » C'étaient les paroles d'une vieille chanson que ses parents adoraient. Pascale et Andrée avaient fait semblant de ne pas l'aimer pour les taquiner, mais la vérité était que les filles avaient adopté la chanson comme une des leurs. Andrée regarda Pascale dans les yeux, renifla et dit « T'as pas

droit de citer du Francis Cabrel! C'est pas *fair*! Tu sais que cette chanson nous appartient! » Elle le disait sur un ton moqueur mais il y avait aussi une tristesse indicible dans sa voix. Chaque doux moment qu'avaient partagé les filles était revenu, comme tant de fantômes invisibles venus les hanter. Elles s'étaient quittées ne sachant pas quand elles allaient se revoir.

Peu après leur dernier rendez-vous, Andrée partit pour Kingston en Ontario et Pascale décida de tenter sa chance à Winnipeg. Elle avait trouvé un emploi dans un restaurant à Saint-Boniface. Son grand oncle Jo, qui avait vu sa performance dans la pièce, avait insisté pour qu'elle passe une audition pour la troupe de théâtre francophone. Il l'avait invitée à dîner un jour et elle avait eu une conversation incroyable avec lui. Il avait dit d'un ton aussi bien autoritaire que chaleureux : « Di fwè, la vi spâ fasil. Mé kan ti bein grèyi, s't'èin cadô dju bon Djieu! Pi fô bin partaji li don ksa r'swè. Fô pâ r'gârdi an aryerre, Pascale, ma belle! S'pour sâ k'ma t'édi.»⁴⁷ Et il avait offert de lui payer ses frais de scolarité dans une école de théâtre à Montréal. Pascale avait été ravie d'accepter son offre.

De son côté, Andrée s'était vite fait quelques amies pour partager les longues nuits d'études universitaires. Sa vie à l'université ne ressemblait aucunement à sa vie antérieure et elle en était tellement reconnaissante. Elle pouvait finalement se concentrer et réaliser ses rêves. Parfois, elle rêvait de voir Pascale et de pouvoir partager son bonheur avec elle. Mais, elle avait bientôt su que son amie se retrouvait à Montréal et qu'elle réussissait dans le programme de théâtre. Elle était tellement fière d'elle. En fin de compte, elle conclut que tout était bien qui finissait bien.

Vers la fin de son programme universitaire, Andrée visita sa chère tante Lucie pour prendre de ses nouvelles. Elle était contente de voir qu'elle avait arrêté de boire et qu'elle avait retrouvé sa muse et avait repris la peinture. Cependant, Lucie semblait avoir simplement changé le mal

⁴⁷Parfois la vie est pas facile. Mais, quand on a du talent, c'est un cadeau d'Dieu. Et puis, faut ben partager les dons qu'on reçoit. Faut pas regretter la vie, ma belle Pascale! C'pour ça qu' j' va t'aider.

de place. La visite leur avait fait du bien à toutes les deux, mais Andrée, qui avait maintenant étudié les effets et les séquelles de la dépendance, voyait encore des comportements troublants chez sa tante. Andrée aimait bien que Lucie réussisse dans le monde des arts, mais elle avait l'air si maigre et semblait être obsédée par son travail. C'était évident aux yeux d'Andrée que sa tante voulait faire ses aveux. Elle lui avait dit, tout doucement :

— Je suis désolée Andrée, j'aurais dû prendre mieux soin de toi. Je te demande pardon.

Andrée avait répondu en balbutiant :

— Euh, c'est correct, ma tante. Je suis ok.

Sa réplique n'avait pas calmé sa tante qui avait renchéri en disant :

— Non, c'est pas correct... On a eu du plaisir ensemble mais quand je faisais la fête, c'est toi qui t'occupais de moi. Le pire, c'est que je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé et je t'ai exposée à des situations inappropriées pour ton âge. En plus, je savais que tes frères faisaient le *party* à la maison, mais moi, j'étais la matante *cool* et je les laissais faire...

Andrée était restée bouche bée en entendant sa tante parler. Elle avait eu envie de lui confesser son tourment aussi, mais elle n'avait pas eu le courage. Elle ne voulait pas que sa tante se sente encore plus coupable. Et, ce n'était pas la faute de Lucie si Andrée avait été agressée. De toute façon, une fois rendue à l'université, Andrée avait participé à des sessions de thérapie offertes par l'école. Elle avait compris toutes ses options mais elle avait décidé de ne pas porter plainte. Elle ne voulait pas réveiller l'ours qui dort.

Le Créateur n'avait pas fait attention à nos deux esprits depuis un moment. Il leur faisait confiance et en réalité, maintenant elles étaient en train de vivre des existences parallèles. La vie ne s'arrêta pas et chacune avait maintenant plusieurs cordes à son arc. Mais l'amour n'était pas

encore parfait et complet. Les filles, qui étaient devenues maintenant de véritables femmes, avaient toutes les deux tenté de s'ouvrir le cœur à autrui, mais toute tentative avait été vaine. Pourtant, le Créateur avait confiance en leur amour et croyait que les leçons qu'elles apprenaient tout au long du chemin leur serviraient plus tard. Il les aurait laissées tranquilles s'il n'y avait pas eu ces signes de détresse d'une autre âme, liée à leur destin.

Les années s'écoulèrent et Andrée avait finalement complété ses études en médecine. Elle avait choisi de travailler dans le nord du Manitoba. Son poste lui permettait de voir une variété de patients et de gagner une expérience de travail inestimable. Elle s'y immergeait, chose facile à faire pour elle. Il y avait toujours des défis à relever et elle apprenait tant au sujet des cultures autochtones comme celles des Sayisi Dénés, des Swampy et des Inuits. Dans le nord, entourée de nature, Andrée croyait que ce contact l'avait aidée à guérir certaines peines qu'elle gardait cachées dans son cœur. Elle s'inquiétait parfois pour sa tante, mais elle savait que Lucie allait bien. Elle n'avait pas réussi à rencontrer quelqu'un avec autant d'énergie et d'audace que sa chère Pascale, mais elle n'était pas malheureuse. Elle avait ses propres rêves et, comme elle était au début de sa carrière, elle n'était pas encore blasée face aux défis. Elle comptait revenir au sud du Manitoba un jour pour servir sa communauté, mais, pour le moment, elle se contentait des longues nuits ensoleillées en été et des aurores boréales dansantes en hiver.

Pascale, elle aussi avait fait du chemin. Après ses études, elle était retournée à Winnipeg et elle avait décroché un poste dans une compagnie de production locale. Elle travaillait sur des documentaires, des émissions de télévision, c'était plus qu'un boulot. Elle avait aussi trouvé une cohorte de gens qui pensaient comme elle. C'était grâce à leur appui qu'elle eut le courage de faire son *coming out* à ses parents conservateurs. Pascale se rappelait leur conversation gênante,

sa mère en larmes, priant le Seigneur pour que Pascale fasse de meilleurs choix. Son père incrédule la rassurant que c'était certainement « juste une phase et que tout allait s'arranger ». Pascale croyait maintenant que ses parents étaient rendus au stade d'acceptation. Ils n'avaient pas eu à y faire face car elle n'avait jamais invité une de ses petites amies pour le souper du dimanche. Toutefois, ils avaient finalement compris toute la peine de leur fille suite à sa rupture avec Andrée.

De temps en temps, Pascale songeait à son premier amour. Elle avait respectueusement observé la carrière d'Andrée de loin. Mais elle faisait un effort de ne pas plonger dans une nostalgie qui ne servirait à rien. En approchant la fin de leur vingtaine, les deux femmes ne s'étaient liées à personne de manière sérieuse.

C'était lors d'un été particulièrement chaud que les chemins respectifs de nos deux âmes allaient finalement confluer. Andrée avait reçu le message tôt le matin, lors d'une ronde à l'hôpital. Elle lut : « Appelle-moi, c'est urgent. Signé : maman ». Andrée voulait ignorer le message de sa mère, elle était habituée d'en recevoir et c'était souvent à propos d'un problème au sujet d'un de ses frères. Elle n'avait pas le temps pour leurs bêtises et sa mère essayait toujours de l'entraîner dans leurs histoires. Heureusement, il y avait assez d'espace entre elle et son foyer maternel. Elle continua sa journée, mais quelque chose la chicotait. Elle avait justement rêvé de sa tante pendant la nuit. Lucie voulait lui dire quelque chose, mais Andrée ne comprenait pas. Elle implorait sa tante de lui répéter son message, mais ses paroles se perdaient dans le vent. Le rêve n'était que des pièces de casse-tête et leurs images déferlaient dans sa tête sans aucun sens.

Quand elle s'excusa pour appeler sa mère, elle avait encore Lucie sur sa conscience. Ce que sa mère lui raconta semblait absurde. Elle comprit : morte, trouvée dans son appartement,

surdose accidentelle. C'était trop! Elle comprit tout à coup la signification de cette visite onirique de Lucie. Avec le cœur lourd, Andrée s'organisa et prit un vol pour Winnipeg. Il allait y avoir une veillée dans une église non confessionnelle. Ça n'allait pas être une cérémonie intime comme l'aurait voulue Andrée, mais Lucie était devenue une artiste avec une certaine renommée et plusieurs gens voulaient lui dire adieu. Andrée n'avait qu'un espoir, que tout se déroule sans drame de la part de sa famille.

Il n'y avait pas de cause pour justifier ses inquiétudes. En rentrant dans l'église, elle vit une salle comble de gens qu'elle connaissait à peine. Dans la foule, elle voyait plusieurs personnes très réputées de la communauté artistique ainsi que des amateurs d'art qui avaient été touchés par les œuvres de sa tante. L'absence de son père ne la surprit point. Elle était rassurée de voir que sa mère y était, ainsi qu'un de ses trois frères. Une vague d'amour l'enveloppa en les regardant tous les deux. Elle avait besoin de sa famille, sa mère et son frère, malgré leurs défauts. Elle songeait pour la première fois à effectuer un retour permanent à la ville de son enfance.

Andrée écouta les paroles de gens qui étaient venus aux funérailles, mais elle-même n'était pas vraiment à l'aise dans son deuil. À l'enterrement, elle se sentait mieux entourée de sa famille proche. Un groupe de femmes anishinaabe, crie et métisses avait formé un cercle et battaient le tambour. Du tabac avait été offert comme le dicte la tradition. On ressentait la présence de Lucie dans la brise rafraichissante qui fit oublier la torpeur de l'après-midi. Lorsque l'on mettait le cercueil sous terre, on aperçut tout à coup un grand aigle, planant là-haut, loin dans le ciel parsemé de cumulus. Un à un, les personnes présentes levèrent la tête pour fixer de leurs yeux ce signe d'amour divin, venu sans doute pour offrir une traversée sûre à Lucie vers le monde spirituel. C'était un oiseau majestueux qui, en survolant tout, enseignait l'amour, l'amour de soi et d'autrui. Andrée avait appris cette leçon d'une aînée anishinaabe et la présence de ce digne et

magnifique aigle soulagea le mal qu'elle ressentait. Elle se sentait coupable d'avoir abandonné sa parenté, mais elle était certaine aussi qu'elle avait fait les bons choix en cours de route. Il n'y avait qu'une autre étape dans cette longue journée, une dernière célébration au centre communautaire de l'église. Après avoir vécu tant d'émotions fortes, Andrée espérait que ce dernier devoir se déroulerait sans heurts.

Pascale avait tout fait pour se rendre aux funérailles, mais elle devait travailler. Heureusement, elle pouvait s'esquiver de ses responsabilités vers la fin de la journée pour aller au moins offrir ses condoléances à la célébration de vie de Lucie. Elle ne l'avait pas bien connue sauf par l'entremise des histoires d'Andrée et elle savait que son amie estimait beaucoup sa tante. Après toutes ces années, Pascale voulait tellement la reconforter mais elle n'était pas certaine qu'elle serait acceptée. En se pressant, elle arriva au moment où Andrée était sortie du centre. Debout, seule, elle était en train de s'allumer une cigarette.

Elle ressentit alors toute une gamme d'émotions en la voyant là, en chair et en os et dit sans réfléchir :

— T'es pas sérieuse, tu fumes? Andrée, t'es médecin! *Come on!*

Andrée leva les yeux et répondit avec une petite pointe de sarcasme amical :

— Mais tu vois pas que je suis en deuil? T'as pas changé, toujours la langue bien pendue! *Get over here!* Que je te regarde.

Elle jeta le mégot dans les plates-bandes qui longeaient le trottoir de l'église et prit Pascale dans ses bras. Leur câlin dura quelques minutes et quand elles s'arrêtèrent, c'était pour se regarder dans les yeux. Ceux d'Andrée étaient rougis de ses pleurs et Pascale sortit un mouchoir pour sécher les larmes de sa meilleure amie. Elle lui dit :

— Ça fait ben trop longtemps! T'es toujours aussi belle, Andrée! *I missed you...*

Sur ces mots, Andrée répondit : « *Une seule pour laquelle je suis faite...* » Aussitôt, Pascale comprit la référence et, sans rompre la cadence, se joignit à Andrée et ensemble elles récitèrent : « *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerais...* »

L'âme de Lucie entreprit sa traversée avec quiétude sachant qu'elle serait toujours liée à ses proches. Le voyage serait long mais elle n'était pas pressée. Elle jeta un dernier coup d'œil sur ses âmes-sœurs terrestres. Et elle sourit...